This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Besterman 1973/231

The same as the First Edition (1764). (1a

F. G. Irwin.

Bestermann 1973/231
The issue of the First Edition (1764) - (1a)

LYTTON
STRACHEY

DICTIONNAIRE

Thomas Western

PHILOSOPHIQUE,

PORTATIF.

MDCCLXV.

TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

ABRAHAM . . . . . Page 1
Ame 5
Amitié 14
Amour 15
Amour nommé Socratique 18
Amour-propre 21
Ange 22
Antropophages 26
Apis 29
Apocalypſe 30
Athée, Athéiſme 33

BAPTEME 44
Beau, Beauté 47
Bêtes 48
Bien. Souverain-bien 51
(Tout eſt) Bien 53
Bornes de l'eſprit humain 60

CARACTERE 62
Certain, certitude 64
Chaîne des événements 67

Chaîne des êtres créés . . . . . pag. 71
Ciel (le) des Anciens 74
Circonciſion 79
Corps 84
De la Chine 87
Catéchiſme Chinois 91
——— *du Japonois* 116
——— *du Curé* 123
Chriſtianiſme. Recherches hiſtoriques ſur le Chriſtianiſme 128
Convulſions 154
Critique 156

DESTIN 163
Dieu 166

EGALITE' 171
Enfer 175
Etats, Gouvernements. Quel eſt le meilleur . 178
D'Ezéchiel. De quelques paſſages ſinguliers de ce prophête, & de quelques uſages anciens . 184

FABLES 189
Fanatiſme 190
Fauſſeté des vertus humaines 193
Fin. Cauſes Finales 194
Folie 197
Fraude 200

GLOIRE 206

Guer-

Guerre . . . . . pag. 207
Grace 212

HISTOIRE des Rois Juifs Paralipomènes . 216

IDOLE, *Idolatre*, *Idolatrie*. 218
Jephté, ou de ſacrifices de ſang humain . . 235
Inondation 236
Joſeph 238
(*De la*) LIBERTE' 242
(*Des*) *Loix* 247
Loix civiles & eccléſiaſtiques 254
Luxe 256

MATIERE 259
Méchant 265
Meſſie 267
Métamorphoſe, Métempſicoſe 278
Miracles 279
Moïſe 287

PATRIE 293
Pierre 295
Préjugés 301

RELIGION 306
Réſurrection 319

SALOMON 323
Senſation 328
Songes 330

Super-

Superſtition . . . . . pag. 333

TIRANNIE 335

Tolérance 336

VERTU 340

Fin de la Table.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, PORTATIF.

ABRAHAM.

ABRAHAM eſt un de ces noms célèbres dans l'Aſie mineure, & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroaſtre dans la Perſe, Hercule en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations ſeptentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célèbrité, que par une hiſtoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'hiſtoire profane ; car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous déteſtons, comme l'hiſtoire de ce peuple a été viſiblement écrite par le

Saint-Esprit lui-même, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes; ils se vantent de descendre d'Abraham par Ismaël; ils croyent que ce Patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette ville. Le fait est que la race d'Ismaël a été infiniment plus favorisée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs Arabes ont été prodigieusement supérieurs aux voleurs Juifs. Les descendants de Jacob ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu; & les descendants d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un Empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes qu'ils appellaient la terre de promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes, il serait assez difficile qu'Abraham eût été le père de deux nations si différentes; on nous dit qu'il était né en Caldée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait sa vie à faire des petits idoles de terre. Il n'est guères vraisemblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à trois cent lieuës de là sous le tropique, en passant par des deserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran après la mort de son père Tharé le potier. Mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans, ce

Tharé vécut juſqu'à deux cent cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de ſon père. A ce compte il eſt clair par la Genèſe même qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Méſopotamie. Il alla d'un pays idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Paleſtine. Pourquoi y alla-t-il? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée auſſi éloignée, auſſi ſtérile & pierreuſe que celle de Sichem? La langue Caldéenne devait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce; Sichem eſt éloigné de la Caldée de plus de cent lieuës: il faut paſſer des déſerts pour y arriver: mais Dieu voulait qu'il fit ce voyage; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ſes deſcendants pluſieurs ſiècles après lui. L'eſprit humain comprend avec peine les raiſons d'un tel voyage.

A peine eſt-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir. Il va en Egypte avec ſa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cent lieuës de Sichem à Memphis; eſt-il naturel qu'on aille demander du blé ſi loin & dans un pays dont on n'entend point la langue? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis ſa femme Sara, qui était extrêmement jeune & preſque enfant en comparaiſon de lui, car elle n'avait que ſoixante & cinq ans. Comme elle était très-belle, il réſolut de tirer parti de ſa beauté; Feignez que vous êtes ma ſœur, lui dit-il, afin qu'on me faſſe du bien à cauſe de vous. Il devait bien plutôt lui dire, Feignez que vous êtes ma fille. Le Roi devint amoureux

de la jeune Sara, & donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes : ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-policé, par-conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs aux rois de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt dix ans selon l'écriture, quand Dieu lui promit qu'Abraham qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham qui aimait à voyager alla dans le désert horrible de Cadés avec sa femme grosse, toûjours jeune & toûjours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyants fit le même mensonge qu'en Egypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eut encor de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellents métaphysiciens, gens sans préjugé, & point du tout pédants.

A M E.

AME.

CE ſerait une belle choſe de voir ſon ame. *Connais-toi toi-même*, eſt un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître ſon eſſence ?

Nous appellons ame, ce qui anime. Nous n'en ſçavons guères davantage, grace aux bornes de nôtre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant ; l'autre quart cherche, perſonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre philoſophe, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *Force* ; Tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries, *inſtinct*, *ame ſenſitive* ; tu as des idées combinées, & tu dis *Eſprit*.

Mais de grace, qu'entends-tu par ces mots, Cette fleur végète ? mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation* ? ce corps en pouſſe un autre, mais poſſede-t-il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force* ? ce chien te raporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct* ? ne rirais-tu pas d'un raiſonneur, (eût-il été précepteur d'Aléxandre) qui te dirait, Tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme ſubſtantielle qui eſt la vie ?

Si une tulippe pouvait parler, & qu'elle te dis, Ma végétation & moi, nous ſommes deux êtres joints évidem-

ment enſemble, ne te moquerais-tu pas de la tulippe ?

Voyons d'abord ce que tu ſçais, & de quoi tu es certain, que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton eſtomach, que tu ſens par tout ton corps, & que tu penſes par ta tête. Voyons ſi ta ſeule raiſon a pû te donner aſſez de lumiéres, pour conclure ſans un ſecours ſurnaturel que tu as une ame ?

Les premiers Philoſophes, ſoit Caldéens, ſoit Egyptiens, dirent, Il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui produiſe nos penſées ; ce quelque choſe doit être très ſubtil, c'eſt un ſoufle, c'eſt du feu, c'eſt de l'éter, c'eſt une quinteſſence, c'eſt un ſimulacre léger, c'eſt une entelechie, c'eſt un nombre, c'eſt une harmonie. Enfin, ſelon le divin Platon, c'eſt un compoſé du *même*, & de *l'autre* ; ce ſont des atomes qui penſent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atôme penſe-t-il ? avoüe que tu n'en ſçais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher ſans doute, c'eſt que l'ame eſt un être immatériel. Mais certainement, vous ne concevez pas ce que c'eſt que cet être immatériel ; Non, répondent les ſavans ; mais nous ſçavons que ſa nature eſt de penſer. Et d'où le ſçavez-vous ? Nous le ſçavons, parce qu'il penſe. O ſavants ! j'ai bien peur que vous le ſoyez auſſi ignorants qu'Epicure ; la nature d'une pierre eſt de tomber, parce qu'elle tombe ; mais je vous demande, qui la fait tomber ?

Nous ſçavons, pourſuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame ; d'accord, je le crois comme vous. Nous ſçavons qu'une négation, & une affirmation ne ſont point diviſibles, ne ſont point des parties de la matière ; je ſuis de vôtre avis.

Mais

Maisla matière, à nous d'ailleurs inconnüe, poſsède des qualités qui ne ſont pas matérielles, qui ne ſont pas diviſibles; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eſt point diviſible. La force motrice des corps n'eſt pas un être compoſé de parties. La végétation des corps organiſés, leur vie, leur inſtinct, ne ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles : vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pouvez couper en deux une ſenſation, une négation, une affirmation. Vôtre bel argument tiré de l'indiviſilité de la penſée ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc vôtre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, ſans révélation, admettre autre choſe en vous, qu'un pouvoir à vous inconnu, de ſentir, de penſer,

A préſent, dites moi de bonne foi, Ce pouvoir de ſentir & de penſer, eſt-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher? vous m'avoüez que non, car vôtre entendement aurait beau dire à vôtre eſtomach, *digère*, il n'en fera rien s'il eſt malade; en vain vôtre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils reſteront là, s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien ſenti que la penſée n'avait ſouvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les penſées une ame plus fine, plus ſubtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la penſée, qui en mille occaſions a l'intendance ſur l'ame animale. L'ame penſante com-

commande à ſes mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à ſon cœur de battre, à ſon ſang de couler, à ſon chile de ſe former, tout cela ſe fait ſans elle : voilà deux ames bien embaraſſées, & bien peu maîtreſſes à la maiſon.

Or cette première ame animale n'exiſte certainement point, elle n'eſt autre choſe que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raiſon que l'autre ame exiſte. Tu ne peux le ſavoir que par la foi. Tu eſt né, tu vis, tu agis, tu penſes, tu veilles, tu dors ſans ſçavoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penſer comme il t'a donné tout le reſte, & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les tems marqués par ſa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux ſyſtêmes que ta philoſophie a fabriqués ſur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme eſt partie de la ſubſtance de Dieu même, l'autre qu'elle eſt partie du grand tout, un troiſième qu'elle eſt créée de toute éternité, un quatrième qu'elle eſt faite, & non créée ; d'autres aſſurent que Dieu les forme à meſure qu'on en a beſoin, & qu'elles arrivent à l'inſtant de la copulation ; Elles ſe logent dans les animalcules ſéminaux, crie celui-ci : Non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de faloppe. Vous avez tous tort, dit un ſurvenant, l'ame attend ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale ; mais ſi elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La dernière opinion eſt que ſa demeure eſt

dans

dans le corps calleux, c'eſt le poſte que lui aſſigne La Peironie ; il fallait être premier chirurgien du Roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St. Thomas dans ſa queſtion 75e & ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme *ſubſiſtante, per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence diffère de ſa puiſſance, qu'il y a trois ames *végétatives*, ſçavoir, *la nutritive, l'augmentative, la générative* ; que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle ; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quant aux opérations, & matérielle quant à l'être.* St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté ; auſſi eſt-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de ſyſtêmes ſur la manière dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains ; quel corps enſuite elle reprendra, ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans, ou à quatre-vingt ; comment le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera, comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'age de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté ; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformés en légumes, auront paſſé dans le ſang de quelqu'autre animal. On ne finirait point ſi on voulait rendre compte de toutes

les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées ſur elle-même.

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans les loix du peuple de Dieu, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très-certain, il eſt indubitable, que Moïſe en aucun endroit ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome; « Si après avoir eu des enfans & petits enfans, vous « prévariquez, vous ſerez exterminés du pays, & réduits « à un petit nombre dans les nations.

« Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des péres « juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

« Honorez père & mère afin que vous viviez longtemps.

« Vous aurez de quoi manger ſans en manquer jamais.

« Si vous ſuivez des dieux étrangers, vous ſerez dé- « truits.....

« Si vous obéïſſez, vous aurez de la pluie au printemps « & en automne, du froment, de l'huile, du vin, du foin « pour vos bêtes, afin que vous mangiez, & que vous « ſoyez ſaouls.

« Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos mains, « entre vos yeux, écrivez-les ſur vos portes, afin que vos « jours ſe multiplient.

« Faites ce que je vous ordonne, ſans y rien adjouter, « ni retrancher. « S'il

« S'il s'élève un prophête qui prédiſe des choſes prodi-
« gieuſes, ſi ſa prédiction eſt véritable, & ſi ce qu'il
« a dit arrive, & s'il vous dit, Allons, ſuivons des dieux
« étrangers..... tuez-le auſſi-tôt, & que tout le peuple
« frappe après vous.

« Lorſque le Seigneur vous aura livré les nations, égor-
« gez tout ſans épargner un ſeul homme, & n'ayez aucune
« pitié de perſonne.

« Ne mangez point des oiſeaux impurs, comme l'aigle,
« le grifon, l'ixion, &c.

« Ne mangez point des animaux qui ruminent & dont
« l'ongle n'eſt point fendu ; comme chameau, lièvre, porc-
« épic, &c.

« En obſervant toutes les ordonnances, vous ſerez
« benis dans la ville & dans les champs, les fruits de votre
« ventre, de votre terre, de vos beſtiaux ſeront bénis . . .

« Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances &
« toutes les cérémonies, vous ſerez maudits dans la ville
« & dans les champs..... vous éprouverez la famine, la
« pauvreté, vous mourrez de miſère, de froid, de
« pauvreté ; de fièvre ; vous aurez la rogne, la galle, la
« fiſtule,..... vous aurez des ulcères dans les genoux, &
« dans les gras des jambes.

« L'étranger vous prêtera à uſure, & vous ne lui prê-
« terez point à uſure,.... parce que vous n'aurez pas
« ſervi le Seigneur.

« Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la chair
« de vos fils & de vos filles, &c.

Il eſt évident que dans toutes ces promeſſes & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on

ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame, & ſur la vie future.

Pluſieurs commentateurs illuſtres ont cru que Moïſe était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes ; & ils le prouvent par les paroles de Jaçob, qui croyant que ſon fils avait été dévoré par les bêtes, diſait dans ſa douleur ; *Je deſcendrai avec mon fils dans la foſſe, in infernum, dans l'enfer* ; c'eſt-à-dire, je mourrai, puiſque mon fils eſt mort.

Ils le prouvent encor par des paſſages d'Iſaïe & d'Ezéchiel ; mais les Hébreux auxquels parlait Moïſe, ne pouvaient avoir lu ni Ezéchiel, ni Iſaïe, qui ne vinrent que pluſieurs ſiècles après.

Il eſt très-inutile de diſputer ſur les ſentiments ſecrets de Moïſe. Le fait eſt que dans ſes loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtiments & toutes les récompenſes au temps préſent. S'il connaiſſait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expreſſément étalé ce grand dogme ? & s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet de ſa miſſion ? C'eſt une queſtion que font pluſieurs grands perſonnages ; ils répondent que le maître de Moïſe & de tous les hommes, ſe réſervait le droit d'expliquer dans ſon temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorſqu'ils étaient dans le déſert.

Si Moïſe avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école de Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des Saducéens n'aurait pas été autoriſée dans l'Etat. Les Saducéens n'auraient pas occupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps. Il

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Aléxandrie, que les Juifs ſe partagèrent en trois ſectes : les Phariſiens, les Saducéens & les Eſſéniens. L'hiſtorien Joſeph, qui était Phariſien, nous apprend au livre treize de ſes antiquités, que les Phariſiens croyaient la métempſicoſe. Les Saducéens croyaient que l'ame périſſait avec le corps. Les Eſſéniens, dit encor Joſeph, tenaient les ames immortelles ; les ames, ſelon eux, deſcendaient en forme aërienne dans les corps, de la plus haute région de l'air ; elles y ſont reportées par un attrait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent, ni pluie. Les ames des méchants vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui ſeul devait inſtruire tous les hommes, vint condamner ces trois ſectes ; mais ſans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puiſque les philoſophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïſe, ſeul vrai légiſlateur du monde avant le nôtre, Moïſe qui parlait à Dieu face à face & qui ne le voïait que par derrière, a laiſſé les hommes dans une ignorance profonde ſur ce grand article. Ce n'eſt donc que depuis dix-ſept cent ans qu'on eſt certain de l'exiſtence de l'ame, & de ſon immortalité.

Ciceron n'avait que des doutes ; ſon petit-fils & ſa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reſte de la terre où les Apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait

vait dire à ſon ame, Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne ſçais quoi, penſant & ſentant, & quand tu ſentirais & penſerais cent mille millions d'années, tu n'en ſçauras jamais davantage par tes propres lumières, ſans le ſecours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'eſſence des choſes qu'il a créées.

AMITIÉ.

C'Eſt un contract tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*; car un moine, un ſolitaire peut n'être point méchant, & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes*; car les méchants n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauches; les intéreſſés ont des aſſociés, les politiques aſſemblent des factieux, le commun des hommes oiſifs a des liaiſons, les princes ont des courtiſans, les hommes vertueux ont ſeuls des amis. Cétégus était le complice de Catilina, & Mécène le courtiſan d'Octave; mais Ciceron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? Les obligations en ſont plus fortes & plus faibles, ſelon leur degré en ſenſibilité, & le nombre des ſervices rendus, &c.

L'entouſiaſme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs

& chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés ſur l'amitié ſont admirables; nous n'en avons point de pareils, nous ſommes un peu ſecs en tout.

L'amitié était un point de religion & de la légiſlation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans. Beau régiment! Quelques-uns l'ont pris pour un régiment de Sodomites; ils ſe trompent, c'eſt prendre l'acceſſoire pour le principal. L'amitié chez les Grecs était preſcrite par la loi & la religion. La pederaſtie était malheureuſement tolérée par les mœurs; il ne faut pas imputer à la loi des abus honteux. Nous en parlerons encore.

AMOUR.

Amor omnibus idem. Il faut ici recourir au phiſique, c'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour? Voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à ta geniſſe, regarde ce fier cheval que deux de ſes valets conduiſent à la cavale paiſible qui l'attend & qui détourne ſa queue pour le recevoir, voi comme ſes yeux étincellent, entends ſes henniſſements, contemple ces fauts, ces courbettes, ces oreilles dreſſées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulſions, ces narines qui s'enflent, ce ſouffle enflammé qui en ſort, ces crins qui ſe relèvent & qui flottent, ce mouvement impé-

pétueux dont il s'élance ſur l'objet que ſa nature lui a deſtiné ; mais ne ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpéce humaine ; ils compenſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaiſſent point la jouïſſance. Les poiſſons écaillés ſont privés de cette douceur ; la femelle jette ſur la vaſe des millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre, paſſe ſur eux & les féconde par ſa ſemence, ſans ſe mettre en peine à quelle femelle ils apartiennent.

La plûpart des animaux qui s'accouplent ne goûte de plaiſir que par un ſeul ſens, & dès que cet appétit eſt ſatisfait, tout eſt éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embraſſements ; tout ton corps eſt ſenſible ; tes lèvres ſurtout jouïſſent d'une volupté que rien ne laſſe, & ce plaiſir n'apartient qu'à ton eſpèce ; enfin, tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le Comte de Rocheſter, L'amour dans un pays d'Athées, ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact, & l'attention ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles.

Tous les autres ſentiments entrent enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'eſtime viennent au ſecours ; les talents du corps

&

& de l'eſprit ſont encor de nouvelles chaînes.

Nam facit ipſa ſuis interdum fœmina factis,
Morigeriſque modis & mundo corpori cultu
Ut facile inſueſcat ſecum vir degere vitam.

Lucrèce *Liv. V.*

L'amour propre ſurtout reſſerre tous ces liens. On s'applaudit de ſon choix, & les illuſions en foule ſont les ornements de cet ouvrage dont la nature a poſé les fondements.

Voilà ce que tu as au-deſſus des animaux ; mais ſi tu goutes tant de plaiſirs qu'ils ignorent, que de chagrins auſſi, dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois quarts de la terre les plaiſirs de l'amour, & les ſources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération !

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phriné, les Laïs, les Flora, les Meſſalines n'en furent point attaquées ; elle eſt née dans des Iſles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'eſt répanduë dans l'ancien monde.

Si jamais on a pû accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vuës, c'eſt dans cette occaſion. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles ? Eh quoi, ſi Céſar, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne

fit point mourir François I? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux ; je le veux croire, mais cela eſt dur.

AMOUR

NOMMÉ SOCRATIQUE.

COmment s'eſt-il pû faire qu'un vice, deſtructeur du genre-humain s'il était général, qu'un attentat infame contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel? il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie, & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le temps d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encor ni l'ambition, ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes ; c'eſt la jeuneſſe aveugle, qui par un inſtinct mal démêlé ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance.

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Aſie méridionale, ce penchant eſt généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme ; c'eſt une loi que la nature a établie pour tous les animaux. C'eſt toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de nôtre eſpèce, élevés enſemble, ſentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur inſtinct,

tinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon par la fraicheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs, & par la douceur de ſes yeux, reſſemble pendant deux ou trois ans à une belle fille ; ſi on l'aime, c'eſt parce que la nature ſe méprend ; on rend hommage au ſexe en s'attachant à ce qui en a les beautés, & quand l'âge a fait évanouïr cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citraque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On ſçait aſſez que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces de Septentrion, parce que le ſang y eſt plus allumé, & l'occaſion plus fréquente ; auſſi, ce qui ne paraît qu'une faibleſſe dans le jeune Alcibiade, eſt une abomination dégoutante dans un matelot Hollandais, & dans un vivandier Moſcovite.

Je ne peux ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le légiſlateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers,

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, Solon était-il légiſlateur quand il fit ces deux vers ridicules ? il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de ſa république ; c'eſt comme ſi on accuſait Théodore de Bèze d'avoir prêché la pédéraſtie

dans son Eglise, parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune Candide, & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.

On abuse du texte de Plutarque, qui dans ses bavarderies, au dialogue de l'amour, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour ; mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour Socratique n'était point un amour infame. C'est ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appellait les amants d'une jeune homme, étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires ; institution guerrière & sainte dont on abusa, comme des fêtes nocturnes, & des Orgies.

La troupe des amants institués par Laïus était une troupe invincible de jeunes guerriers, engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres ; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que la pédéraftie était recommandée par les loix de la Perse ; qu'ils citent le texte de la loi, qu'ils montrent le Code des Persans ; & s'ils le montrent, je ne le croirai pas encor, je dirai que la chose n'est pas vraye, par la raison qu'elle est impossible ; non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la natu-

nature, une loi qui anéantirait le genre humain si elle était obſervée à la lettre ; que des gens ont pris des uſages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays. Sextus Empiricus qui doutait de tout, devait bien douter de cette juriſprudence. S'il vivait de nos jours, & qu'il vit deux ou trois jeunes Jéſuites abuſer de quelques écoliers, aurait-il droit de dire que ce jeu leur eſt permis par les conſtitutions d'Ignace de Loyola ?

L'amour des garçons était ſi commun à Rome qu'on ne s'aviſait pas de punir cette fadaiſe dans laquelle tout le monde donnait tête baiſſée. Octave Auguſte ce meurtrier débauché & poltron qui oſa exiler Ovide, trouva très bon que Virgile chantat Alexis & qu'Horace fit de petites odes pour Ligurinus ; mais l'ancienne loi Scantinia qui défend la pédéraſtie ſubſiſta toujours. L'Empereur Philippe la remit en vigueur & chaſſa de Rome les petits garçons qui faiſoient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs.

AMOUR-PROPRE.

UN gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône. Un paſſant lui dit, N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler ? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils ; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité Caſtillane. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était

bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la reprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un Miſſionaire voyageant dans l'Inde, rencontra un Faquir chargé de chaines, nud comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à ſoi-même ! diſait un des ſpectateurs. Renoncement à moi-même ? reprit le Faquir, Aprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentiments & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable ; & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'eſt pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour propre eſt l'inſtrument de notre conſervation, il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpèce ; il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.

ANGE.

ANge, en Grec, *Envoyé* ; on n'en ſera guères plus inſtruit quand on ſçaura que les Perſes avaient des Péris, les Hébreux des Malacs, les Greçs leurs Demonoï.

Mais ce qui nous inſtruira peut-être davantage, ce ſera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce ſont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa; l'homme fit toujours les Dieux à ſon image. On voyait les Princes ſignifier leurs ordres par des meſſagers, donc la Divinité envoye auſſi ſes couriers; Mercure, Iris, étaient des couriers, des meſſagers.

Les Hébreux, ce ſeul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux Anges que Dieu daignait enfin leur envoyer; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Caldéens, quand la nation Juive fut captive dans la Babilonie; Michel & Gabriel, ſont nommés pour la premiére fois par Daniel, eſclave chez ces peuples. Le Juif Tobie qui vivait à Ninive, connut l'Ange Raphael qui voyagea avec ſon fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabel.

Dans les loix des Juifs, c'eſt-à-dire, dans le Lévitique & le Deuteronome, il n'eſt pas fait la moindre mention de l'exiſtence des Anges, à plus forte raiſon de leur culte; auſſi, les Sadducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les hiſtoires des Juifs, il en eſt beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels; ils avaient des aîles au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avait aux talons; quelquefois ils cachaient leurs ailes ſous leurs vêtements. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puis qu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les Anges qui allèrent chez Loth?

L'ancienne tradition Juive, ſelon Ben Maimon, admet dix degrés, dix ordres d'Anges. 1. Les Chaios Acodeſh, purs, ſaints. 2. Les Oſamins, rapides. 3. Les Oralim, les forts. 4. Les Chaſmalim, les flammes. 5. Les Séraphim, étincelles. 6 Les Malachim, Anges, meſſagers, députés. 7. Les Eloim, les Dieux ou Juges. 8. Les Ben Eloïm, enfans des Dieux. 9. Chérubim, Images. 10. Ychim, les animés.

L'hiſtoire de la chûte des Anges ne ſe trouve point dans les livres de Moïſe ; le premier témoignage qu'on en raporte eſt celui du prophête Iſaïe, qui apoſtrophant le Roi de Babylone, s'écrie, Qu'eſt devenu l'exacteur des tributs ? les ſapins & les cèdres ſe réjouïſſent de ſa chute, comment es-tu tombée du Ciel, ô Helel ; étoile du matin ? on a traduit cet *Helel*, par le mot Latin *Lucifer* ; & enſuite par un ſens allégorique on a donné le nom de Lucifer au Prince des Anges qui firent la guerre dans le Ciel ; & enfin ce nom qui ſignifie phoſphore & aurore, eſt devenu le nom du Diable.

La religion chrêtienne eſt fondée ſur la chûte des Anges. Ceux qui ſe révoltèrent furent précipités des ſphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent Diables. Un Diable tenta Eve ſous la figure du ſerpent & damna le genre humain. Jeſu vint racheter le genre humain & triompher du Diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne ſe trouve que dans le livre apocrife de Noé, & encore y eſt-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Auguſtin dans ſa 109e. lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mau-

mauvais Anges. Le Pape Grégoire second a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des Anges reconnus par les Juifs ; ce sont les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les dominations, les vertus, les puissances, les Archanges, & enfin les Anges qui donnent le nom aux huit autres hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au dessous des oreilles. Nous peignons les Anges & les Archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes & des dominations, on ne s'est pas encor avisé de les peindre.

St. Thomas, à la question 108. article second, dit que les trônes sont aussi près de Dieu que les Chérubins & les Séraphins, parce que c'est sur eux que Dieu est assis. Scot a compté mille millions d'Anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grèce, & à Rome, nous consacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; mais on ne sait pas encore si ces bons & mauvais Anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la somme de St. Thomas.

On ne sçait pas précisément où les Anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vuide, dans les planètes ; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANTROPOFAGES.

NOus avons parlé de l'amour. Il eſt dur de paſſer de gens qui ſe baiſent, à gens qui ſe mangent. Il n'eſt que trop vrai qu'il y a eu des Antropofages ; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encor ; & les Cyclopes n'étaient pas les ſeuls dans l'antiquité qui ſe nourriſſent quelquefois de chair humaine. Juvenal raporte que chez les Egyptiens, ce peuple ſi ſage, ſi renommé pour ſes loix, ce peuple ſi pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains ; il ne fait pas ce conte ſur un ouï-dire, ce crime fut commis preſque ſous ſes yeux, il était alors en Egypte, & à peu de diſtance de Tintire. Il cite à cette occaſion les Gaſcons & les Saguntins qui ſe nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre ſauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir ; il y avait parmi eux une Dame du pays, à qui je demandai ſi elle avait mangé des hommes, elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu ſcandaliſé ; elle s'excuſa en diſant qu'il valait mieux manger ſon ennemi mort que de le laiſſer dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée, ou non rangée, nos voiſins, & pour la plus vile récompenſe nous travaillons à la cuiſine des corbeaux & des vers. C'eſt là qu'eſt l'horreur, c'eſt là qu'eſt le crime ; qu'importe

porte quand on eſt tué d'être mangé par un ſoldat, ou par un corbeau & un chien ?

Nous reſpectons plus les morts que les vivants. Il aurait falu reſpecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raiſon de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche ; car s'il était permis de manger ſes voiſins, on mangerait bientôt ſes compatriotes ; ce qui ſerait un grand inconvénient pour les vertus ſociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été ; toutes ont été longtemps ſauvages ; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il eſt arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphants, aux lions, aux tigres, dont l'eſpèce a beaucoup diminué. Dans les tems où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chaſſeurs. L'habitude de ſe nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aiſément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs ſangliers. C'eſt la ſuperſtition qui a fait immoler des victimes humaines, c'eſt la néceſſité qui les a fait manger.

Quel eſt le plus grand crime ou de s'aſſembler pieuſement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant ?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'éxemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de garçons mangés ; preſque toutes les nations connuës ont ſacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathême ; c'était un véritable ſacrifice, & il eſt ordon-

ordonné au 29ſe chap. du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura voüées ; mais il ne leur eſt preſcrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace ſeulement ; & Moïſe, comme nous avons vû, dit aux Juifs, que s'ils n'obſervent pas ſes cérémonies, non ſeulement ils auront la galle, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il eſt vrai que du temps d'Ezéchiel les Juifs devaient être dans l'uſage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au chapitre 39. que Dieu les fera manger non ſeulement les chevaux de leurs ennemis, mais encor les cavaliers & les autres guerriers. Cela eſt poſitif. Et en effet pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été Antropofages ? c'eût été la ſeule choſe qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre.

J'ai lû dans des anecdotes de l'hiſtoire d'Angleterre du temps de Cromwel, qu'une chandeliére de Dublin vendait d'excellentes chandèles faites avec de la graiſſe d'Anglais. Quelque temps après un de ſes chalans ſe plaignit à elle de ce que ſa chandèle n'était plus ſi bonne ; Hélas ! dit-elle, c'eſt que les Anglais nous ont manqué ce mois-ci. Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui égorgeaient des Anglais, ou cette femme qui faiſait des chandeles avec leur ſuif ?

APIS.

LE bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme Dieu, comme symbole, ou comme bœuf? Il eſt à croire que les fanatiques voyaient en lui un Dieu, les ſages un ſimple ſymbole, & que le ſot peuple adorait le bœuf. Cambiſe fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de ſa main? Pourquoi non? Il faiſait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, ſans que la nature s'armât pour venger ce ſacrilège. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guères de peuple plus mépriſable; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractére, & dans leur gouvernement un vice radical, qui en a toujours fait de vils eſclaves. Je conſens que dans les temps preſqu'inconnus, ils ayent conquis la terre; mais dans les temps de l'hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui s'en ſont voulu donner la peine, par les Aſſyriens, par les Perſes, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelus, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croiſés, attendu que ceux-ci étaient plus mal aviſés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette nation; la premiére, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un ſinge, à changer de religion; la ſeconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pirámides; mais ce ſont des monuments d'un

d'un peuple eſclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, ſans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines maſſes. A quoi ſervaient-elles ? A conſerver dans une petite chambre la momie de quelque Prince ou de quelque Gouverneur, ou de quelque Intendant que ſon ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils eſpéraient cette réſurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? Les Egyptiens devaient-ils reſſuſciter ſans cervelle ?

APOCALYPSE.

JUſtin le Martyr, qui écrivait vers l'an 170 de nôtre Ere, eſt le premier qui ait parlé de Apocalypſe ; il l'attribue à l'Apôtre Jean l'Evangeliſte, dans ſon dialogue avec Triphon ; ce Juif lui demande s'il ne croit pas que Jéruſalem doit être rétablie un jour ? Juſtin lui répond qu'il le croit ainſi avec tous les chrétiens qui penſent juſte. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain perſonnage nommé Jean, l'un des douze Apôtres de Jeſus ; il a prédit que les fidèles paſſeront mille ans dans Jéruſalem.*

Ce fut une opinion lontemps reçüe parmi les chrêtiens, que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du purgatoire chez Virgile, étaient exercées pendant ce même eſpace de temps, *& mille per annos.* La nouvelle Jéruſalem de mille années devait avoir douze portes, en

mémoi-

mémoire des douze Apôtres ; ſa forme devait être quarrée ; ſa longueur, ſa largeur & ſa hauteur devaient être de douze mille ſtades, c'eſt-à-dire, cinq cent lieuës, de façon que les maiſons devaient avoir auſſi cinq cent lieües de haut. Il eût été aſſez déſagréable de demeurer au dernier étage ; mais enfin, c'eſt ce que dit l'Apocalypſe au chap. 21.

Si Juſtin eſt le premier qui attribua l'Apocalypſe à St. Jean, quelques perſonnes ont recuſé ſon témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le Juif Triphon, il dit que ſelon le récit des Apôtres, Jeſus-Chriſt en deſcendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne ſe trouve dans aucun écrit des Apôtres.

Le même St. Juſtin cite avec confiance les oracles des Sibylles ; de plus, il prétend avoir vu les reſtes des petites maiſons où furent enfermés les ſoixante & douze Interprètes dans le Phare d'Egypte du temps d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maiſons, ſemble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

Saint Irenée qui vient après, & qui croyait auſſi le règne de mille ans, dit qu'il a apris d'un vieillard, que St. Jean avait fait l'Apocalypſe. Mais on a reproché à St. Irenée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde, & quatre vents cardinaux, & qu'Ezéchiel n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raiſonnement une démonſtration. Il faut avouer que la manière dont Irenée démontre, vaut bien celle dont Juſtin a vu.

Clé-

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Eleata*, que d'une Apocalypse de St. Pierre dont on faisait très-grand cas. Tertullien, grand partisan du règne de mille ans, non-seulement assure que St. Jean a prédit cette résurrection, & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem; mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les payens, l'avaient vue pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit; mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origène, dans sa préface sur l'Evangile de St. Jean, & dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les oracles des Sibylles. Cependant St. Denis d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisième siècle, dit dans un de ses fragments, conservés par Eusèbe, que presque tous les docteurs rejettaient l'Apocalypse, comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par St. Jean, mais par un nommé Cerinthe, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le Concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejettât un trésor destiné pour elle; & que l'Evêque d'Ephèse qui assistait au Concile, rejettât aussi ce livre de St. Jean, enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux, que St. Jean se remuait toujours dans sa fosse; & faisait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant, les mêmes personnages qui étaient surs que St. Jean n'était pas bien mort, étaient

fûrs auſſi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypſe. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sévère, dans ſon hiſtoire ſacrée liv. 9. traite d'inſenſés & d'impies, ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypſe. Enfin, après bien des doutes, après des oppoſitions de Concile à Concile, l'opinion de Sulpice Sévère a prévalu. La matiére ayant été éclaircie, l'égliſe a décidé que l'Apocalypſe eſt inconteſtablement de St. Jean : ainſi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrêtienne s'eſt attribué les prophéties contenües dans ce livre ; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Brétagne ; les Luthériens les troubles d'Allemagne ; les Réformés de France le règne de Charles IX. & la régence de Catherine de Médicis : ils ont tous également raiſon. Boſſuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypſe ; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les ſublimes découvertes de l'autre, leur on fait plus d'honneur que leurs commentaires.

ATHÉE, ATHÉISME.

AUtrefois quiconque avait un ſecret dans un art, courait riſque de paſſer pour un ſorcier ; toute nouvelle ſecte était accuſée d'égorger des enfans dans ſes myſtères ; & tout philoſophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accuſé d'Athéïſme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les ſots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par Apollon, monté sur un quadrige? on l'appelle Athée, & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'Athéisme par un prêtre, & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de Socrate est ce que l'histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne songeant pas que Socrate était Grec aussi) Aristophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un Athée.

Ce poëte comique, qui n'est ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner des farces à la foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus méprisable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le sage Plutarque dit de ce farceur: "Le langage d'Aristo-"phane sent son misérable charlatan; ce sont les pointes "les plus basses & les plus dégoutantes; il n'est pas même "plaisant pour le peuple, & il est insupportable aux "gens de jugement & d'honneur; on ne peut souffrir son "arrogance, & les gens de bien détestent sa malignité.

C'est donc là, pour le dire en passant, le Tabarin que Madame Dacier admiratrice de Socrate, ose admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poison, dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier, dont

dont le mauvais gouvernement autorisait de si infames licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs.

Franchissons tout l'espace des temps entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Fréderic II. a des querelles avec les Papes, on l'accuse d'être Athée, & d'être l'auteur du livre des trois imposteurs, conjointement avec son chancelier de Vineis.

Nôtre grand chancelier de l'Hôpital se déclare-t-il contre les persécutions ? on l'accuse aussitôt d'Athéïsme. * *Homo doctus, sed verus Atheos.* Un jésuite, autant au dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au-dessous d'Homère ; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite Garasse, en un mot, trouve partout des *Athéïstes* ; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaine. Il appelle Théodore de Bèze Athéïste ; c'est lui qui a induit le public en erreur sur Vanini.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrate ; parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger sans mérite ; mais enfin, Vanini n'était point Athée, comme on l'a prétendu ; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & Théologien de son métier ; disputeur à outrance sur

* *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

les quiddités, & ſur les univerſaux ; & *utrum chimera bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendit à l'Athéïſme. Sa notion de Dieu eſt de la théologie la plus ſaine, & la plus approuvée ; " Dieu eſt ſon principe & ſa fin, père " de l'une & de l'autre, & n'ayant beſoin ni de l'une, ni " de l'autre ; Eternel, ſans être dans le temps ; préſent " partout ſans être en aucun lieu. Il n'y a pour lui ni " paſſé, ni futur ; il eſt partout, & hors de tout ; gou- " vernant tout, & ayant tout créé ; immuable, infini ſans " parties ; ſon pouvoir eſt ſa volonté, &c.

Vanini ſe piquait de renouveller ce beau ſentiment de Platon, embraſſé par Averroës, que Dieu avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit juſqu'au plus grand, dont le dernier chaînon eſt attaché à ſon trône éternel : idée, à la vérité, plus ſublime que vraye, mais qui eſt auſſi éloignée de l'Athéïſme, que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour diſputer ; mais malheureuſement la diſpute eſt le chemin oppoſé à la fortune ; on ſe fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de ſçavants ou de pédants, contre leſquels on argumente. Il n'y eut point d'autre ſource du malheur de Vanini ; ſa chaleur & ſa groſſiéreté dans la diſpute lui valut la haine de quelques théologiens ; & ayant eu une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon ami de ſes ennemis, ne manqua pas de l'accuſer d'être Athée enſeignant l'Athéïſme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de ſoutenir à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini, ſur la ſellette, interrogé ſur ce qu'il

qu'il penſait de l'exiſtence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'égliſe un Dieu en trois perſonnes. Ayant pris à terre une paille, Il ſuffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très beau diſcours ſur la végétation & le mouvement, & ſur la néceſſité d'un être ſuprême, ſans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le préſident Grammont qui était alors à Toulouſe, raporte ce diſcours dans ſon hiſtoire de France, aujourd'hui ſi oubliée; & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que Vanini diſait tout cela *par vanité, ou par crainte; plutôt que par une perſuaſion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du préſident Grammont? Il eſt évident que ſur la réponſe de Vanini, on devait l'abſoudre de l'accuſation d'Athéïſme. Mais qu'arriva-t-il? Ce malheureux prêtre étranger ſe mêlait auſſi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conſervait chez lui dans un vaſe plein d'eau; on ne manqua pas de l'accuſer d'être ſorcier. On ſoutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait; on donna un ſens impie à pluſieurs paſſages de ſes livres, ce qui eſt trés aiſé & très commun, en prenant les objections pour les réponſes, en interprétant avec malignité quelque phraſe louche, en empoiſonnant une expreſſion innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux là la mort.

Pour juſtifier cette mort il falait bien accuſer cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très minime Merſenne a pouſſé la démence juſqu'à

imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ſes Apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'Athéïſme. Quelle pitié ! Comment un pauvre prêtre aurait-il pû avoir douze hommes à ſes gages ? comment aurait-il pû perſuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie ? Un Roi ſerait-il aſſez puiſſant pour payer douze prédicateurs d'Athéïſme ? Perſonne, avant le père Merſenne, n'avait avancé une ſi énorme abſurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires hiſtoriques ; & le monde qui aime l'extraordinaire, a crû ſans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ſes penſées diverſes, parle de Vanini comme d'un Athée : il ſe ſert de cet exemple pour appuyer ſon paradoxe qu'*une ſociété d'Athées peut ſubſiſter* : il aſſure que Vanini était un homme de mœurs très réglées, & qu'il fut le martyr de ſon opinion philoſophique. Il ſe trompe également ſur ces deux points. Le prêtre Vanini nous aprend dans ſes dialogues faits à l'imitation d'Eraſme, qu'il avait eu une maîtreſſe nommée Iſabelle. Il était libre dans ſes écrits comme dans ſa conduite ; mais il n'était point Athée.

Un ſiècle après ſa mort, le ſçavant La Croze, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le juſtifier ; mais comme perſonne ne s'intéreſſe à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais auteur, preſque perſonne ne lit ces apologies.

Le jéſuite Hardouin, plus ſçavant que Garaſſe, & non moins téméraire, accuſe d'Athéïſme, dans ſon livre

vre *Athei detecti*, les Deſcartes, les Arnaulds, les Paſcals, les Nicoles, les Mallebranches; heureuſement ils n'ont pas eu le ſort de Vanini.

De tous ces faits, je paſſe à la queſtion de morale agitée par Bayle, ſavoir, *ſi une ſociété d'Athées pourait ſubſiſter?* Remarquons d'abord ſur cet article, quelle eſt l'énorme contradiction des hommes dans la diſpute; ceux qui ſe ſont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injures, la poſſibilité d'une ſocieté d'Athées, ont ſoutenu depuis avec la même intrépidité que l'Atheïſme eſt la religion du gouvernment de la Chine.

Ils ſe ſont aſſurément bien trompés ſur le gouvernement Chinois; ils n'avaient qu'à lire les édits des empereurs de ce vaſte pays, ils auraient vu que ces édits ſont des ſermons, & que partout il y eſt parlé de l'être ſuprême, gouverneur, vengeur, & rémunérateur.

Mais en même temps ils ne ſe ſont pas moins trompés ſur l'impoſſibilité d'une ſociété d'Athées; & je ne ſçais comment Mr. Bayle a pû oublier un exemple frapant qui aurait pû rendre ſa cauſe victorieuſe.

En quoi une ſocieté d'Athées parait-elle impoſſible? C'eſt qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre enſemble; que les loix ne peuvent rien contre les crimes ſecrets; qu'il faut un Dieu vengeur qui puniſſe dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échapés à la juſtice humaine.

Les loix de Moïſe, il eſt vrai, n'enſeignaient point une vie à venir, ne menaçaient point des châtiments après la mort, n'enſeignaient point aux premiers Juifs

l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être Athées, loin de croire de ſouſtraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non ſeulement ils croyaient l'exiſtence d'un Dieu éternel, mais ils le croyaient toujours préſent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur poſtérité, juſqu'à la quatriéme génération ; & ce frein était très puiſſant.

Mais, chez les gentils, pluſieurs ſectes n'avaient aucun frein ; les ſceptiques doutaient de tout ; les académiciens ſuſpendaient leur jugement ſur tout ; les Epicuriens étaient perſuadés que la Divinité ne pouvait ſe mêler des affaires des hommes ; & dans le fonds, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'eſt point une ſubſtance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps ; par conſéquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les ſénateurs & les chevaliers Romains étaient de véritables Athées ; car les Dieux n'exiſtaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'eſpéraient rien d'eux. Le ſénat Romain était donc réellement une aſſemblée d'Athées du temps de Céſar & de Ciceron.

Ce grand orateur dans ſa harangue pour Cluentius, dit à tout le ſénat aſſemblé, *quel mal lui fait la mort ? nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers, qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté ?* Rien que le ſentiment des douleurs.

Céſar, l'ami de Catilina, voulant ſauver la vie de ſon ami, contre ce même Ciceron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'eſt point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'eſt rien*, que c'eſt ſeulement la fin de nos

maux, que c'eſt un moment plus heureux que fatal ? Ciceron, & tout le ſénat ne ſe rendent-ils pas à ces raiſons ? Les vainqueurs & les légiſlateurs de l'Univers connu, formaient donc viſiblement une ſociété d'hommes qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables Athées ?

Bayle examine enſuite ſi l'idolatrie eſt plus dangereuſe que l'Athéïſme, ſi c'eſt un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes ; il eſt en cela du ſentiment de Plutarque ; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaiſe opinion ; mais n'en déplaiſe à Plutarque, il eſt évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout ; il eſt clair que la ſainteté des ſerments eſt néceſſaire, & qu'on doit ſe fier davantage à ceux qui penſent qu'un faux ſerment ſera puni, qu'à ceux qui penſent qu'ils peuvent faire un faux ſerment avec impunité. Il eſt indubitable que dans une ville policée, il eſt infiniment plus utile d'avoir une religion (même mauvaiſe) que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que Bayle devait plutôt examiner quel eſt le plus dangereux, du fanatiſme, ou de l'Athéïſme. Le fanatiſme eſt certainement mille fois plus funeſte ; car l'Athéïſme n'inſpire point de paſſion ſanguinaire, mais le fanatiſme en inſpire ; l'Athéïſme ne s'oppoſe pas aux crimes, mais le fanatiſme les fait commettre. Suppoſons avec l'auteur du *Commentarium rerum Gallicarum*, que le chancelier de l'Hôpital fût Athée, il n'a fait que de ſages loix, & n'a conſeillé que la modération & la concorde.

corde. Les fanatiques commirent les maſſacres de la St. Barthelemi. Hobbes paſſa pour un Athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de ſon temps inondèrent de ſang l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Spinoſa était non-ſeulement Athée, mais il enſeigna l'Athéïſme ; ce ne fut pas lui aſſurément qui eut part à l'aſſaſſinat juridique de Barneveldt, ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de Witt en morceaux, & qui les mangea ſur le gril.

Les Athées ſont pour la plûpart des ſçavans hardis & égarés qui raiſonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèſe de l'éternité des choſes, & de la néceſſité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guères le temps de raiſonner, & d'embraſſer un mauvais ſyſtême ; ils ont autre choſe à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'eſt ainſi que vont les choſes parmi nous.

Il n'en était pas ainſi du ſénat de Rome qui était preſque tout compoſé d'Athées de théorie & de pratique, c'eſt-à-dire qui ne croyaient ni à la providence ni à la vie future ; ce ſénat était une aſſemblée de philoſophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un prince Athée, qui trouverait ſon intérêt à me faire piler dans un mortier ; je ſuis bien ſûr que je ſerais pilé. Je ne voudrais pas, ſi j'étais ſouverain, avoir à faire à des courtiſans Athées, dont l'intérêt ſerait de m'empoiſonner ; il me faudrait prendre au hazard du contrepoiſon tous les jours. Il eſt donc abſolument néceſſaire pour les princes & pour les peu-

peuples, que l'idée d'un être ſuprême créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur ſoit profondément gravée dans les eſprits.

Il y a des peuples Athées, dit Bayle dans ſes penſées ſur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux, & beaucoup d'autres petits nations, n'ont point de Dieu ; cela peut être ; mais cela ne veut pas dire qu'ils nient un Dieu ; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler ; dites leur qu'il y en a un, ils le croiront aiſément ; dites leur que tout ſe fait par la nature des choſes, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils ſont Athées eſt la même imputation que ſi on diſait qu'ils ſont anti-Cartéſiens, ils ne ſont ni pour, ni contre Deſcartes. Ce ſont de vrais enfans ; un enfant n'eſt ni Athée, ni Théiſte, il n'eſt rien.

Quelle concluſion tirerons-nous de tout ceci ? Que l'Athéiſme eſt un monſtre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'eſt auſſi dans les gens de cabinet, quoique leur vie ſoit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer juſqu'à ceux qui ſont en place ; que s'il n'eſt pas ſi funeſte que le fanatiſme, il eſt preſque toujours fatal à la vertu. Ajoutons ſurtout qu'il y a moins d'Athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philoſophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant ſans germe, aucun germe ſans deſſein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philoſophes ont rejetté les cauſes finales, mais les vrais philoſophes les admettent ; &, comme l'a dit un auteur connu, un catéchiſte annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux ſages.

BAPTEME.

BAPTEME, mot Grec qui ſignifie immerſion. Les hommes qui ſe conduiſent toujours par les ſens, imaginèrent aiſément que ce qui lavait le corps, lavait auſſi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les ſouterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés. Les Indiens de temps immémorial ſe ſont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie eſt encor fort en vogue. Elle paſſa chez les Hebreux ; on y baptiſait tous les étrangers qui embraſſaient la loi judaïque, & qui ne voulaient pas ſe ſoumettre à la circonciſion ; les femmes ſurtout, à qui on ne faiſait pas cette opération, & qui ne la ſubiſſaient qu'en Etiopie, étaient baptiſées ; c'était une regénération ; cela donnait une nouvelle ame, ainſi qu'en Egypte. Voyez ſur cela Epiphane, Maimonide, & la Gemmare.

Jean baptiſa dans le Jourdain, & même il baptiſa Jeſus, qui pourtant ne baptiſa jamais perſonne, mais qui daigna conſacrer cette ancienne cérémonie. Tout ſigne eſt indifférent par lui-même, & Dieu attache ſa grace au ſigne qu'il lui plait de choiſir. Le Baptême fut bientôt le premier rite & le ſceau de la religion Chrêtienne. Cependant, les quinze premiers évêques de Jéruſalem furent tous circoncis, il n'eſt pas ſûr qu'ils fuſſent baptiſés.

On

On abuſa de ce ſacrement dans les premiers ſiècles du chriſtianiſme ; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Baptême. L'exemple de l'empereur Conſtantin en eſt une aſſez bonne preuve. Voici comme il raiſonnait. Le Baptême purifie tout ; je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parents, après quoi je me ferai baptiſer, & j'irai au ciel, comme de fait il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux ; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour ſe mettre dans le bain ſacré.

Les Grecs conſervèrent toujours le Baptême par immerſion : les Latins vers la fin du huitiéme ſiècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immerſion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, ſubſtituèrent la ſimple aſperſion, ce qui les fit ſouvent anathématiſer par l'égliſe Grecque.

On demanda à St. Cyprien évêque de Carthage, ſi ceux-là étaient réellement baptiſés, qui s'étaient fait ſeulement arroſer tout le corps ? il répond dans ſa 76. lettre, que pluſieurs égliſes ne croyaient pas que ces arroſés fuſſent chrêtiens ; que pour lui il penſe qu'ils ſont chrêtiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois ſelon l'uſage.

On était initié chez les chrêtiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce temps on n'était que catécumène. Il falait pour être initié avoir des répondants, des cautions, qu'on appellait du nom qui répond à *parains*, afin que l'égliſe s'aſſurat de la fidélité des nouveaux chrêtiens, & que les myſtères ne fuſſent point divulgués. C'eſt pourquoi dans les premiers ſiècles, les gentils furent géné-

néra-

néralement auſſi mal inſtruits des myſtères des chrétiens, que ceux-ci l'étaient des myſtères d'Iſis & d'Eleuſine.

Cyrille d'Alexandrie, dans ſon écrit contre l'Empereur Julien, s'exprime ainſi ; *Je parlerais du Baptême ſi je ne craignais que mon diſcours ne parvint à ceux qui ne ſont pas initiés.*

Dès le ſecond ſiècle, on commença à baptiſer des enfans ; il était naturel que les chrétiens déſiraſſent que leurs enfans, qui auraient été damnés ſans ce ſacrement, en fuſſent pourvûs. On conclut enfin qu'il falait le leur adminiſtrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'égliſe Grecque eſt encor dans cet uſage. Cependant au troiſiéme ſiècle la coûtume l'emporta de ne ſe faire baptiſer qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la premiére ſemaine étaient damnés, ſelon les pères de l'égliſe les plus rigoureux. Mais Pierre Chriſologue au cinquiéme ſiècle, imagina les Limbes, eſpèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans morts ſans Baptême, & où étaient les patriarches avant la deſcente de Jeſus-Chriſt aux enfers. De ſorte que l'opinion que Jeſus-Chriſt était deſcendu aux Limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité, ſi un chrétien dans les déſerts d'Arabie pouvait être baptizé avec du ſable ; on a répondu que non ; ſi on pouvait baptiſer avec de l'eau-roſe, & on a décidé qu'il falait de l'eau pure, que cependant on pouvait ſe ſervir d'eau bourbeuſe. On voit aiſément que toute cette diſcipline a dépendu de la prudence des premiers paſteurs qui l'ont établie.

BEAU,

BEAU, BEAUTÉ.

DEmandez à un crapaud ce que c'eſt que la beauté, le grand beau, le to kalon ? il vous répondra que c'eſt ſa femelle avec deux gros yeux ronds, ſortans de ſa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau eſt pour lui une peau noire huileuſe, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable, il vous dira que le beau eſt une paire de cornes, quatre griffes & une queüe. Conſultez enfin les philoſophes, il vous répondront par du galimatias ; il leur faut quelque choſe de conforme à l'archetipe du beau en eſſence, au to kalon.

J'aſſiſtais un jour à une tragédie auprès d'un philoſophe ; Que cela eſt beau ! diſait-il, Que trouvez-vous là de beau ? lui dis-je ; C'eſt, dit-il, que l'auteur a atteint ſon but. Le lendemain il prit un médecine qui lui fit du bien ; Elle a atteint ſon but, lui dis-je ; voilà une belle médecine ; il comprit qu'on ne peut dire qu'une médicine eſt belle, & que pour donner à quelque choſe le nom de beauté, il faut qu'elle vous cauſe de l'admiration & du plaiſir. Il convint que cette tragédie lui avait inſpiré ces deux ſentiments, & que c'était là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre ; on y joüa la même piéce, parfaitement traduite ; elle fit bâiller tous les ſpectateurs. Oh, oh, dit-il, le to kalon n'eſt pas

le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réflexions, que le beau eſt très rélatif, comme ce qui eſt décent au Japon eſt indécent à Rome ; & ce qui eſt de mode à Paris ne l'eſt pas à Pekin ; & il s'épargna la peine de compoſer un long traité ſur le beau.

BETES.

QUelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les Bêtes ſont des machines, privées de connaiſſance & de ſentiment, qui font toujours leurs opérations de la même maniére, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien &c. !

Quoi, cet oiſeau qui fait ſon nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il eſt dans un angle, & en cercle ſur un arbre ; cet oiſeau fait tout de la même façon ? Ce chien de chaſſe que tu as diſcipliné pendant trois mois, n'en ſçait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en ſçavait avant tes leçons ? Le ſerin à qui tu apprends un air, le répète-t-il dans l'inſtant ? n'employes-tu pas un temps conſidérable à l'enſeigner ? n'as-tu pas vû qu'il ſe méprend & qu'il ſe corrige ?

Eſt-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du ſentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien, je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je

me

me ſouviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joye. Tu juges que j'ai éprouvé le ſentiment de l'affliction & celui du plaiſir, que j'ai de la mémoire & de la connaiſſance.

Porte donc le même jugement ſur ce chien qui a perdu ſon maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maiſon agité, inquiet, qui deſcend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans ſon cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne ſa joye par la douceur de ſes cris, par ſes ſauts, par ſes careſſes.

Des barbares ſaiſiſſent ce chien, qui l'emporte ſi prodigieuſement ſur l'homme en amitié; ils le clouent ſur une table, & ils le diſſèquent vivant pour te montrer les veines mezaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de ſentiment qui ſont dans toi. Réponds moi, machiniſte; la nature a-t-elle arrangé tous les reſſorts du ſentiment dans cet animal, afin qu'il ne ſente pas? a-t-il des nerfs pour être impaſſible? Ne ſuppoſe point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'eſt que l'ame de bêtes? Je n'entends pas cette queſtion. Un arbre a la faculté de recevoir dans ſes fibres ſa ſève qui circule, de déployer les boutons de ſes feuilles & de ſes fruits; me demanderez-vous ce que c'eſt que l'ame de cet arbre? il a reçu ces dons; l'animal a reçu ceux du ſentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons? qui a donné toutes ces facultés? celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le ſoleil.

Les ames des Bêtes ſont des formes ſubſtantielles, a dit Ariſtote, & après Ariſtote l'école Arabe, & après l'école Arabe l'école angelique, & après l'école angélique la Sorbonne, & après la Sorbonne perſonne au monde.

Les ames des bêtes ſont matérielles, crient d'autres philoſophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'eſt qu'une ame matérielle; il faut qu'ils conviennent que c'eſt de la matière qui a ſenſation; mais qui lui a donné cette ſenſation? c'eſt une ame matérielle, c'eſt-à-dire que c'eſt de la matière qui donne de la ſenſation à de la matière; ils ne ſortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres Bêtes raiſonnant ſur les Bêtes: leur ame eſt un être ſpirituel qui meurt avec le corps; mais quelle preuve en avez-vous? quelle idée avez-vous de cet être ſpirituel, qui, à la vérité, a du ſentiment, de la mémoire, & ſa meſure d'idées & de combinaiſons, mais qui ne pourra jamais ſçavoir ce que ſçait un enfant de ſix ans. Sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'eſt pas corps périt avec le corps? les plus grandes Bêtes ſont ceux qui ont avancé que cette ame n'eſt ni corps ni eſprit. Voilà un beau ſyſtême. Nous ne pouvons entendre par eſprit que quelque choſe d'inconnu qui n'eſt pas corps. Ainſi le ſyſtême de ces meſſieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes eſt une ſubſtance qui n'eſt ni corps ni quelque choſe qui n'eſt point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'eſt une choſe, avant de ſçavoir ſi elle exiſte. On appelle la languette, la ſoupape d'un ſouflet, l'ame du

ſou-

ſouflet. Qu'eſt-ce que cette ame ? c'eſt un nom que j'ai donné à cette ſoupape qui baiſſe, laiſſe entrer l'air, ſe relève, & le pouſſe par un tuyau, quand je fais mouvoir le ſouflet.

Il n'y a point là une ame diſtincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le ſouflet des animaux ? Je vous l'ai déja dit, celui qui fait mouvoir les aſtres. Le philoſophe qui a dit, *Deus eſt anima brutorum*, avait raiſon : mais il devait aller plus loin.

BIEN.

SOUVERAIN BIEN.

L'Antiquité a beaucoup diſputé ſur le ſouverain bien ; autant aurait-il valu demander ce que c'eſt que le ſouverain bleu, ou le ſouverain ragoût, le ſouverain marcher, le ſouverain lire, &c.

Chacun met ſon bien où il peut, & en a autant qu'il peut à ſa façon.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Caſtor gaudet equis, ovo prognatus eodem pugnis.

Le plus grand bien eſt celui qui vous délecte avec tant de force qu'il vous met dans l'impuiſſance totale de ſentir autre choſe ; comme le plus grand mal eſt celui qui va juſqu'à nous priver de tout ſentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux moments ſont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourments

qui puiſſent durer tout la vie : le ſouverain bien & le ſouverain mal ſont des chimères.

Nous avons la belle fable de Crantor ; il fait comparaître aux jeux Olimpiques la richeſſe, la volupté, la ſanté, la vertu ; chacune demande la pomme ; la richeſſe dit, C'eſt moi qui ſuis le ſouverain bien, car avec moi on achète tous les biens : la volupté dit, La pomme m'appartient, car on ne demande la richeſſe que pour m'avoir : la ſanté aſſure que ſans elle il n'y a point de volupté, & que la richeſſe eſt inutile : enfin la vertu repréſente qu'elle eſt au-deſſus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaiſirs & de la ſanté, on peut ſe rendre très miſérable ſi on ſe conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable eſt très ingénieuſe, mais elle ne réſout point la queſtion abſurde du ſouverain bien. La vertu n'eſt pas un bien, c'eſt un devoir ; elle eſt d'un genre différent, d'un ordre ſupérieur ; elle n'a rien à voir aux ſenſations douloureuſes, ou agréables. L'homme vertueux avec la pierre & la goutte, ſans appui, ſans amis, privé du néceſſaire, perſécuté, enchaîné par un tiran voluptueux qui ſe porte bien, eſt très malheureux ; & le perſécuteur inſolent qui careſſe une nouvelle maîtreſſe ſur ſon lit de pourpre eſt très heureux. Dites que le ſage perſécuté eſt préférable à ſon inſolent perſécuteur, dites que vous aimez l'un, & que vous déteſtez l'autre ; mais avoüez que le ſage dans les fers enrage. Si le ſage n'en convient pas, il vous trompe, c'eſt un charlatan.

TOUT

TOUT EST BIEN.

CE fut un beau bruit dans les écoles, & même parmi les gens qui raiſonnent, quand Leibnitz en parafraſant Platon bâtit ſon édifice du meilleur des mondes poſſibles, & qu'il imagina que tout allait au mieux. Il affirma dans le nord de l'Allemagne que Dieu ne pouvait faire qu'un ſeul monde. Platon lui avait au moins laiſſé la liberté d'en faire cinq : par la raiſon qu'il n'y a que cinq corps ſolides réguliers, le tétraèdre, ou la piramide à trois faces, avec la baze égale, le cube, l'éxaèdre, le dodécaèdre, icoſaèdre. Mais comme nôtre monde n'eſt de la forme d'aucun des cinq corps de Platon, il devait permettre à Dieu une ſixiéme manière.

Laiſſons là le divin Platon. Leibnitz qui était aſſurément meilleur géomètre que lui, & plus profond métaphyſicien, rendit donc le ſervice au genre humain de lui faire voir que nous devons être très-contens, & que Dieu ne pouvait pas davantage pour nous : qu'il avait néceſſairement choiſi entre tous les partis poſſibles, le meilleur, ſans contredit.

Que deviendra le péché originel ? lui criait-on. Il deviendra ce qu'il pourra, diſaient Leibnitz & ſes amis : mais en public il écrivait que le péché originel entrait néceſſairement dans le meilleur des mondes.

Quoi ! être chaſſé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, ſi on n'avait pas mangé une pomme ? Quoi ? faire dans la miſère, des enfans miſerables qui

ſouffriront tout, qui feront tout ſouffrir aux autres ? quoi ! éprouver toutes les maladies, ſentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraichiſſement être brulé dans l'éternité des ſiècles ; ce partage eſt-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'eſt pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour Dieu ?

Leibnitz ſentait qu'il n'y avait rien à répondre ; auſſi fit-il de gros livres dans leſquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un Lucullus qui ſe porte bien, & qui fait un bon diner avec ſes amis & ſa maîtreſſe dans le ſallon d'Apollon ; mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux ; qu'il ait la fiévre, il le ſera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'eſt d'ordinaire une beſogne épineuſe ; on néglige ce qui précède & ce qui ſuit l'endroit qu'on cite, & on s'expoſe à mille querelles ; il faut pourtant que je cite Lactance, père de l'Egliſe ; qui dans ſon chap. 13. de la colère de Dieu, fait parler ainſi Epicure. " Ou Dieu veut ôter le mal de ce " monde, & ne le peut ; ou il ne le peut, & ne le veut pas ; " ou il ne le peut, ni ne le veut ; ou enfin il le veut " & le peut. S'il le veut & ne le peut pas, c'eſt impuiſ- " ſance, ce qui eſt contraire à la nature de Dieu ; s'il le " peut & ne le veut pas, c'eſt méchanceté, & cela eſt " non moins contraire à ſa nature ; s'il ne le veut ni ne le " peut, c'eſt à la fois méchanceté & impuiſſance ; s'il le " veut & le peut (ce qui ſeul de ces partis convient à " Dieu), d'où vient donc le mal ſur la terre ?

L'argument eſt preſſant ; auſſi Lactance y répond fort mal,

mal, en disant que Dieu veut le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avoüer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que Dieu ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal ; & puis, nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toujours été un abîme dont personne n'a pû voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & des législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Tiphon était le mauvais principe chez les Egyptiens, Arimane chez les Perses. Les Manichéens adoptèrent, comme on sçait, cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une absurdité légère, que d'avoir supposé deux êtres tout-puissants, se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde, & faisant un traité comme les deux médecins de Moliére : passez moi l'émétique, & je vous passerai la saignée.

Basilide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier siècle de l'église, que Dieu avait donné nôtre monde à faire à ses derniers anges ; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussiére par l'objection terrible, qu'il n'est pas dans la nature d'un Dieu tout-puissant & tout sage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon qui a ſenti l'objection, la prévient en diſant, que l'ange qui préſidait à l'attelier eſt damné pour avoir ſi mal fait ſon ouvrage ; mais la brulure de cet ange ne nous guérit pas.

L'avanture de Pandore chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boête où ſe trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reſte l'eſpérance, eſt à la vérité une allégorie charmante ; mais cette Pandore ne fut faite par Vulcain que pour ſe venger de Prométhée, qui avait fait un homme avec de la bouë.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré ; Dieu ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui aſſurait une ſanté permanente ; l'homme chargea ſon âne de la drogue, l'âne eut ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & pendant que l'âne bûvait, le ſerpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatriéme ciel, ils s'aviſèrent de manger d'une galette, au lieu de l'ambroſie qui était leur mêts naturel. L'ambroſie s'éxhalait par les pores, mais après avoir mangé de la galette, il falait aller à la ſelle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enſeigner où était la garderobe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui eſt à quelque ſoixante millions de lieües d'ici, c'eſt là le privé de l'univers, allez y au plus vîte : ils y allèrent, on les y laiſſa ; & c'eſt depuis ce temps que nôtre monde fut ce qu'il eſt.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi Dieu permit que l'homme mangeat la galette, & qu'il nous en arrivat une foule de maux ſi épouvantable ?

Je passe vîte de ce quatriéme ciel à Mylord Bolingbroke, pour ne pas m'ennuïer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célèbre Pope son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de Mylord Bolingbroke, & que Mylord Shaftsbury avait auparavant inséré dans ses caractéristiques. Lisez dans Shaftsbury le chapitre des moralistes, vous y verrez ces paroles.

« On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts « de la nature. Comment est-elle sortie si impuissante & « si défectueuse des mains d'une être parfait ? mais je nie « qu'elle soit défectueuse. . . . sa beauté résulte des contra- « riétés, & la concorde universelle naît d'un combat per- « pétuel. . . . Il faut que chaque être soit immolé à d'au- « tres ; les végétaux aux animaux, les animaux à la « terre . . . . . & les loix du pouvoir central & de la « gravitation, qui donnent aux corps celestes leur poids & « leur mouvement, ne seront point dérangés pour l'amour « d'un chétif animal, qui tout protégé qu'il est par ces « mêmes loix, sera bientôt par elles réduit en poussiére.

Bolingbroke, Shaftsbury, & Pope, leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien*, ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des loix immuables ; qui ne le sçait pas ? vous ne nous aprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans, que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrièches, les pigrièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour se tuer les uns

uns les autres, & pour être mangés par les vers, & enſuite par les Diables, au moins mille ſur un.

Voilà un ordre net & conſtant parmi les animaux de tout eſpèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pierre ſe forme dans ma veſſie, c'eſt une méchanique admirable ; des ſucs pierreux paſſent petit à petit dans mon ſang, ils ſe filtrent dans les reins, paſſent par les urêtres, ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction Newtonienne ; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde ; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par Tubal-Caïn, vient m'enfoncer un fer aigu & trenchant dans le pétinée, ſaiſit ma pierre avec ces pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par un méchaniſme néceſſaire ; & par le même méchaniſme je meurs dans des tourments affreux ; *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas celà dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent ? *Il n'y a piont de maux*, dit Pope dans ſa quatriéme épître ſur le tout eſt bien ; *ou s'il y a des maux particuliers, ils compoſent le bien général.*

Voilà un ſingulier bien général, compoſé de la pierre, de la goute, de tous les crimes, de toutes les ſouffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme eſt l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que

que vous appellez ſanté générale ; mais Shaftsburi & Bolingbroke ſe moquent du péché originel ; Pope n'en parle point ; il eſt clair que leur ſyſtême ſappe la religion chrêtienne par ſes fondements, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce ſyſtême a été approuvé depuis peu par pluſieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure, il ne faut envier à perſonne la conſolation de raiſonner comme il peut ſur le déluge de maux qui nous inonde. Il eſt juſte d'accorder aux malades déſeſpérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été juſqu'à prétendre que ce ſyſtême eſt conſolant. *Dieu*, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille planètes précipitées dans la ruine ; une boule de ſavon, ou un monde ſe former.*

Voilà, je vous l'avouë, une plaiſante conſolation ; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de Mylord Shaftſbury, qui dit que Dieu n'ira pas déranger ſes loix éternelles pour un animal auſſi chétif que l'homme ? Il faut avoüer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces loix éternelles ne ſont pas faites pour le bien-être de chaque individu ?

Ce ſyſtême du *tout eſt bien*, ne repréſente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puiſſant & mal-faiſant, qui ne s'embarraſſe pas qu'il en coute la vie à quatre ou cinq cent mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la diſette & dans les larmes, pourvû qu'il vienne à bout de ſes deſſeins.

Loins donc que l'opinion du meilleur des mondes poſſible conſole, elle eſt déſeſpérante pour les philoſophes qui

qui l'embraſſent. La queſtion du bien & du mal, demeure un cahos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi ; c'eſt un jeu d'eſprit pour ceux qui diſputent ; ils ſont des forçats qui joüent avec leurs chaînes. Pour le peuple non penſant, il reſſemble aſſez à des poiſſons qu'on a tranſportés d'une riviére dans un réſervoir ; ils ne ſe doutent pas qu'ils ſont là pour être mangés le carême ; auſſi ne ſçavons-nous rien du tout par nous-mêmes des cauſes de nôtre deſtinée.

Mettons à la fin de preſque tous les chapitres de métaphyſique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cauſe, *N. L. non liquet*, Cela n'eſt pas clair.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ELles ſont partout, pauvre docteur. Veux-tu ſçavoir comment ton bras & ton pied obéïſſent à ta volonté, & comment ton foye n'y obéït pas ? cherches-tu comment la penſée ſe forme dans ton chétif entendement, & cet enfant dans l'uterus de cette femme ? Je te donne du temps pour me répondre ; qu'eſt-ce que la matiére ? tes pareils ont écrit dix mille volumes ſur cet article ; ils ont trouvé quelques qualités de cette ſubſtance ; les enfans les connaiſſent comme toi : mais cette ſubſtance, qu'eſt-ce au fonds ? & qu'eſt-ce que tu as nommé

mé *eſprit*, du mot latin qui veut dire *ſouffle*, ne pouvant faire mieux parce que tu n'en as pas d'idée ?

Regarde ce grain de bled que je jette en terre, & dis moi comment il ſe relève pour produire un tuyau chargé d'un épi. Aprends moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre, & une chataigne à l'arbre voiſin ; je pourrais te faire un in-folio de queſtions, auxquelles tu ne devrais répondre que par quatre mots, *Je n'en ſais rien.*

Et cependant tu as pris tes degrés, & tu es fouré, & ton bonnet l'eſt auſſi, & on t'appelle maître. Et cet autre impertinent qui a acheté une charge, croit avoir acheté le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas !

La deviſe de Montagne était, *Que ſai-je ?* & la tienne eſt, *Que ne ſai-je pas ?*

CARACTERE.

DU mot grec *impreſſion*, *gravure*. C'eſt ce que la nature a gravé dans nous ; pouvons-nous l'effacer ? grande queſtion. Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un maſque. Puis-je davantage ſur le caractère que m'a donné la nature ? Un homme né violent, emporté, ſe préſente devant François premier roi de France pour ſe plaindre d'un paſſe-droit ; le viſage du prince, le maintien reſpectueux des courtiſans, le lieu même où il eſt, font une impreſſion puiſſante ſur cet homme ; il baiſſe machinalement les yeux, ſa voix rude s'adoucit, il préſente humblement ſa requête, on le croirait né auſſi doux que le ſont (dans ce moment au moins) les courtiſans, au milieu deſquels il eſt même déconcerté ; mais ſi François premier ſe connaît en phiſionomies, il découvre aiſément dans ſes yeux baiſſés, mais allumés d'un feu ſombre, dans les muſcles tendus de ſon viſage, dans ſes lévres ſerrées l'une contre l'autre, que cet homme n'eſt pas ſi doux qu'il eſt forcé de le paraître. Cet homme le ſuit à Pavie, eſt pris avec lui, mené avec lui en priſon à Madrid ; la majeſté de François premier ne fait plus ſur lui la même impreſſion ; il ſe familiariſe avec l'objet de ſon reſpect. Un jour en tirant les bottes

du roi, & les tirant mal, le roi aigri par ſon malheur ſe fâche, mon homme envoye promener le roi, & jette ſes bottes par la fenêtre.

Sixte-quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant; ce caractère ſemble adouci dans les épreuves de ſon noviciat. Commence-t-il à jouïr de quelque crédit dans ſon ordre? il s'emporte contre un gardien & l'aſſomme à coups de poings: eſt-il inquiſiteur à Veniſe? il exerce ſa charge avec inſolence: le voilà cardinal, il eſt poſſedé *della rabbia papale:* cette rage l'emporte ſur ſon naturel; enſevelit dans l'obſcurité ſa perſonne & ſon caractère; il contrefait l'humble & le moribond; on l'élit pape; ce moment rend au reſſort, que la politique avait plié, toute ſon élaſticité longtemps retenue; il eſt le plus fier & le plus deſpotique des ſouverains.

Naturam expellas furca tamen ipſa redibit.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'yvrogne dans un cloître, réduit à un demi-ſeptier de cidre à chaque repas, ne s'enyvrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'age affaiblit le caractère, c'eſt un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils ſont toujours de même nature; il ſe couvre de nœuds & de mouſſe, il devient vermoulu, mais il eſt toûjours chêne ou poirier. Si on pouvait changer ſon caractère, on s'en donnerait un, on ſerait le maître de la nature. Peut-on ſe donner quelque choſe? ne recevons-nous pas tout? Eſſayez d'animer l'indolent d'une activité ſuivie, de gla-

glacer par l'apatie, l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du gout pour la musique & pour la poëſie à celui qui manque de gout & d'oreilles ; vous n'y parviendrez pas plus que ſi vous entrepreniez de donner la vûe à un aveugle né. Nous perfectionnons, nous adouciſſons, nous tachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien. . .

On dit à un cultivateur, Vous avez trop de poiſſons dans ce vivier, ils ne proſpéreront pas ; voilà trop de beſtiaux dans vos près, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ces moutons le reſte engraiſſe. S'aplaudira-t-il de ſon œconomie ? Ce campagnard, c'eſt toi-même ; une de tes paſſions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui faiſaient un peu de déſordre avec des filles, leur dit tout en colère, Meſſieurs, eſt-ce là l'exemple que je vous donne ?

CERTAIN, CERTITUDE.

QUel âge a vôtre ami Chriſtophe ? Vingt-huit ans ; j'ai vû ſon contract de mariage, ſon extrait baptiſtère, je le connais dès ſon enfance, il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en ſuis certain.

A peine ai-je entendu la réponſe de cet homme ſi ſûr de

de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même choſe, que j'aprends qu'on a antidaté par des raiſons ſecrettes, & par un manège ſingulier, l'extrait baptiſtaire de Chriſtophe. Ceux à qui j'avais parlé n'en ſçavent encor rien ; cependant, ils ont toujours la certitude de ce qui n'eſt pas.

Si vous aviez demandé à la terre entiére avant le temps de Copernic, Le ſoleil s'eſt-il levé ? s'eſt-il couché aujourd'hui ? tous les hommes vous auraient répondu, Nous en avons une certitude entiére ; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les ſortilèges, les divinations, les obſeſſions, ont été longtemps la choſe du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples ; quelle foule innombrable de gens qui ont vû toutes ces belles choſes, qui en ont été certains ! aujourd'hui cette certitude eſt un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver ; il n'en eſt encor qu'à la définition des triangles : N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits ? il me répond que non-ſeulement il n'en eſt point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette propoſition ; je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le ſera pour toute ſa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres ; elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées ſont devenües des erreurs, mais la certitude mathématique eſt immuable & éternelle.

J'éxiſte, je penſe, je ſens de la douleur, tout cela eſt-il auſſi certain qu'une vérité géométrique ? Oui. Pourquoi ?

C'eſt que ces vérités ſont prouvées par le même principe qu'une choſe ne peut être, & n'être pas en même temps. Je ne peux en même temps exiſter & n'exiſter pas, ſentir & ne ſentir pas. Un triangle ne peut en même temps avoir cent quatre-vingt degrés, qui ſont la ſomme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude phyſique de mon exiſtence, de mon ſentiment, & la certitude mathématique ſont donc de même valeur, quoiqu'elles ſoient d'un genre différent.

Il n'en eſt pas de même de la certitude fondée ſur les apparences, ou ſur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin exiſte ? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin ? des gens de différents pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en prêchant tous la vérité à Pékin, ne vous ont-ils pas aſſuré de l'exiſtence de cette ville ? Je réponds qu'il m'eſt extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin ; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette ville exiſte ; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits.

On a imprimé, dans le Dictionnaire Enciclopédique, une choſe fort plaiſante ; on y ſoutient qu'un homme devrait être auſſi ſûr, auſſi certain que le maréchal de Saxe eſt reſſuſcité, ſi tout Paris le lui diſait, qu'il eſt ſûr que le maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoi, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raiſonnement eſt admirable ; je crois tout Paris quand

il me dit une chose moralement possible ; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, écrit contre lui-même, voulait rire aussi. *

* Voyez l'article *certitude*, Dictionn. Enciclopédiq.

CHAINE DES ÉVÉNEMENTS.

IL y a longtemps qu'on a prétendu que tous les événements sont enchainés les uns aux autres, par une fatalité invincible ; c'est le destin qui dans Homère est supérieur à Jupiter même. Ce maître des dieux & des hommes déclare net, qu'il ne peut empêcher Sarpédon son fils de mourir dans le temps marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il fallait qu'il nâquit, & ne pouvait pas naître dans un autre ; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troye ; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie ; son corps devait dans le temps marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques Lyciens ; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses états ; ce nouvel ordre devait influer sur les royaumes voisins ; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des

voiſins de la Lycie: ainſi de proche en proche la deſtinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choſes.

Si un ſeul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait réſulté un autre univers : or il n'était pas poſſible que l'univers actuel exiſtat, & n'exiſtat pas, donc il n'était pas poſſible à Jupiter de ſauver la vie à ſon fils, tout Jupiter qu'il était.

Ce ſyſtême de la néceſſité & de la fatalité, a été inventé de nos jours par Leibnitz, à ce qu'il dit, ſous le nom de raiſon ſuffiſante ; il eſt pourtant fort ancien ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, & que ſouvent la plus petite cauſe produit les plus grands effets.

Mylord Bolingbroke avouë que les petites querelles de Madᵉ. Marlborough, & de Madᵉ. Maſham, lui firent naitre l'occaſion de faire le traité particulier de la reine Anne avec Louïs XIV : ce traité amena la paix d'Utrecht ; cette paix d'Utrecht affermit Philippe V. ſur le trône d'Eſpagne. Philippe V. prit Naples & la Sicile ſur la maiſon d'Autriche ; le Prince Eſpagnol qui eſt aujourd'hui Roi de Naples, doit évidemment ſon Royaume à Milady Maſham, & il ne l'aurait pas eu, il ne ſerait peut-être même pas né, ſi la ducheſſe de Marlborough avait été plus complaiſante envers la reine d'Angleterre ; ſon exiſtence à Naples dépendait d'une ſotiſe de plus ou de moins à la cour de Londres. Examinez les ſituations de tous les peuples de l'univers, elles ſont ainſi établies ſur une ſuite de faits qui paraiſſent ne tenir à rien, & qui tien-

tiennent à tout. Tout eſt rouage, poulie, corde, reſſort dans cette immenſe machine.

Il en eſt de même dans l'ordre phyſique. Un vent qui ſouffle du fond de l'Afrique & des mers auſtrales, amène une partie de l'atmoſphère africain, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes ; ces pluies fécondent nos terres ; notre vent du nord à ſon tour envoye nos vapeurs chez les négres ; nous faiſons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait à ſon tour. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me ſemble qu'on abuſe étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a ſi petit atôme dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier ; qu'il n'y a ſi petit accident, ſoit parmi les hommes, ſoit parmi les animaux, qui ne ſoit un chainon eſſentiel de la grande chaîne du deſtin.

Entendons nous ; tout effet a évidemment ſa cauſe, à remonter de cauſe en cauſe dans l'abime de l'éternité ; mais toute cauſe n'a pas ſon effet, à deſcendre juſqu'à la fin des ſiècles. Tous les événements ſont produits les uns par les autres, je l'avoüe ; ſi le paſſé eſt accouché du préſent, le préſent accouche du futur ; tout a des péres, mais tout n'a pas toujours des enfants. Il en eſt ici préciſément comme d'un arbre généalogique ; chaque maiſon remonte, comme on ſait, à Adam, mais dans la famille il y a bien des gens qui ſont morts ſans laiſſer de poſtérité.

Il y a un arbre généalogique des événements de ce monde. Il eſt inconteſtable que les habitans des Gaules & de l'Eſpagne deſcendent de Gomer ; & les Ruſſes de

Magog ſon frère cadet : on trouve cette généalogie dans tant de gros livres ! ſur ce pied là, on ne peut nier que nous ne devions à Magog les ſoixante mille Ruſſes qui ſont aujourd'hui en armes devers la Poméranie, & les ſoixante mille Français qui ſont vers Francfort ; mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucaſe, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi ſur le côté gauche ou ſur le côté droit ; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup ſur la réſolution priſe par l'Impératrice de Ruſſie Eliſabeth, d'envoyer une armée au ſecours de l'Impératrice des Romains Marie Thérèſe. Que mon chien rêve ou ne rêve pas en dormant, je n'aperçois pas le raport que cette importante affaire peut avoir avec celles du grand Mogol.

Il faut ſonger que tout n'eſt pas plein dans la nature, & que tout mouvement ne ſe communique pas de proche en proche, juſqu'à faire le tour du monde. Jettez dans l'eau un corps de pareille denſité, vous calculez aiſément qu'au bout de quelque temps le mouvement de ce corps, & celui qui l'a communiqué à l'eau, ſont anéantis ; le mouvement ſe perd & ſe répare ; donc le mouvement que put produire Magog en crachant dans un puits, ne peut avoir influé ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Ruſſie & en Pruſſe. Donc, les événements préſents ne ſont pas les enfans de tous les événements paſſés ; ils ont leurs lignes directes ; mais mille petites lignes collatérales ne leur ſervent à rien. Encor une fois, tout être a ſon père, mais tout être n'a pas des enfans : nous en dirons peut-être davantage quand nous parlerons de la deſtinés.

CHAI-

CHAINE DES ETRES CRÉÉS.

LA premiére fois que je lus Platon, & que je vis cette gradation d'êtres qui s'élévent depuis le plus léger atôme juſqu'à l'être ſuprême, cette échelle me frapa d'admiration; mais l'ayant regardée attentivement, ce grand fantôme s'évanouït, comme autrefois toutes les aparitions s'enfuiaient le matin au chant du coq.

L'imagination ſe complait d'abord à voir le paſſage imperceptible de la matière brute, à la matière organiſée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revétus d'un petit corps aërien à des ſubſtances immatérielles; & enfin mille ordres différents de ces ſubſtances, qui de beautés en perfections s'élévent juſqu'à Dieu même. Cette hiérarchie plait beaucoup aux bonnes gens, qui croyent voir le pape & ſes cardinaux ſuivis des archévêques, des évêques; après quoi viennent les curés, les vicaires, les ſimples prêtres, les diacres, les ſous-diacres, puis paraiſſent les moines, & la marche eſt fermée par les capucins.

Mais il y a un peu plus de diſtance entre Dieu & ſes plus parfaites créatures, qu'entre le ſaint père & le doyen du ſacré collège: ce doyen peut devenir pape, mais le plus parfait des génies créés par l'être ſuprême

ne peut devenir Dieu ; il y a l'infini entre Dieu & lui.

Cette chaîne, cette gradation prétendüe n'exiſte pas plus dans les végétaux & dans les animaux ; la preuve en eſt qu'il y a des eſpèces de plantes & d'animaux qui ſont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu de manger du griffon & de l'ixion ; ces deux eſpèces ont diſparu de ce monde, quoi qu'en diſe Bochart : où donc eſt la chaîne ?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques eſpèces, il eſt viſible qu'on en peut détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares.

Il eſt très-probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus ; mais je veux qu'elles ayent toutes ſubſiſté, ainſi que les blancs, les nègres, les Caffres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuiſſes ; les Samoyedes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébène, &c.

N'y a-t-il pas viſiblement un vuide entre le ſinge & l'homme ? n'eſt-il pas aiſé d'imaginer un animal à deux pieds ſans plumes, qui ſerait intelligent ſans avoir ni l'uſage de la parole, ni nôtre figure, que nous pourions aprivoiſer, qui répondrait à nos ſignes & qui nous ſervirait ? & entre cette nouvelle eſpèce & celle de l'homme, n'en pourait-on pas imaginer d'autres ?

Par delà l'homme, vous logez dans le ciel divin Platon, une file de ſubſtances céleſtes ; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces ſubſtances, parce que la foi nous l'enſeigne. Mais vous, quelle raiſon avez-vous d'y croire ? vous n'avez pas parlé aparem-

ment au génie de Socrate ; & le bon homme *Heres* qui reſſuſcita exprès pour vous apprendre les ſecrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces ſubſtances.

La prétendue chaîne n'eſt pas moins interrompue dans l'univers ſenſible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planètes ! la Lune eſt quarante fois plus petite que nôtre globe. Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez Venus, elle eſt environ auſſi groſſe que la terre. De là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipſe qui eſt fort différente du cercle que parcourt Venus ; il eſt vingt-ſept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit ; celui-là fait ſon tour en deux ans, Jupiter ſon voiſin en douze, Saturne en trente ; & encore Saturne, le plus éloigné de tous, n'eſt pas ſi gros que Jupiter. Où eſt la gradation prétendüe ?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands eſpaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout ? s'il y en a une, c'eſt certainement celle que Newton a découverte ; c'eſt lui qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immenſe.

O Platon tant admiré ! vous n'avez conté que des fables, & il eſt venu dans l'iſle des Caſſiderides, où de vôtre temps les hommes allaient tout nuds, un philoſophe qui a enſeigné à la terre des vérités auſſi grandes que vos imaginations étaient pueriles.

LE CIEL
DES ANCIENS.

SI un ver à ſoye donnait le nom de ciel au petit duvet qui entoure ſa coque, il raiſonnerait auſſi-bien que firent tous les anciens, en donnant le nom de ciel à l'atmoſphère, qui eſt, comme dit très-bien Mr. de Fontenelle dans ſes mondes, le duvet de nôtre coque.

Les vapeurs qui ſortent de nos mers & de nôtre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent pris d'abord pour la demeure des dieux. Les dieux deſcendent toujours dans des nuages d'or chez Homère; c'eſt de là que les peintres les peignent encor aujourd'hui aſſis ſur une nuée; mais comme il était bien juſte que le maître des dieux fût plus à ſon aiſe que les autres, on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiſeaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des villes demeuraient dans des citadelles, au haut de quelque montagne, jugèrent que les dieux pouvaient avoir une citadelle auſſi, & la placèrent en Theſſalie ſur le mont Olimpe, dont le ſommet eſt quelquefois caché dans les nuës, de ſorte que leur palais était de plain pied à leur ciel.

Les étoiles & les planètes qui ſemblent attachées à la voute bleüe de nôtre atmoſphère, devinrent enſuite les demeures des dieux; ſept d'entr'eux eurent chacun leur

leur planète, les autres logèrent où ils purent ; le conseil général des dieux se tenait dans une grande salle, à laquelle on allait par la voye lactée ; car il fallait bien que les dieux eussent une salle en l'air, puis que les hommes avaient des hôtels-de-ville sur la terre.

Quand les titans, espèce d'animaux entre les dieux & les hommes, déclarèrent une guerre assez juste à ces dieux là, pour reclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du ciel & de la terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes sur les autres, comptant que c'en était bien assez pour se rendre maîtres du ciel, & du château de l'Olimpe.

Neve foret terris securior arduus æther ;
Affectasse ferunt regnum cœleste gigantes,
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.

Cette physique d'enfans & de vieilles, était prodigieusement ancienne ; cependant il est très sûr que les Caldéens avaient des idées aussi saines que nous de ce qu'on appelle le ciel ; ils plaçaient le soleil au centre de nôtre monde planétaire, à peu près à la distance de nôtre globe que nous avons reconnüe ; ils faisaient tourner la terre, & toutes les planètes autour de cet astre ; c'est ce que nous apprend Aristarque de Samos ; c'est le véritable système du monde que Copernic a renouvellé depuis ; mais les philosophes gardaient le secret pour eux, afin d'être plus respectés des rois & du peuple, ou plutôt pour n'être pas persécutés.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes, que nous appellons encor nos vapeurs, & l'espace de la terre

à la

à la lune, du nom de ciel ; nous disons, monter au ciel, comme nous disons que le soleil tourne, quoiqu'on sache bien qu'il ne tourne pas ; nous sommes probablement le ciel pour les habitans de la lune, & chaque planète place son ciel dans la planète voisine.

Si on avait demandé à Homère dans quel ciel était allée l'ame de Sarpédon, & où était celle d'Hercule, Homère eût été bien embarassé, il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle sûreté avait-on que l'ame aërienne d'Hercule se fût trouvée plus à son aise dans Venus, dans Saturne, que sur notre globe ? Aurait-elle été dans le Soleil ? la place ne paraît pas tenable dans cette fournaise. Enfin, qu'entendaient les anciens par le ciel ? ils n'en sçavaient rien ; ils criaient toujours *le ciel & la terre* ; c'est comme si on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel ; il y a une quantité prodigieuse de globes qui roulent dans l'espace vuide, & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un autre ; les globes célestes sont tantôt au-dessus de notre horison, tantôt au-dessous. Ainsi, supposons que Venus étant venue à Paphos, retournât dans sa planète quand cette planète était couchée, la déesse Venus ne montait point alors par rapport à notre horison ; elle descendait, & on devait dire en ce cas *descendre au ciel.* Mais les anciens n'y entendaient pas tant de finesse ; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires sur tout ce qui tenait à la physique. On a fait des volumes immenses pour

ſçavoir ce qu'ils penſaient ſur bien des queſtions de cette ſorte. Quatre mots auraient ſuffi, *ils ne penſaient pas.*

Il faut toujours en excepter un petit nombre de ſages, mais ils ſont venus tard ; peu ont expliqué leurs penſées, & quand ils l'ont fait, les charlatans de la terre les ont envoyés au ciel par le plus court.

Un écrivain qu'on nomme, je crois, Pluche, a prétendu faire de Moïſe un grand phyſicien ; un autre avait auparavant concilié Moïſe avec Deſcartes, & avait imprimé le Carteſius Mozaizans ; ſelon lui, Moïſe avait inventé le premier les tourbillons & la matière ſubtile ; mais on ſait aſſez que Dieu qui fit de Moïſe un grand légiſlateur, un grand prophète, ne voulut point du tout en faire un profeſſeur de phyſique ; il inſtruiſit les Juifs de leur devoir, & ne leur enſeigna pas un mot de philoſophie. Calmet qui a beaucoup compilé & qui n'a raiſonné jamais, parle du ſyſtême des Hébreux ; mais ce peuple groſſier était bien loin d'avoir un ſyſtême ; il n'avait pas même d'école de géométrie, le nom leur en était inconnu ; leur ſeule ſcience était le métier de courtier & l'uſure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un peuple barbare ſur la ſtructure du ciel. Leur premier ciel était l'air, le ſecond le firmament, où étaient attachées les étoiles ; ce firmament était ſolide & de glace, & portait les eaux ſupérieures, qui s'échapèrent de ce reſervoir par des portes, des écluſes, des cataractes, au temps du déluge.

Au deſſus de ce firmament ou de ces eaux ſupérieures, était le troiſiéme ciel ou l'empirée, où St. Paul fut ravi.

ravi. Le firmament était une espèce de demi-voûte qui embrassait la terre. Le soleil ne faisait point le tour d'un globe qu'ils ne connaissaient pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu ; & si on ne le voyait pas, c'était, comme le dit le Baron de Feneste, parce qu'il revenait de nuit.

Encor les Hébreux avaient-ils pris ces rêveries des autres peuples. La plûpart des nations excepté l'école des Caldéens, regardaient le ciel comme solide ; la terre fixe & immobile, était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers ; de là viennent ces expressions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impossible qu'il y eût des antipodes. Aussi St. Augustin traite l'idée des antipodes d'*absurdité*, & Lactance dit expressément, *Y a-t-il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds? &c.*

St. Chrisostome s'écrie dans sa quatorziéme homélie, *Où sont ceux qui prétendent que les cieux sont mobiles, & que leur forme est circulaire?*

Lactance dit encor au Liv. III. de ses institutions ; *Je pourais vous prouver par beaucoup d'arguments qu'il est impossible que le ciel entoure la terre.*

L'auteur du spectacle de la nature poura dire à Mr. le chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & St. Chrisostome étaient de grands philosophes, on lui répondra qu'ils étaient de grands saints, & qu'il n'est point du tout nécessaire pour être un saint, d'être un bon astronome. On croira qu'ils sont au ciel, mais on avoüera qu'on ne sçait pas dans quelle partie du ciel précisément.

CIR-

CIRCONCISION.

LOrs qu'Hérodote raconte ce que lui ont dit les barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises, & c'est ce que font la plûpart de nos voyageurs. Aussi n'éxige-t-il pas qu'on le croye, quand il parle de l'avanture de Gigès & de Candaule, d'Arion porté sur un dauphin, & de l'oracle consulté pour sçavoir ce que faisait Créfus, qui répondit qu'il faisait cuire alors une tortüe dans un pot couvert; & du cheval de Darius qui ayant henni le premier de tous, déclara son maître roi, & de cent autres fables propres à amuser des enfans; & à être compilées par des rhéteurs: mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coutumes des peuples qu'il a éxaminées, de leurs antiquités qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il au livre d'Euterpe, *que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte; j'en juge par moi-même plutôt que par ouï dire; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coutumes de Colos en Egypte.*

Ces habitans des bords du pont-Euxin prétendaient être une colonie établie par Séfostris; pour moi je le conjecturais non seulement parce qu'ils sont bazanés, & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les peuples de Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout temps, car les Phéniciens

niciens & ceux de la Paleſtine avoüent qu'ils ont pris la Circonciſion des Egyptiens. Les Siriens qui habitent aujourd'hui ſur les rivages du Thermodon, & de Pathenie, & les Macrons leurs voiſins, avoüent qu'il n'y a pas longtemps qu'ils ſe ſont conformés à cette coutume d'Egypte ; c'eſt par-là principalement qu'ils ſont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette cérémonie eſt très ancienne chez ces deux nations, je ne ſçaurais dire qui des deux tient la circonciſion de l'autre ; il eſt toutefois vraiſemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens ; comme, au contraire, les Phéniciens ont aboli l'uſage de circoncire les enfans nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il eſt évident, par ce paſſage d'Hérodote, que pluſieurs peuples avaient pris la circonciſion de l'Egypte ; mais aucune nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circonciſion des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la nation de qui cinq ou ſix autres confeſſent la tenir, ou à une autre nation bien moins puiſſante, moins commerçante, moins guerriére, cachée dans un coin de l'Arabie Pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ſes uſages à aucun peuple ?

Les Juifs diſent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte ; n'eſt-il pas bien vraiſemblable que le petit peuple a imité un uſage du grand peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres ?

Clément d'Alexandrie rapporte que Pithagore voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de ſe faire circoncire, pour être admis à leurs myſtères ; il fallait donc abſo-

abſolument être circoncis pour être au nombre des prêtres d'Egypte. Ces prêtres exiſtaient lorſque Joſeph arriva en Egypte ; le gouvernement était très-ancien, & les cérémonies antiques de l'Egypte obſervées avec la plus ſcrupuleuſe exactitude.

Les Juifs avoüent qu'ils demeurèrent pendant deux cent cinq ans en Egypte ; ils diſent qu'ils ne ſe firent point circoncire dans cet eſpace de temps ; il eſt donc clair que pendant ces deux cent cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la circonciſion des Juifs ; l'auraient-ils priſe d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vaſes qu'on leur avait prêtés, & s'enfuirent dans le déſert avec leur proye, ſelon leur propre témoignage ? Un maître adoptera-t-il la principale marque de la religion de ſon eſclave voleur & fugitif ? cela n'eſt pas dans la nature humaine.

Il eſt dit dans le livre de Joſué, que les Juifs furent circoncis dans le déſert. *Je vous ai délivrés de ce qui faiſait vôtre opprobre chez les Egyptiens.* Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui ſe trouvaient entre les peuples de Phénicie, les Arabes, & les Egyptiens, ſi ce n'eſt ce qui les rendait mépriſables à ces trois nations ? comment leur ôte-t-on cet opprobre ? en leur ôtant un peu de prépuce, n'eſt-ce pas là le ſens naturel de ce paſſage ?

La Geneſe dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant, mais Abraham voyagea en Egypte, qui était depuis longtemps un royaume floriſſant, gouverné par un puiſſant Roi ; rien n'empêche que dans ce royaume ſi ancien, la Circonciſion ne fût dès long-

temps en uſage avant que la nation Juive fût formée. De plus, la Circonciſion d'Abraham n'eut point de ſuite; ſa poſtérité ne fut circonciſe que du temps de Joſué.

Or avant Joſué, les Iſraëlites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens; ils les imitèrent dans pluſieurs ſacrifices, dans pluſieurs cérémonies, comme dans les jeûnes qu'on obſervait les veilles des fêtes d'Iſis, dans les ablutions, dans la coutume de raſer la tête des prêtres : l'encens, le candelabre, le ſacrifice de la vache rouſſe, la purification avec de l'hiſope, l'abſtinence du cochon, l'horreur des uſtenciles de cuiſine des étrangers, tout atteſte que le petit peuple Hébreu, malgré ſon averſion pour la grande nation Egyptienne, avait retenu une infinité d'uſages de ſes anciens maîtres. Ce bouc Azazel qu'on envoyait dans le déſert, chargé des péchés du peuple, était une imitation viſible d'une pratique Egyptienne; les Rabbins conviennent même que le mot Azazel n'eſt point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux ayent imité les Egyptiens dans la circonciſion, comme faiſaient les Arabes leurs voiſins.

Il n'eſt point extraordinaire que Dieu qui a ſanctifié le batême ſi ancien chez les Aſiatiques, ait ſanctifié auſſi la Circonciſion non moins ancienne chez les Africains. On a déja remarqué qu'il eſt le maître d'attacher ſes graces aux ſignes qu'il daigne choiſir.

Au reſte, depuis que ſous Joſué, le peuple Juif eut été circoncis, il a conſervé cet uſage juſqu'à nos jours; les Arabes y ont auſſi toujours été fidèles; mais les Egyptiens qui dans les premiers temps circonciſaient les gar-

çons & les filles, ceſſèrent avec le temps de faire aux filles cette opération, & enfin la reſtreignirent aux prêtres, aux aſtrologues, & aux prophètes. C'eſt ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprennent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées ayent jamais reçu la Circonciſion.

Les auteurs Latins qui traitent les Juifs avec un ſi profond mépris, qu'ils les appellent, *Curtus Apella*, par dériſion, *Credat Judæus Apella, Curti Judæi*, ne donnent point de ces épithètes aux Egyptiens. Tout le peuple d'Egypte eſt aujourd'hui circoncis, mais par une autre raiſon, parce que le Mahométiſme adopta l'ancienne Circonciſion de l'Arabie.

C'eſt cette Circonciſion Arabe qui a paſſé chez les Ethiopiens, où l'on circoncit encor les garçons & les filles.

Il faut avoüer que cette cérémonie de la Circonciſion paraît d'abord bien étrange; mais on doit remarquer que de tout temps les prêtres de l'orient ſe conſacraient à leurs divinités par des marques particulières. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre ſur les prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la déeſſe Iſis s'imprimaient des caractères ſur le poignet, & ſur le cou. Les prêtres de Cibéle ſe rendaient eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens qui révéraient l'inſtrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs proceſſions, imaginèrent d'offrir à Iſis & Oſiris, par qui tout s'engendrait ſur la terre, une partie légère du membre par qui ces dieux avaient voulu que le genre humain ſe perpétuât. Les ancien-

nes mœurs orientales ſont ſi prodigieuſement différentes des notres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un Pariſien eſt tout ſurpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un teſticule. Les Hottentots ſont peut-être ſurpris que les Pariſiens en gardent deux.

CORPS.

DE même que nous ne ſçavons ce que c'eſt qu'un eſprit, nous ignorons ce que c'eſt qu'un corps : nous voyons quelques propriétés, mais quel eſt ce ſujet en qui ces propriétés réſident ? il n'y a que des corps, diſaient Démocrite & Epicure ; il n'y a point de corps, diſaient les diſciples de Zénon d'Elée.

L'Evêque de Cloine, Berklay, eſt le dernier, qui par cent ſophiſmes captieux a prétendu prouver que les corps n'exiſtent pas ; ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur ; ces modalités ſont dans vos ſenſations, & non dans les objets : il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle était aſſez connuë ; mais de là il paſſe à l'étenduë, à la ſolidité qui ſont des eſſences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas d'étenduë dans une piéce de drap verd, parce que ce drap n'eſt pas verd en effet ; cette ſenſation du verd n'eſt qu'en vous, donc cette ſenſation de l'étenduë n'eſt auſſi qu'en vous. Et après avoir auſſi détruit l'étenduë, il conclut que la

ſolidité qui y eſt attachée tombe d'elle-même, & qu'ainſi il n'y a rien au monde que nos idées. De ſorte, que ſelon ce Docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne ſont dans le fonds que dix mille appréhenſions de nôtre ame.

Il ne tenait qu'à Mr. l'Evêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule ; il croit montrer qu'il n'y a point d'étenduë, parce qu'un corps lui a paru avec ſa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ſes yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De là il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, ſeize pieds, & un ſeul pied d'étenduë, cette étenduë n'exiſte pas ; donc il n'y a rien. Il n'avait qu'à prendre une meſure, & dire, De quelque étenduë qu'un corps me paraiſſe, il eſt étendu de tant de ces meſures.

Il lui était bien aiſé de voir qu'il n'en eſt pas de l'étenduë & de la ſolidité comme des ſons, des couleurs, des ſaveurs, & des odeurs, &c. Il eſt clair que ce ſont en nous des ſentiments excités par la configuration des parties ; mais l'étenduë n'eſt point un ſentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud ; que cet air ne ſoit plus frappé, je n'entends plus ; que cette roſe ſe fane, je n'ai plus d'odorat pour elle ; mais ce bois, cet air, cette roſe, ſont étendus ſans moi. Le paradoxe de Berklay ne vaut pas la peine d'être réfut.

Il eſt bon à ſçavoir ce qui l'avait entrainé dans ce paradoxe. J'eus, il y a longtemps, quelques converſations avec lui ; il me dit que l'origine de ſon opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'eſt que ce ſujet qui

reçoit l'étenduë. Et en effet, il triomphe dans ſon livre, quand il demande à Hilas ce que c'eſt que ce ſujet, ce *ſubſtratum*, cette ſubſtance? C'eſt le corps étendu, répond Hilas; alors l'Evêque, ſous le nom de Philonoüs, ſe moque de lui; & le pauvre Hilas voyant qu'il a dit que l'étenduë eſt le ſujet de l'étenduë, & qu'il a dit une ſotiſe, demeure tout confus, & avoüe qu'il n'y comprend rien, qu'il n'y a point de corps, que le monde matériel n'exiſte pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire ſeulement à Hilas, Nous ne ſçavons rien ſur le fonds de ce ſujet, de cette ſubſtance étenduë, ſolide, diviſible, mobile, figurée, &c. je ne la connais pas plus que le ſujet penſant, ſentant & voulant; mais ce ſujet n'en exiſte pas moins, puiſqu'il a des propriétés eſſentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous ſommes tous comme la plûpart des dames de Paris; elles font grande chère ſans ſçavoir ce qui entre dans les ragouts; de même nous jouïſſons des corps, ſans ſçavoir ce qui les compoſe. De quoi eſt fait le corps? de parties, & ces parties ſe réſolvent en d'autres parties. Que ſont ces dernières parties? Toujours des corps; vous diviſez ſans ceſſe; & vous n'avancez jamais.

Enfin, un ſubtil philoſophe remarquant qu'un tableau eſt fait d'ingrédiens, dont aucun n'eſt un tableau, & une maiſon de matériaux dont aucun n'eſt une maiſon, il imagina (d'une façon un peu différente) que les corps ſont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne ſont pas corps; & cela s'appelle des monades. Ce ſyſtême ne laiſſe pas d'avoir ſon bon; & s'il était révélé, je le croirais très poſſible; tous ces petits êtres ſeraient des points mathématiques,

matiques, des eſpéces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour ſe mettre dedans. Ce ſerait une métempſicoſe continuelle ; une monade irait tantôt dans une baleine, tantôt dans un arbre, tantôt dans un joueur de gobelets. Ce ſyſtême en vaut bien un autre ; je l'aime bien autant que la déclinaiſon des atômes, les formes ſubſtantielles, la grace verſatile, & les vampires de Don Calmet.

DE LA CHINE.

NOus allons chercher à la Chine de la terre, comme ſi nous n'en avions point ; des étoffes, comme ſi manquions d'étoffes ; une petite herbe pour infuſer dans de l'eau, comme ſi nous n'avions point de ſimples dans nos climats. En récompenſe, nous voulons convertir les Chinois, c'eſt un zèle très louable, mais il ne faut pas leur conteſter leur antiquité, & leur dire qu'ils ſont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un capucin ayant été bien reçu dans un château des Montmorency, voulût leur perſuader qu'ils ſont des nouveaux nobles, comme les ſecrétaires du Roi, & les accuſer d'être idolâtres, parce qu'ils auraient trouvé dans ce château deux ou trois ſtatües de connétables, pour leſquelles on aurait un profond reſpect ?

Le célèbre Wolf, profeſſeur de mathématique dans l'univerſité de Halle, prononça un jour un très bon diſcours, à la louange de la philoſophie Chinoiſe ; il loüa cette ancienne eſpèce d'hommes, qui diffère de nous par la barbe, par

les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raiſonnement ; il loua, dis-je, les Chinois d'adorer un Dieu ſuprême, & d'aimer la vertu ; il rendait cette juſtice aux empereurs de la Chine, aux Kolao, aux tribunaux, aux lettrés. La juſtice qu'on rend aux bonzes eſt d'une eſpèce différente.

Il faut ſçavoir que ce Wolf attirait à Halle un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même univerſité un profeſſeur de Théologie nommé L'Ange, qui n'attirait perſonne ; cet homme au déſeſpoir de geler de froid ſeul dans ſon auditoire, voulut, comme de raiſon, perdre le profeſſeur de mathématiques ; il ne manqua pas, ſelon la coutume de ſes ſemblables, de l'accuſer de ne pas croire en Dieu.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le gouvernement de Pékin était athée. Wolf avait loué les philoſophes de Pékin, donc Wolf était athée ; l'envie & la haine ne font jamais de meilleur ſyllogiſmes. Cet argument de L'Ange, ſoutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le Roi du pays, qui envoya un dilème en forme au mathématicien ; ce dilème lui donnait le choix de ſortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Wolf raiſonnait fort juſte, il ne manqua pas de partir ; ſa retraite ôta au Roi deux ou trois cent mille écus par an, que ce philoſophe faiſait entrer dans le royaume, par l'affluence de ſes diſciples.

Cet exemple doit faire ſentir aux ſouverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & ſacrifier un grand

grand homme à la fureur d'un ſot. Revenons à la Chine.

De quoi nous aviſons-nous, nous autres au bout de l'occident, de diſputer avec acharnement & avec des torrents d'injures, pour ſçavoir s'il y avait eu quatorze princes, ou non, avant Fohi empereur de la Chine, & ſi ce Fohi vivait trois mille, ou deux mille neuf cent ans avant nôtre êre vulgaire? Je voudrais bien que deux Irlandais s'aviſaſſent de ſe quereller à Dublin pour ſçavoir quel fut au douziéme ſiècle le poſſeſſeur des terres que j'occupe aujourd'hui; n'eſt-il pas évident qu'ils devraient s'en raporter à moi qui ai les archives entre mes mains? Il en eſt de même à mon gré des premiers empereurs de la Chine; il faut s'en raporter aux tribunaux du pays.

Diſputez tant qu'il vous plaira ſur les quatorze princes qui régnèrent avant Fohi, vôtre belle diſpute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les loix y régnaient. Maintenant, je vous demande ſi une nation aſſemblée, qui a des loix & des princes, ne ſuppoſe pas une prodigieuſe antiquité? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours ſingulier de circonſtances faſſe trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'employe à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coups de plume, ont imaginé un fort plaiſant calcul. Le jéſuite Pétau, par une belle ſuputation, donne à la terre, 285 ans après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'oſe lui en ſupoſer à préſent. Les Cumberlans & les Wiſtons on fait des calculs auſſi comiques; ces bonnes gens n'avaient qu'à con-

conſulter les régiſtres de nos colonies en Amérique, ils auraient été bien étonnés, ils auraient apris combien peu le genre humain ſe multiplie, & qu'il diminue très ſouvent, au lieu d'augmenter.

Laiſſons donc, nous qui ſommes d'hier, nous deſcendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées ſauvages, laiſſons les Chinois & les Indiens joüir en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Ceſſons ſurtout d'apeller idolâtres l'empereur de la Chine, & le Soubab de Dekan ; il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois ; la conſtitution de leur empire eſt à la vérité la meilleure qui ſoit au monde, la ſeule qui ſoit toute fondée ſur le pouvoir paternel (ce qui n'empêche pas que les mandarins ne donnent force coups de bâtons à leurs enfans) ; la ſeule dans laquelle un gouverneur de province ſoit puni, quand en ſortant de charge il n'a pas eu les aclamations du peuple ; la ſeule qui ait inſtitué des prix pour la vertu, tandis que partout ailleurs les loix ſe bornent à punir le crime ; la ſeule qui ait fait adopter ſes loix à ſes vainqueurs, tandis que nous ſommes encor ſujets aux coutumes des Burgundiens, des Francs & des Goths qui nous ont domptés. Mais on doit avoüer que le petit peuple gouverné par des bonzes, eſt auſſi fripon que le nôtre, qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainſi que chez nous ; que dans les ſciences, les Chinois ſont encor au terme où nous étions il y a deux cent ans ; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules, qu'ils croyent aux taliſmans, à l'aſtrologie judiciaire, comme nous y avons crû longtemps.

Avoüons

Avoüons encor qu'ils ont été étonnés de nôtre thermomètre, de nôtre manière de mettre des liqueurs à la glace avec du ſalpêtre, & de toutes les expériences de Torricellis, & d'Otogueric, tout comme nous le fumes lors que nous vimes ces amuſements de phyſique pour la premiére fois ; ajoutons que leurs médecins ne guériſſent pas plus les maladies mortelles, que les nôtres, & que la nature toute ſeule guérit à la Chine les petites maladies comme ici ; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois il y a quatre milles ans, lorſque nous ne ſçavions pas lire, ne ſuſſent toutes les choſes eſſentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

CATECHISME CHINOIS,

OU

Entretiens de Cu-ſu, *diſciple de* Confutzée, *avec le Prince* Kou, *fils du Roi de Lou, tributaire de l'Empereur Chinois* Gnen-van, 417 *ans avant notre ére vulgaire.*

Traduit en Latin par le Père Fouquet, *ci-devant exjéſuite. Le manuſcrit eſt dans la bibliothéque du Vatican, numero* 42759.

KOU.

QUE dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel ? (Chang-ti.)

CU-SU.

C U - S U.

Ce n'eſt pas le ciel matériel que nous voyons ; car ce ciel n'eſt autre choſe que l'air, & cet air eſt compoſé de toutes les exhalaiſons de la terre. Ce ſerait une folie bien abſurde d'adorer des vapeurs.

K O U.

Je n'en ſerais pourtant pas ſurpris. Il me ſemble que les hommes ont fait des folies encor plus grandes.

C U - S U.

Il eſt vrai ; mais vous êtes diſtiné à gouverner, vous devez être ſage.

K O U.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes !

C U - S U.

Les planètes ne ſont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait auſſi bien d'adorer notre ſable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le ſable & la boue de la lune.

K O U.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

C U - S U.

On dit une énorme ſotiſe ; * il n'y a point de ciel ; chaque planète eſt entourée de ſon atmoſphère, comme d'une coque, & roule dans l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſoleil eſt le centre de pluſieurs planètes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni

* Voyez l'article du *Ciel.*

ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſentez que ſi les habitans de la lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de ſens, quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel ; c'eſt comme ſi nous diſions, Il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

K O U.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel & la terre.

C U - S U.

Sans doute ; il faut n'adorer que Dieu. Mais quand nous diſons qu'il a fait le ciel & la terre, nous diſons pieuſement une grande pauvreté. Car ſi nous entendons par le ciel l'eſpace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de ſoleils, & fit tourner tant de mondes ; il eſt beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de ſable*. Notre globe eſt infiniment moins qu'un grain de ſable en comparaiſon de ces millions de milliaſſes d'univers, parmi leſquels nous diſparaiſſons. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à Dieu dans l'abîme de l'étendue.

K O U.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que Fo était deſcendu chez nous du quatriéme ciel, & avait paru en éléphant blanc.

C U - S U.

Ce ſont des contes que les bonzes font aux enfans & aux

aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

CU-SU.

Regardez cette étoile ; elle eſt à quinze cent mille millions de *Li* de nôtre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire ſur vos yeux deux angles égaux au ſommet ; ils font les mêmes angles ſur les yeux de tous les animaux ; ne voilà-t-il pas un deſſein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage, ſinon un ouvrier ? Qui fait des loix, ſinon un légiſlateur ? Il y a donc un ouvrier, un légiſlateur éternel !

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment eſt-il fait ?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaſte palais qu'a bâti le Roi vôtre père. J'entendis deux grillons, dont l'un diſait à l'autre, Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre ; tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être là ; je vois qu'il eſt, mais je ne ſçais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inſtruit que moi ; & ce qui me plait en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſçavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

C U - S U.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême artiſan de toute la nature ?

K O U.

Oui ; mais s'il exiſte par lui même, rien ne peut donc le borner, il eſt donc partout ? il exiſte donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même ?

C U - S U.

Pourquoi non ?

K O U.

Je ſerais donc moi-même une partie de la divinité ?

C U - S U.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumiére ; eſt-il lumiére cependant lui-même ? ce n'eſt que du ſable, & rien de plus ; tout eſt en Dieu, ſans doute ; ce qui anime tout doit être partout. Dieu n'eſt pas comme l'empereur de la Chine qui habite ſon palais & qui envoye ſes ordres par des Kolao. Dès là qu'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace, & tous ſes ouvrages, & puis qu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

K O U.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans répugnance & ſans honte devant l'Etre ſuprême ?

C U - S U.

Etre juſte.

K O U.

KOU.

Et quoi encore ?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Mais la ſecte de Laokium dit qu'il n'y a ni juſte, ni injuſte, ni vice, ni vertu.

CU-SU.

La ſecte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni ſanté, ni maladie ?

KOU.

Non, elle ne dit point une ſi grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penſer qu'il n'y a ni ſanté de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, eſt auſſi grande & plus funeſte. Ceux qui ont dit que tout eſt égal ſont des monſtres ; eſt-il égal de nourrir ſon fils, ou de l'écraſer ſur la pierre ? de ſécourir ſa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

KOU.

Vous me faites frémir ; je déteſte la ſecte de Laokium ; mais il y a tant de nuances du juſte & de l'injuſte ! on eſt ſouvent bien incertain. Quel homme ſait préciſément ce qui eſt permis, ou ce qui eſt défendu ? qui pourra poſer ſurement les bornes qui ſéparent le bien & le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les diſcerner ?

CU-SU.

Celles de Confutzée mon maître ; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu ; traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? cette horloge quand elle ſera détruite, ſera-t-elle heureuſe d'avoir bien ſonné les heures ?

CU-SU.

Cette horloge ne ſent point, ne penſe point, elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous ſentez coupable.

KOU.

Mais ſi après avoir commis pluſieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer ; & ſoyez ſûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainſi Dieu qui eſt en eux leur permettra d'être méchants après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raiſon, n'en abuſez ni vous, ni eux ; non ſeulement vous ſerez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le ſeriez pas dans une autre ?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU.

Dans le doute ſeul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, ſi je ſuis ſûr qu'il n'y en a point ?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me pouſſez, Cu-ſu. Pour que je puiſſe être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, il faut qu'il ſubſiſte dans moi quelque choſe qui ſente, & qui penſe après moi. Or, comme avant ma naiſſance, rien de moi n'avait ni ſentiment ni penſée, pourquoi y en aurait-il après ma mort ? que pourait être cette partie incompréhenſible de moi même ? Le bourdonnement de cette abeille reſtera-t-il quand l'abeille ne ſera plus ? La végétation de cette plante ſubſiſte-t-elle quand la plante eſt déracinée ? La végétation n'eſt-elle pas un mot dont on ſe ſert pour ſignifier la manière inexplicable dont l'être ſuprême a voulu que la plante tirat les ſucs de la terre ? L'ame eſt de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obſcurément les reſſorts de nôtre vie. Tous les animaux ſe meuvent, & cette puiſſance de ſe mouvoir, on l'appelle force active ; mais il n'y a pas un être diſtinct qui ſoit cette force. Nous avons des paſſions, de la mémoire, de la raiſon ; mais ces paſſions cette mémoire, cette raiſon, ne ſont pas ſans doute des choſes à part, ce ne ſont pas des êtres exiſtans dans nous, ce ne ſont pas de petites perſonnes qui ayent un exiſtence particuliére ; ce ſont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame

qui

qui signifie nôtre mémoire, nôtre raiſon, nos paſſions» n'eſt donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'eſt Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'eſt Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'eſt Dieu. Qui fait la penſée de l'homme ? c'eſt Dieu.

Si l'ame * humaine était une petite perſonne renfermée dans nôtre corps qui en dirigeat les mouvements & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artiſan du monde une impuiſſance & un artifice indigne de lui ? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui euſſent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la penſée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère, je trouve Vulcain un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous ſeuls au conſeil des dieux : mais ce Vulcain me paraîtrait un miſérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ſes garçons qui les fit mouvoir ſans qu'on s'en apercût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les pouſſent ſans ceſſe ; mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable reſſource : en un mot, pourquoi mettre deux reſſorts à un ouvrage lorſqu'un ſeul ſuffit ? Vous n'oſerez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appellons matière, pourquoi donc ſe ſerviraît-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus ; que ſerait cette ame que vous donnez

* Voyez l'article *Ame*.

si libéralement à nôtre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe ? & si ce germe meurt, que deviendra cette ame ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avouë, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non-seulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions ; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpetuellement à forger des ames pour les éléphans, & pour les puces, pour les hiboux, pour les poissons, & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

CU-SU.

Vous raisonnez de bonne foi ; & ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'être suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des

doutes, & que ces doutes ſont triſtes. Admettez des vraiſemblances plus conſolantes ; il eſt dûr d'être anéanti ; eſpérez de vivre. Vous ſçavez qu'une penſée n'eſt point matière, vous ſçavez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous ſerait-il ſi difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être diſſous, ne peut être ſujet à la mort ? oſeriez-vous dire qu'il eſt impoſſible que vous ayez une ame ? non ſans doute ; & ſi cela eſt poſſible, n'eſt-il pas très vraiſemblable que vous en avez une ? pouriez-vous rejetter un ſyſtême ſi beau & ſi néceſſaire au genre humain ? & quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

KOU.

Je voudrais embraſſer ce ſyſtême, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne ſuis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je ſuis toujours frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il eſt partout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout ; & s'il eſt dans toutes les parties de mon être, comme il eſt dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel beſoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être ſubalterne, quand je ſuis animé par Dieu même ? à quoi me ſervirait cette ame ? Ce n'eſt pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons preſque toujours malgré nous ; nous en avons quand nous ſommes endormis ; tout ſe fait en nous ſans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au ſang & aux eſprits animaux, Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaiſir, ils circuleront toujours de la manière que Dieu leur a preſcrite. J'aime mieux être la machine d'un

Dieu qui m'eſt démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

C U - S U.

Eh bien, ſi Dieu même vous anime, ne ſouillez jamais par des crimes ce Dieu qui eſt en vous ; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offenſe jamais. Dans l'un & dans l'autre ſyſtême vous avez une volonté, vous êtes libre, c'eſt-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez ; ſervez vous de ce pouvoir pour ſervir ce Dieu qui vous l'a donné. Il eſt bon que vous ſoyez philoſophe, mais il eſt néceſſaire que vous ſoyez juſte. Vous le ſerez encor plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'eſt-il pas vrai que Dieu eſt la ſouveraine juſtice ?

K O U.

Sans doute ; & s'il était poſſible qu'il ceſſat de l'être, (ce qui eſt un blaſphême) je voudrais moi agir avec équité.

C U - S U.

N'eſt-il pas vrai que vôtre devoir ſera de récompenſer les action vertueuſes, & de punir les criminelles quand vous ſerez ſur le trône ? Voudriez-vous que Dieu ne fit pas ce que vous-même êtes tenu de faire ? Vous ſçavez qu'il eſt, & qu'il ſera toujours dans cette vie des vertus malheureuſes, & des crimes impunis ; il eſt donc néceſſaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'eſt cette idée ſi ſimple, ſi naturelle, ſi générale, qui a établi chez tant de nations la créance de l'immortalité de nos ames, & de la juſtice

divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un ſyſtême plus raiſonnable, plus convenable à la divinité, & plus utile au genre humain?

KOU.

Pourquoi donc pluſieurs nations n'ont-elles point embraſſé ce ſyſtême? Vous ſçavez que nous avons dans nôtre province environ deux cent familles d'anciens Sinous qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée; ni elles, ni leurs ancêtres n'ont jamais crû l'ame immortelle: ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq King; j'en ai lu la traduction; leurs loix néceſſairement ſemblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de reſpecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenſes ni de châtiments dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'eſt pas encor dévelopée chez ce pauvre peuple, elle le ſera ſans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuſe petite nation, tandis que les Babiloniens, les Egyptiens, les Indiens, & toutes les nations policées ont reçu ce dogme ſalutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède aprouvé par tous les Chinois, ſous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en ſervir? Dieu vous a donné la raiſon, elle vous dit que l'ame doit être immortelle, c'eſt donc Dieu qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourai-je être récompenſé, ou puni,

quand je ne ſerai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne ? Ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon exiſtence que j'aurai perdue ?

CU-SU.

C'eſt-à-dire que ſi un prince avait égorgé ſa famille pour régner, s'il avait tiranniſé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à Dieu, Ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne ; penſez-vous que Dieu fût bien content de ce ſophiſme ?

KOU.

Eh bien ſoit, je me rends ; je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai auſſi pour plaire à l'être ſuprême. Je penſais qu'il ſuffiſait que mon ame fût juſte dans cette vie, j'eſpérerai qu'elle ſera heureuſe dans une autre. Je vois que cette opinion eſt bonne pour les peuples & pour les princes; mais le culte de Dieu m'embaraſſe.

QUATRIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans nôtre Chu-King, ce premier livre canonique, ſi reſpecté de tous les empereurs Chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'être ſuprême ;

prême ; vous lui sacrifiez quatre fois l'année ; vous êtes roi & pontife ; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui sera en vôtre pouvoir ; y a-t-il là quelque chose qui répugne ?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire ; je sais que Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices, ni de nos prières, mais nous avons besoin de lui en faire ; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux surtout qu'elles ne soient point ridicules ; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti est une montagne grasse, & qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le Soleil, & sécher la Lune, ce galimatias sera-t-il agréable à l'être suprême, utile à mes sujets & à moi-même ?

Je ne peux surtout souffrir la démence des sectes qui nous environnent : d'un côté je vois Laotzé que sa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut grosse quatre-vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement universel, qu'aux cheveux blancs avec lesquels il naquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait surtout, c'est que de telles rêveries sont continuellement prêchées par les bonzes qui séduisent le peuple pour le gouverner ; ils se rendent respectables par des mortifications qui effrayent la natu-

re. Les uns ſe privent toute leur vie des aliments les plus ſalutaires, comme ſi on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime. Les autres ſe mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils ſe rendent très dignes; ils s'enfoncent des cloux dans les cuiſſes, comme ſi leurs cuiſſes étaient des planches; le peuple les ſuit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplait, ils vous diſent froidement que cet édit ne ſe trouve pas dans le commentaire du dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire ſi extravagante, & ſi dangereuſe? Vous ſçavez que la tolérance eſt le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Aſie; mais cette indulgence n'eſt-elle pas bien funeſte, quand elle expoſe un empire à être bouleverſé pour des opinions fanatiques?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préſerve de vouloir éteindre en vous cet eſprit de tolérance, cette vertu ſi reſpectable, qui eſt aux ames ce que la permiſſion de manger eſt aux corps. La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut comme de ſe nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ſes malades parce qu'ils n'auront pas obſervé la diète qu'il leur a preſcrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ſes ſujets qui n'auront pas penſé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; & s'il eſt ſage, il lui ſera très-aiſé de déraciner les ſuperſtitions. Vous ſçavez ce qui arriva à Daon, ſixiéme roi de la Chaldée, il y a quelques quatre mille ans?

KOU.

KOU.

Non, je n'en ſçais rien, vous me ferez plaiſir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres Chaldéens s'étaient aviſés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois apris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croiſſant ſur la queüe. C'était par reſpect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande diſpute entre les théologiens, pour ſçavoir ſi le brochet *Oannès* était laité, ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint pluſieurs fois aux mains. Voici comme le roi Daon s'y prit pour faire ceſſer ce déſordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis ; après quoi il fit venir les partiſans du brochet aux œufs, qui aſſiſtèrent à ſon dîner ; il ſe fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croiſſant ſur la queüe. Eſt-ce là votre Dieu ? dit-il aux Docteurs. Oui, ſire, lui répondirent-ils, car il a un croiſſant ſur la queüe, & ſurement il a des œufs. Le roi commanda qu'on ouvrit le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'eſt pas là votre dieu, puiſqu'il eſt laité ; & le brochet fut mangé par le roi & par ſes ſatrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le dieu de leurs adverſaires.

On envoya chercher auſſi-tôt les docteurs du parti contraire ;

traire ; on leur montra un dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croiſſant ſur la queüe ; ils aſſurèrent que c'était là le dieu Oannès, & qu'il était laité ; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également ſots, & n'ayant pas déjeuné, le bon roi Daon leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur diner, ils en mangèrent goulument, ſoit œuvés, ſoit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi Daon ; & les citoyens depuis ce temps firent ſervir à leur diner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le roi Daon, & je promets bien de l'imiter à la premiére occaſion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (ſans faire violence à perſonne) qu'on adore des Fo, & des brochets.

Je ſçais que dans le Pégu & dans le Tonquin il y a de petits dieux & de petits Talapoins qui font deſcendre la lune dans le décours, & qui prédiſent clairement l'avenir ; c'eſt-à dire, qui voyent clairement ce qui n'eſt pas, car l'avenir n'eſt point. J'empêcherai autant que je le pourrai que les Talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le préſent & faire deſcendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des ſectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'eſprit humain que de petites nations penſent que la vérité n'eſt que pour elles, & que le vaſte empire de la Chine eſt livré à l'erreur ! L'être éternel ne ſerait-il que le Dieu de l'île Formoſe ou de l'île Borneo ? Abandonnerait-il le reſte de l'univers ? Mon cher Cu-ſu, il eſt le père de tous

les

les hommes ; il permet à tous de manger du brochet : le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre est d'être vertueux ; un cœur pur est le plus beau de tous ses temples, comme disait le grand empereur Hiao.

CINQUIEME ENTRETIEN.

C U - S U.

Puisque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous serez roi ?

K O U.

En n'étant injuste ni envers mes voisins, ni envers mes peuples.

C U - S U.

Ce n'est pas assez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantise. Vous embellirez les grands chemins, vous creuserez des canaux, vous éléverez des édifices publics, vous encouragerez tous les arts, vous récompenserez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

K O U.

C'est ce que j'appelle n'être point injuste, ce sont là autant de devoirs.

C U - S U.

Vous pensez en véritable roi ; mais il y a le roi & l'homme, la vie publique, & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier ; combien comptez-vous avoir de femmes ?

TAYLOR INST. OXFORD

K O U.

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira ; un plus grand nombre pourait me dérober un temps deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces Rois qui ont des trois cent femmes, & des ſept cent concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me paraît ſurtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger, mais on n'a point encor fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi ſert leur mutilation ? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans ſa pagode. Je voudrais bien ſçavoir ſi le Chang-ti ſe plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres ?

Je trouve encor très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne ſe marient point ; ils ſe vantent d'être plus ſages que les autres Chinois : eh bien, qu'ils faſſent donc des enfans ſages. Voilà une plaiſante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs ! Voilà une ſingulière façon de ſervir le genre humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain ! Le bon petit Lama nommé *Stelca iſant Erepi*, ſoulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourait* ; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en ſon temps. Pour moi, je marierai tous les Lamas & bonzes, & Lameſſes & bonzeſſes qui auront de la vocation pour ce ſaint œuvre ; ils en feront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Lou.

CU-SU.

Oh ! le bon prince que nous aurons là ! Vous me faites pleu-

pleurer de joye. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des ſujets ; car enfin, on ne peut pas paſſer ſa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez ſans doute des amis.

KOU.

J'en ai déja, & de bons, qui m'avertiſſent de mes défauts ; je me donne la liberté de reprendre les leurs ; ils me conſolent, & je les conſole ; l'amitié eſt le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiſte Erueil, & meme que les ſachets du grand Ranoud. Je ſuis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion ; j'ai envie de l'inſérer dans nôtre rituel.

CU-SU.

Gardez vous en bien, l'amitié eſt aſſez ſacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur ſoit libre ; & puis, ſi vous faiſiez de l'amitié un précepte, un myſtère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule, il ne faut pas l'expoſer à cette profanation.

Mais comment en uſerez-vous avec vos ennemis ? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile ?

KOU.

Aimer ſes ennemis ! Eh mon Dieu, rien n'eſt ſi commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous ?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentiſſage de la guerre ſous le prince de Décon contre le prin-

prince du Vis-Brunk : dès qu'un de nos ennemis était blessé & tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été nôtre frère ; nous avons souvent donné nôtre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers, & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

C U - S U.

Je suis très édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendissent. Car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinents pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraye vertu, que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides, que nous avons besoin des leçons de leurs Talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux ! ce n'est que d'hier qu'ils sçavent lire & écrire, & ils prétendent enseigner leurs maîtres !

SIXIEME ENTRETIEN.

C U - S U.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce sont des préceptes de politique & de santé. Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la societé, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaisance, la tolérance &c. Grace au ciel,

il

il n'y a point de vieille qui n'enſeigne parmi nous toutes ces vertus à ſes petits enfans ; c'eſt le rudiment de nôtre jeuneſſe au village comme à la ville ; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'uſage, & j'en ſuis fâché.

KOU.

Quelle eſt-elle ? nommez la vite, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'eſt l'hoſpitalité, cette vertu ſi ſociale, ce lien ſacré des hommes commence à ſe relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuſe inſtitution nous eſt venue, à ce qu'on dit, de certains ſauvages d'Occident. Ces miſérables apparemment n'ont point de maiſons pour accueillir les voyageurs. Quel plaiſir de recevoir dans la grande ville de Lou, dans la belle place Honchan, dans ma maiſon Ki, un généreux étranger qui arrive da Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme ſacré, & qui eſt obligé par toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime !

Les Sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans ces cabanes dégoutantes, ils vendent cher cet accueil infame, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens ſe croyent au deſſus de nous, qu'ils ſe vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin, c'eſt à eux de nous enſeigner la juſtice, parce qu'ils vendent de mauvais vin ſur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, &

qu'elles danſent pendant que les nôtres cultivent des vers à ſoye.

K O U.

Je trouve l'hoſpitalité fort bonne, je l'exerce avec plaiſir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui ſont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre ; & quand vous irez au grand Thibet, jouïr chez eux du droit de l'hoſpitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu ; cela peut dégouter de la politeſſe.

C U - S U.

L'inconvénient eſt petit, il eſt aiſé d'y remédier en ne recevant que des perſonnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ſes dangers, & c'eſt parce qu'elles en ont qu'il eſt beau de les embraſſer.

Que nôtre Confutzée eſt ſage & ſaint ! il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire ; le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſième.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'occident pouraient-ils oppoſer à une morale ſi pure ? en combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité ? ſi on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

K O U.

J'ai lû tout ce que Confutzée & les ſages des ſiècles antérieurs ont écrit ſur l'humilité ; mais il me ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte ; il

y a

y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites moi ce que vous en penſez.

C U - S U.

J'obéïrai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame ; car la modeſtie extérieure n'eſt que de la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſçait d'avantage que ſon malade en délire. Celui qui enſeigne l'aſtronomie doit s'avoüer qu'il eſt plus ſçavant que ſes diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

K O U.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimères des ſophiſtes, & des illuſions des faux prophêtes. L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, & l'amour de Dieu ma religion. Je mépriſerai le Dieu Fo, & Laotzée, & Vitſnou qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui deſcendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivèrent de la Lune au Japon.

Malheur à un peuple aſſez imbécile & aſſez barbare pour penſer qu'il y a un Dieu pour ſa ſeule province : c'eſt un blaſphême. Quoi ? la lumiére du ſoleil éclaire tous les yeux, & la lumiére de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur !

& quelle sotise ! La divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O sage Kou ! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même ; vous ferez un digne prince. J'ai été vôtre docteur, & vous êtes devenu le mien.

CATECHISME DU JAPONOIS.

L'INDIEN.

EST-il vrai qu'autrefois les Japonois ne sçavaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient soumis leur royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait souverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un signe de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONOIS.

Hélas ! rien n'est plus vrai. Figurez vous même que toutes les places de Camuli qui sont les grands cuisiniers de nôtre isle, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous accordait pour

pour tout dédommagement que des petits plats d'assez mauvais goût qu'on appelle *des restes*. Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Nôtre nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit ; & même chaque plainte finissait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos empereurs se brouilla avec le grand Lama pour une femme : mais il faut avouër que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire furent nos Canusi, autrement Pauxcospies ; c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaisante manie ; il croyait avoir toujours raison ; nôtre Daïri & nos Canisi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand Lama trouva cette prétention absurde ; nos Canisi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce temps-là vous avez été sans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siècles. Nos Canusi voulaient en vain avoir raison ; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce temps-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouïr d'un tel bonheur, s'il est

vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuiſine dans vôtre empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela ſe couper la gorge au lieu de diner ? au contraire, chacun fera bonne chère à ſa façon chez le cuiſinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il eſt vrai qu'on ne doit point diſputer des gouts, mais on en diſpute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a diſputé bien longtemps, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'aprenaient aux hommes qu'à ſe nuire, on prend enfin le parti de ſe tolérer mutuellement, & c'eſt ſans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui ſont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent vôtre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONOIS.

Il y a premiérement les Breuxeh, qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils ſont attachés à l'ancienne cuiſine, ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet ; d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuiſiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reſte eſt pour ceux qui ſçavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne ſoupez guères avec ces gens-là ?

LE

LE JAPONOIS.

Non ; il y a enſuite les Piſpates, qui certains jours de chaque ſemaine, & même pendant un temps conſidérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de ſoles, de ſaumons, d'eſturgeons, que de ſe nourir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre ſous.

Pour nous autres Canuſi, nous aimons fort le bœuf, & un certaine patiſſerie qu'on appelle en Japonois du pudding. Au reſte, tout le monde convient que nos cuiſiniers ſont infiniment plus ſçavants que ceux des Piſpates. Perſonne n'a plus aprofondi que nous le Garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de ſauterelles des prémiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque choſe à apprendre dans les livres des Canuſi, qu'on appelle communément Pauxcoſpie.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des Batiſtanes, ni des autres ; mais les Quekars méritent une attention particuliére. Ce ſont les ſeuls convives que je n'aye jamais vu s'enyvrer & jurer. Ils ſont très difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il ſemble que la loi d'aimer ſon prochain comme ſoi-même n'ait été faite que pour ces gens-là ; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il ſe vanter d'aimer ſon prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criſs large de quatre doigt, le tout en front de bandiére ? il s'expoſe lui-même à être égor-

gé, & à recevoir des balles de plomb; ainſi, on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait ſon prochain comme lui-même. Les Quekars n'ont jamais eu cette frénéſie; ils diſent que les pauvres humains ſont des cruches d'argile faites pour durer très-peu, & que ce n'eſt pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur ſe briſer les unes contre les autres.

Je vous avouë que ſi je n'étais pas Canuſi, je ne haïrais pas d'être Quekar. Vous m'avoüerez qu'il n'y a pas moyen de ſe quereller avec des cuiſiniers ſi pacifiques. Il y en a d'autres en très grand nombre qu'on appelle Dieſtes; ceux là donnent à diner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plait, lardé, bardé, ſans lard, ſans barde, aux œufs, à l'huile; perdrix, ſaumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur eſt indifférent, pourvu que vous faſſiez quelque priére à Dieu avant ou après le diner, & même ſimplement avant le déjeuner, & que vous ſoyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépends du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépends de Terluh & de Vincal, & de Memnon, &c. il eſt bon ſeulement que nos Dieſtes avoüent que nos Canuſi ſont très ſçavants en cuiſine, & que ſurtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très paiſiblement enſemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuiſine dominante, la cuiſine du Roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoüe; mais quand le Roi du Japon a fait bonne chè-

chère, il doit être de bonne humeur, & il ne doit pas empêcher ſes bons ſujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais ſi des entêtés veulent manger au nez du Roi des ſauciſſes pour leſquelles le Roi aura de l'averſion, s'ils s'aſſemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPANOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles des dignités de l'état. Tous les autres peuvent diner à leur fantaiſie, mais ils ſont exclus des charges. Les attroupements ſont ſouverainement défendus, & punis ſur le champ ſans remiſſion; toutes les querelles à table ſont réprimées ſoigneuſement, ſelon le précepte de nôtre grand cuiſinier Japonois qui a écrit dans la langue ſacrée, *Suti rabo, cus flat, natis in uſum lætitiæ ſciphis pugnare tracum eſt:* ce qui veut dire, Le diner eſt fait pour une joye recueillie & honnête, & il ne faut pas ſe jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureuſement chez nous; nôtre liberté eſt affermie ſous nos Taicoſema; nos richeſſes augmentent; nous avons deux cent jonques de ligne, & nous ſommes la terreur nos voiſins,

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon verſificateur Recina, fils de ce poëte Indien Recina, ſi tendre, ſi exact, ſi harmonieux, ſi éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé la grace, & non les graces. Le

Le Japon où jadis brilla tant de lumiére,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions ?

LE JAPONOIS.

Le Racina dont vous me parlez eſt lui-même un grand viſionaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enſeigné ce que c'eſt que la lumiére ? que ſi on connait aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'eſt à nous qu'on en eſt redevable ? que nous ſeuls avons enſeigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini ? que s'il faut deſcendre à des choſes qui ſont d'un uſage plus commun, les gens de ſon païs n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions matématiques? qu'ils nous doivent juſqu'aux chauſſes appellées les bas au métier, dont ils couvrent leurs jambes ? Serait-il poſſible qu'ayant inventé tant de choſes admirables ou utiles, nous ne fuſſions que des fous ? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le ſeul ſage ? Qu'il nous laiſſe faire nôtre cuiſine, & qu'il faſſe, s'il veut, des vers ſur des ſujets plus poëtiques. (*)

L'IN-

(*) N. B. *Cet Indien Recina ſur la foi des rêveurs de ſon païs, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes ſauſſes que quand Brama par une volonté toute particuliére enſeignait lui-même la ſauſſe à ſes favoris ; qu'il y avait un nombre infini de cuiſiniers auxquels il était impoſſible de faire un ragout avec la ferme volonté d'y réuſſir, & que Brama lui en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité inconteſtable cette ſentence Japonoiſe,*

God never acts by partial will, but by general laws.

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? il a les préjugés de ſon païs, ceux de ſon parti, & les ſiens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés !

CATECHISME DU CURÉ.

ARISTON.

EH bien, mon cher Téotime, vous allez donc être Curé de campagne ?

TEOTIME.

Oui ; on me donne une petite paroiſſe, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité ; je ne pourais certainement pas diriger ſoixante & dix mille ames, attendu que je n'en ai qu'une ; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui ſe ſont chargés de ces diſtricts immenſes. Je ne me ſens pas capable d'une telle adminiſtration ; un grand troupeau m'effraie, mais je pourai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié aſſez de juriſprudence pour empêcher, autant que je le pourai, mes pauvres paroiſſiens de ſe ruiner en procès. Je ſçais aſſez de médecine pour leur indiquer des remèdes ſimples quand ils ſeront malades. J'ai aſſez de connaiſſance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conſeils utiles. Le Seigneur du lieu & ſa femme ſont d'hon-

nêtes gens qui ne ſont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flate que je vivrai aſſez heureux, & qu'on ne ſera pas malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme ? ce ſerait une grande conſolation ; il ſerait doux après avoir prôné, chanté, confeſſé, communié, batiſé, enterré, de trouver dans ſon logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait ſoin de vôtre linge & de vôtre perſonne, qui vous égayerait dans la ſanté, qui vous ſoignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation ſerait utile à l'état. Je vous plains vous qui ſervez les hommes, d'être privé d'une conſolation ſi néceſſaire aux hommes.

TEOTIME.

L'égliſe Grecque a grand ſoin d'encourager les Curés au mariage ; l'égliſe Anglicane & les proteſtants ont la même ſageſſe ; l'égliſe Latine a une ſageſſe contraire ; il faut m'y ſoumettre. Peut-être aujourd'hui que l'eſprit philoſophique a fait tant de progrès, un concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le concile de Trente ; mais en attendant, je dois me conformer aux loix préſentes ; il en coute beaucoup, je le ſçais, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y ſont ſoumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes ſçavant, & vous avez une éloquence ſage ; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne ?

TEO-

TEOTIME.

Comme je prêcherais devant les Rois; je parlerai toujours de morale, & jamais de controverse; Dieu me préserve d'aprofondir la grace concomitante, la grace efficace, à laquelle on résiste, la suffisante qui ne suffit pas; d'éxaminer si les anges qui mangèrent avec Abraham & avec Loth avaient un corps, ou s'ils firent semblant de manger; il y a mille choses que mon auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, & de l'être; mais je ne ferai point de théologiens, & je le serai le moins que je pourai.

ARISTON.

O le bon curé! Je veux acheter une maison de campagne dans vôtre paroisse. Dites moi, je vous prie, comment vous en userez dans la confession?

TEOTIME.

La confession est une chose excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée; on se confessait dans la célébration de tous les anciens mistères; nous avons imité & sanctifié cette sage pratique; elle est très bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvénients. Il y a beaucoup de confesseurs indiscrets, surtout parmi les moines, qui apprennent quelquefois plus de sotises aux filles que tous les garçons d'un village ne pouraient leur en faire. Point de détails dans le confession; ce n'est point un interrogatoire juridique, c'est l'aveu de ses fautes qu'un pécheur fait à l'être suprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuser à son tour. Cet

aveu

aveu ſalutaire n'eſt point fait pour contenter la curioſité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en uſerez-vous ?

TEOTIME.

Non ; il y a des rituels où l'on excommunie les ſauterelles, les ſorciers & les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'égliſe aux ſauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les ſorciers, parce qu'il n'y a point de ſorciers : & à l'égard des comédiens, comme ils ſont penſionnés par le Roi, & autoriſés par le magiſtrat, je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même comme à mon ami, que j'ai du gout pour la comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime paſſionément le Miſantrope, Athalie & d'autres piéces, qui me paraiſſent des écoles de vertu & de bienſéance. Le ſeigneur de mon village fait jouer dans ſon château quelques-unes de ces piéces, par de jeunes perſonnes qui ont du talent : ces repréſentations inſpirent la vertu par l'attrait du plaiſir ; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très innocent, & même de très utile ; je compte bien aſſiſter à ces ſpectacles pour mon inſtruction, mais dans une loge grillée pour ne point ſcandaliſer les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos ſentiments, & plus j'ai envie de devenir vôtre paroiſſien. Il y a un point bien important qui m'embaraſſe. Comment ferez-vous pour empêcher les païſans de s'enyvrer les jours de fêtes ? c'eſt

là

là leur grande manière de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poiſon liquide, la tête panchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point, n'entendant rien, réduits à un état fort au deſſous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, ſouvent malades & abrutis pour le reſte de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles ſanglantes, fraper & être frapés, & quelquefois finir par le meurtre ces ſcènes affreuſes, qui ſont la honte de l'eſpèce humaine ; il le faut avouer, l'état perd plus de ſujets par les fêtes que par les batailles ; comment pourez-vous diminuer dans vôtre paroiſſe un abus ſi éxécrable?

TEOTIME.

Mon parti eſt pris ; je leur permettrai, je les preſſerai même de cultiver leurs champs les jours de fêtes après le ſervice divin que je ferai de très bonne heure. C'eſt l'oiſiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne ſont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la ſanté du corps & à celle de l'ame : de plus, ce travail eſt néceſſaire à l'état. Suppoſons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix ſous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte eſt bien modéré ; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'eſt donc trente fois cinq millions de piéces de dix ſous que l'état perd en main d'œuvre. Or certainement, Dieu n'a jamais ordonné, ni cette perte, ni l'yvrognerie.

ARISTON.

Ainſi vous concilierez la prière & le travail. Dieu ordonne

donne l'un & l'autre. Vous ſervirez Dieu & le prochain ; mais dans les diſputes eccléſiaſtiques, quel parti prendrez-vous ?

TEOTIME.

Aucun. On ne diſpute jamais ſur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu : on ſe querelle ſur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon curé ! le bon curé !

CHRISTIANISME.

Recherches hiſtoriques ſur le Chriſtianiſme.

PLuſieurs ſavans ont marqué leur ſurpriſe de ne trouver dans l'hiſtorien Joſeph aucune trace de Jeſus-Chriſt, car tout le monde convient aujourd'hui, que le petit paſſage où il en eſt queſtion dans ſon hiſtoire, eſt interpolé. Le père de Joſeph avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jéſus. Joſeph était de race ſacerdotale, parent de la reine Mariamne, femme d'Hérode ; il entre dans les plus grands détails ſur toutes les actions de ce prince ; cependant, il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de Jeſus ; & cet hiſtorien qui ne diſſimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du maſſacre de tous les enfans, ordonné par lui, en conſéquence de la nouvelle à lui parvenüe, qu'il était né un roi des Juifs. Le calendrier Grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occaſion.

C'eſt

C'eſt de toutes les actions de tous les tyrans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'hiſtoire du monde entier.

Cependant, le meilleur écrivain qu'ayent jamais eu les Juifs, le ſeul eſtimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement auſſi ſingulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naiſſance du Sauveur ; phénomène éclatant, qui ne devait pas échaper à la connaiſſance d'un hiſtorien auſſi éclairé que l'était Joſeph. Il garde encor le ſilence ſur les ténèbres qui couvrirent toute la terre, en plein midi, pendant trois heures, à la mort du ſauveur ; ſur la grande quantité des tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment, & ſur la foule des juſtes qui reſſuſcitèrent.

Les ſavants ne ceſſent de témoigner leur ſurpriſe de voir qu'aucun hiſtorien Romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés ſous l'empire de Tibère, ſous les yeux d'un gouverneur Romain, & d'une garniſon Romaine, qui devait avoir envoyé à l'empereur & au ſénat, un détail circonſtancié du plus miraculeux événement dont les hommes ayent jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaiſſes ténébres ; ce prodige devait avoir été marqué dans les faſtes de Rome, & dans ceux de toutes les nations. Dieu n'a pas voulu que ces choſes divines ayent été écrites par des mains profanes.

Les mêmes ſavants trouvent encor quelques difficultés dans l'hiſtoire des Evangiles. Ils remarquent que dans St. Matthieu, Jeſus-Chriſt dit aux Scribes & aux Phariſiens,

que tout le ſang innocent qui a été répandu ſur la terre, doit retomber ſur eux, depuis le ſang d'Abel le juſte, juſqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le temple & l'autel.

Il n'y a point, diſent-ils, dans l'hiſtoire des Hébreux, de Zacharie tué dans le temple avant la venüe du Meſſie, ni de ſon temps : mais on trouve dans l'hiſtoire du ſiége de Jéruſalem par Joſeph, un Zacharie fils de Barac, tué au milieu du temple, par la faction des Zelotes. C'eſt au chap. 19. du livre 4. De-là ils ſoupçonnent que l'Evangile ſelon St. Matthieu a été écrit après la priſe de Jéruſalem par Titus. Mais tous les doutes, & toutes les objections de cette eſpèce, s'évanouïſſent, dès qu'on conſidère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inſpirés, & les livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un nuage auſſi reſpectable qu'obſcur ſa naiſſance, ſa vie & ſa mort. Ses voyes ſont en tout différentes des nôtres.

Les ſavans ſe ſont auſſi fort tourmentés ſur la différence des deux généalogies de Jeſus-Chriſt. St. Matthieu donne pour père à Joſeph, Jacob ; à Jacob, Matam ; à Matam, Eléazar. St. Luc au contraire dit que Joſeph était fils d'Héli, Héli de Mattat, Mattat de Lévi, Lévi de Jamna &c.

Ils forment encor des difficultés ſur ce que Jeſus n'eſt point fils de Joſeph, mais de Marie. Ils élèvent auſſi quelques doutes ſur les miracles de nôtre Sauveur, en citant St. Auguſtin, St. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux récits de ces miracles un ſens miſtique, un ſens allégorique : comme au figuier maudit & ſéché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps

des

des figues ; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourissait point de cochons, à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déja échauffés. Mais toutes ces critiques des savants sont confondües par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article est uniquement de suivre le fil historique, & de donner une idée précise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Premiérement, Jésus nâquit sous la loi Mosaïque ; il fut circoncis suivant cette loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale ; il ne révéla point le mystère de son incarnation ; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge ; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se soumettaient, mais il ne batiza jamais personne ; il ne parla point des sept sacrements ; il n'institua point de hiérarchie ecclésiastique de son vivant. Il cacha à ses contemporains qu'il était fils de Dieu, éternellement engendré, consubstantiel à Dieu, & que le St. Esprit procédait du père & du fils. Il ne dit point que sa personne était composée de deux natures, & de deux volontés ; il voulut que ces grands mystères fussent annoncés aux hommes dans la suite des temps, par ceux qui seraient éclairés des lumiéres du St. Esprit. Tant qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la loi de ses pères ; il ne montra aux hommes qu'un juste agréable à Dieu, persécuté par ses envieux, & condamné à la mort par des magistrats prévenus. Il voulut que sa sainte église établie par lui fit tout le reste.

Joseph, au chap. XII. de son histoire, parle d'une secte

de Juifs rigoriſtes, nouvellement établie par un nommé Judas Galiléen. *Ils mépriſent*, dit-il, *les maux de la terre ; ils triomphent des tourments par leur conſtance ; ils préfèrent la mort à la vie lorſque le ſujet en eſt honorable. Ils ont ſouffert le fer & le feu, & vû briſer leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur légiſlateur, ni manger des viandes défenduës.*

Il paraît que ce portrait tombe ſur les Judaïtes, & non pas ſur les Eſſéniens. Car voici les paroles de Joſeph. *Judas fut l'auteur d'une nouvelle ſecte, entiérement différente des trois autres*, c. d, *des Saducéens, des Phariſiens, & des Eſſéniens.* Il continuë & dit ; *Ils ſont Juifs de nation ; ils vivent unis entre eux, & regardent la volupté comme un vice* ; le ſens naturel de cette phraſe fait voir que c'eſt des Judaïtes dont l'auteur parle.

Quoi qu'il en ſoit, on connut ces Judaïtes avant que les diſciples du Chriſt commençaſſent à faire un parti conſidérable dans le monde.

Les Thérapeutes étaient une ſociété différente des Eſſéniens & des Judaïtes ; ils reſſemblaient aux Gymnoſophiſtes des Indes, & aux Brames. *Ils ont*, dit Philon, *un mouvement d'amour céleſte, qui les jette dans l'entouſiaſme des Bacchantes & des Coribantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aſpirent. Cette ſecte naquit dans Aléxandrie qui était toute remplie de Juifs, & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les diſciples de Jean Baptiſte s'étendirent auſſi un peu en Egypte, mais principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut auſſi dans l'Aſie mineure. Il eſt dit dans les actes des apôtres (ch. 19.) que Paul en recontra pluſieurs à

Ephèſe; il leur dit, *Avez-vous reçu le St. Eſprit?* Ils lui répondirent, *Nous n'avons pas ſeulement ouï dire qu'il y ait un St. Eſprit.* Il leur dit, *Quel batême avez-vous donc reçu?* Ils lui répondirent, *Le batême de Jean.*

Il y avait dans les premiéres années qui ſuivirent la mort de Jeſus, ſept ſocietés ou ſectes différentes chez les Juifs, les Phariſiens, les Saducéens, les Eſſéniens, les Judaïtes, les Thérapeutes, les diſciples de Jean, & les diſciples de Chriſt, dont Dieu conduiſait le petit troupeau dans des ſentiers inconnus à la ſageſſe humaine.

Les fidèles eurent le nom de Chrêtiens dans Antioche, vers l'année ſoixante de nôtre êre vulgaire; mais ils furent connus dans l'empire Romain, comme nous le verrons dans la ſuite, ſous d'autres noms. Ils ne ſe diſtinguaient auparavant que par le nom de frères, de ſaints, ou de fidèles. Dieu qui était deſcendu ſur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainſi à ſon égliſe les plus faibles commencements & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obſcurs, ils travaillent tous de leurs mains. L'apôtre Paul témoigne qu'il gagnait ſa vie à faire des tentes. St. Pierre reſſuſcita la coûturiére Dorcas qui faiſait les robes des frères. L'aſſemblée des fidèles ſe tenait à Joppé, dans la maiſon d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. 9. des actes des Apôtres.

Les fidèles ſe répandirent ſecrettement en Grèce, & quelques uns allèrent de là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une ſynagogue. Ils ne ſe ſéparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circonciſion; & com-

me on l'a déja remarqué ailleurs, les quinze premiers évêques de Jéruſalem furent tous circoncis.

Lorſque l'apôtre Paul prit avec lui Timothée qui était fils d'un père gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Liſtre. Mais Tite, ſon autre diſciple, ne voulut point ſe ſoumettre à la circonciſion. Les frères diſciples de Jeſus furent unis aux Juifs, juſqu'au temps où Paul eſſuïa une perſécution à Jéruſalem, pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accuſé par les Juifs de vouloir détruire la loi Moſaïque par Jeſus-Chriſt. C'eſt pour ſe laver de cette accuſation que l'apôtre Jaques propoſa à l'apôtre Paul de ſe faire raſer la tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de ſe raſer ; *Prenez les avec vous*, lui dit Jaques (chap. 21. act. des apôt.) *purifiez vous avec eux, & que tout le monde ſache que ce que l'on dit de vous eſt faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïſe.*

Paul n'en fut pas moins accuſé d'impieté & d'héréſie, & ſon procès criminel dura longtemps ; mais on voit évidemment par les accuſations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jéruſalem pour obſerver les rites Judaïques.

Il dit à Feſtus ces propres paroles (chapit. 25. des actes :) *Je n'ai péché ni contre la loi Juive, ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient Jeſus-Chriſt comme Juif, obſervateur de la loi Juive, envoyé de Dieu pour la faire obſerver.

La circonciſion eſt utile, dit l'apôtre Paul, (2e Epit. aux Rom.) ſi vous obſervez la loi ; mais ſi vous la violez,

vôtre circonciſion devient prépuce.—Si un incirconcis garde la loi, il ſera comme circoncis. Le vrai Juif eſt celui qui eſt Juif intérieurement.

Quand cet apôtre parle de Jeſus-Chriſt dans ſes épîtres, il ne révèle point le myſtère inéfable de ſa conſubſtantiabilité avec Dieu ; nous ſommes délivrés par lui (dit-il, chap. 5. épit. aux Rom.) de la colère de Dieu ; le don de Dieu s'eſt répandu ſur nous, par la grace donnée à un ſeul homme qui eſt Jeſus-Chriſt.—La mort a régné par le péché d'un ſeul homme, les juſtes régneront dans la vie par un ſeul homme qui eſt Jeſus-Chriſt.

Et au chap. 8. Nous les héritiers de Dieu, & les cohéritiers de Chriſt, Et au chap. 16. A Dieu, qui eſt le ſeul ſage, honneur & gloire par Jeſus-Chriſt.—Vous êtes à Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt à Dieu. (1e. aux Corinth. chap. 3.)

Et, (1e. aux Cor. chap. 15. v. 27.) Tout lui eſt aſſujetti, en exceptant ſans doute Dieu qui lui a aſſujetti toutes choſes.

On a eu quelque peine à expliquer le paſſage de l'épître aux Philippiens ; *Ne faites rien par une vaine gloire ; croyez mutuellement par humilité que les autres vous ſont ſupérieurs, ayez les mêmes ſentiments que Chriſt-Jeſus, qui étant dans l'empreinte de Dieu, n'a point crû ſa proye de s'égaler à Dieu.* Ce paſſage paraît très bien approfondi, & mis dans tout ſon jour, dans une lettre qui nous reſte des égliſes de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui eſt un précieux monument de l'antiquité. On loüe dans cette lettre la modeſtie de quelques fidèles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la lettre, *prendre le grand titre de martyrs*, (pour quel-

ques tribulations) *à l'exemple de Jeſus-Chriſt, lequel étant empreint de Dieu, n'a pas crû ſa proye la qualité d'égal à Dieu.* Origène dit auſſi dans ſon commentaire ſur Jean; La grandeur de Jeſus a plus éclaté quand il s'eſt humilié, *que s'il eût fait ſa proye d'être égal à Dieu.* En effet, l'explication contraire eſt un contre-ſens viſible. Que ſignifierait, *Croyez les autres ſupérieurs à vous, imitez Jeſus qui n'a pas crû que c'était une proye, une uſurpation, de s'égaler à Dieu?* Ce ſerait viſiblement ſe contredire, ce ſerait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modeſtie, ce ſerait pécher contre le ſens commun.

La ſageſſe des apôtres fondait ainſi l'égliſe naiſſante. Cette ſageſſe ne fut point altérée par la diſpute qui ſurvint entre les apôtres Pierre, Jaques & Jean d'un côté, & Paul de l'autre. Cette conteſtation arriva à Antioche. L'apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjones, mangeait avec les gentils convertis, & n'obſervait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la diſtinction des viandes; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres diſciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne ruminaient pas; mais pluſieurs Juifs chrétiens arrivés, St. Pierre ſe remit avec eux à l'abſtinence des viandes défendües, & aux cérémonies de la loi Moſaïque.

Cette action paraiſſait très prudente; il ne voulait pas ſcandaliſer les Juifs chrétiens ſes compagnons; mais St. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui réſiſtai*, dit-il, *à ſa face, parce qu'il était blâmable.* (épître aux Galates, chap. 2.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la

part

part de St. Paul, qu'ayant été d'abord perſécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé ſacrifier dans le temple à Jéruſalem, qu'il avait circoncis ſon diſciple Timothée, qu'il avait accompli les rites Juifs qu'il reprochait alors à Céphas. St. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans ſa premiére homélie, tom. 3. qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & ſe piquent au bareau, pour avoir plus d'autorité ſur leurs clients; il dit que Pierre Céphas, étant deſtiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux Gentils, ils firent ſemblant de ſe quereller, Paul pour gagner les Gentils, aux Gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais St. Auguſtin n'eſt point du tout de cet avis. *Je ſuis fâché*, dit-il dans l'épitre à Jérôme, *qu'un auſſi grand homme ſe rende le patron du menſonge, patronum mendacii. . .*

Au reſte, ſi Pierre était deſtiné aux Juifs judaïſans, & Paul aux étrangers, il eſt très probable que Pierre ne vint point à Rome. Les actes des apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoi qu'il en ſoit, ce fut vers l'an 60 de notre êre, que les chrêtiens commencèrent à ſe ſéparer de la communion Juive, & c'eſt ce qui leur attira tant de querelles, & tant de perſécutions de la part des ſynagogues répandües à Rome, en Grèce, dans l'Egypte & dans l'Aſie. Ils furent accuſés d'impieté, d'athéïſme par leurs frères Juifs, qui les excommuniaient dans leurs ſynagogues trois fois les jours du ſabbath. Mais Dieu les ſoutint toujours au milieu des perſécutions.

Petit à petit, pluſieurs égliſes ſe formèrent, & la ſéparation devint entiér entre les Juifs & les chrêtiens, avant

avant la fin du premier ſiècle ; cette ſéparation était ignorée du gouvernement Romain. Le ſénat de Rome, ni les empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait juſques là conduit dans l'obſcurité, & qu'il élevait par des degrés inſenſibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'empire Romain. Les myſtères & les expiations étaient accréditées dans preſque toute la terre. Les Empereurs (il eſt vrai), les grands & les philoſophes, n'avaient nulle foi à ces myſtères ; mais le peuple, qui en fait de religion donne la loi aux grands, leur impoſait la néceſſité de ſe conformer en apparence à ſon culte. Il faut pour l'enchainer paraître porter les mêmes chaînes que lui. Cicéron lui-même fut initié aux myſtères d'Eleuſine. La connaiſſance d'un ſeul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes miſtérieuſes & magnifiques. Il faut avoüer que les priéres & les himnes qui nous ſont reſtés de ces myſtères, ſont ce que le paganiſme a de plus pieux & de plus admirable.

Les chrêtiens qui n'adoraient auſſi qu'un ſeul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir pluſieurs gentils. Quelques philoſophes de la ſecte de Platon devinrent chrêtiens. C'eſt pourquoi les pères de l'égliſe des trois premiers ſiècles furent tous Platoniciens.

Le zèle inconſidéré de quelques-uns ne nuiſit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Juſtin l'un des premiers pères, d'avoir dit dans ſon commentaire ſur Iſaïe, que les ſaints jouïraient dans un régne de mille ans ſur la terre, de tous les biens ſenſuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans ſon apologie du Chriſtianiſme, que

Dieu

Dieu ayant fait la terre, en laissa le soin aux anges, lesquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui sont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres pères, pour avoir supposé des oracles des sibylles. Il prétendait que la sibylle Eritrée avait fait ces quatre vers Grecs, dont voici l'explication littérale.

Avec cinq pains & deux poissons
Il nourrira cinq mille hommes au désert,
Et en ramassant les morceaux qui resteront
Il en remplira douze paniers.

On reprocha aussi aux premiers chrétiens la supposition de quelques vers acrostiches d'une ancienne sibylle, lesquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de Jesus-Christ, chacune dans leur ordre.

Mais ce zéle de quelques chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'église de faire les progrès que Dieu lui destinait. Les chrétiens célébrèrent d'abord leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de là leur vint le titre de lucifugaces (selon Minutius Félix.) Philon les appelle Gesséens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siècles chez les Gentils, étaient ceux de Galiléens, & de Nazaréens; mais celui de chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages ne furent établis tout d'un coup; les temps apostoliques furent différens des temps qui les suivirent. St. Paul dans sa 1e. aux Corinthiens nous apprend que les frères, soit circoncis, soit incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs prophètes voulaient parler, il fallait

fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlaſſent, & que ſi quelqu'un pendant ce temps là avait une révélation, le prophête qui avait pris la parole devait ſe taire.

C'eſt ſur cet uſage de l'égliſe primitive que ſe fondent encor aujourd'hui quelques communions chrêtiennes, qui tiennent des aſſemblées ſans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'égliſe excepté aux femmes; ce qui eſt aujourd'hui la Ste. Meſſe, qui ſe célèbre au matin, était la Cène qu'on faiſait le ſoir; ces uſages changèrent à meſure que l'égliſe ſe fortifia. Une ſocieté plus étendue exigea plus de réglements, & la prudence des paſteurs ſe conforma aux temps & aux lieux.

St. Jérome & Euſèbe raportent que quand les égliſes reçurent une forme, on y diſtingua peu à peu cinq ordres différents. Les ſurveillans, Epiſcopoi, d'où ſont venus les évêques; les anciens de la ſocieté, Preſbiteroi, les prêtres, les ſervans, ou diacres; les Piſtoi, croyants, initiés; c'eſt-à-dire, les batizés, qui avaient part aux ſoupers des Agapes, & les Catécumènes & Energumènes qui attendaient le batême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de Tertulien dédié à ſa femme, temoin l'exemple des apôtres. Aucune repréſentation, ſoit en peinture, ſoit en ſculpture, dans leurs aſſemblées, pendant les trois premiers ſiècles. Les chrêtiens cachaient ſoigneuſement leurs livres aux gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux catécumènes de réciter l'oraiſon dominicale.

Ce qui diſtinguait le plus les chrêtiens, & ce qui a duré juſqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chaſſer

les

les diables avec le ſigne de la croix. Origène dans ſon traité contre Celſe, avoüe au nombre 133. qu'Antinoüs divinisé par l'empereur Adrian faiſait des miracles en Egypte par la force des charmes & des preſtiges ; mais il dit que les diables ſortent du corps des poſſédés à la prononciation du ſeul nom de Jeſus.

Tertulien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans ſon apologétique, au chap. 23. *Si vos dieux ne confeſſent pas qu'ils ſont des diables à la préſence d'un vrai chrêtien, nous voulons bien que vous répandiez le ſang de ce chrêtien. Y a-t-il une démonſtration plus claire ?*

En effet, Jeſus-Chriſt envoya ſes apôtres pour chaſſer les démons. Les Juifs avaient auſſi de ſon temps le don de les chaſſer ; car lorſque Jeſus eut délivré des poſſédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de cochons, & qu'il eut opéré d'autres guériſons pareilles, les Phariſiens dirent, Il chaſſe les démons par la puiſſance de Belzébuth. *Si c'eſt par Belzébut que je les chaſſe*, répondit Jeſus, *par qui vos fils les chaſſent-ils ?* Il eſt inconteſtable que les Juifs ſe vantaient de ce pouvoir ; ils avaient des exorciſtes, & des exorciſmes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes conſacrées dans le nez des démoniaques ; (Joſeph raporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir ſur les diables, que les Juifs ont perdu, fut tranſmis aux chrêtiens, qui ſemblent auſſi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chaſſer les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie ; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'égliſe rendent témoignage à la magie. St. Juſtin

avoüe

avoüe dans son apologétique, au livre 3. qu'on évoque souvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Lactance, au Liv. 7. de ses institutions divines, dit, *que si on veut nier l'existence des ames après la mort, la magicien nous en convaincra bientôt en les faisant paraître.* Irenée, Clément Alexandrin, Tertullien, l'évêque Cyprien, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques ; mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire Romain, les magistrats sévirent contr'elles, & des peuples, surtout, les persécutèrent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des privileges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues ; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encor aujourd'hui à Rome ; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le sénat ne les adoptat pas.

Mais les chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, & surtout de celui de l'empire, furent exposés plusieurs fois à de cruelles épreuves.

Un des premiers, & des plus célèbres martyrs, fut Ignace, évêque d'Antioche, condamné par l'empereur Trajan lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un temps où l'on ne massacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne sçait point de quoi il était accusé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence ; il fallait que

St

St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'histoire de son martire raporte qu'on lui trouva le nom de Jesus-Christ gravé sur le cœur, en caractères d'or ; & c'est de là que les chrétiens prirent en quelques endroits le nom de Théophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une lettre de lui, par laquelle il prie les évêques & les chrétiens de ne point s'opposer à son martire ; soit que dès-lors les chrétiens fussent assez puissants pour le délivrer, soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grace. Ce qui est encor très remarquable, c'est qu'on souffrit que les chrétiens de Rome vinssent au devant de lui quand il fut amené dans cette capitale ; ce qui prouve évidemment qu'on punissait en lui la personne, & non pas la secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. Origène dans son livre trois contre Celse, dit, *On peut compter facilement les chrétiens qui sont morts pour leur religion, parce qu'il en est mort peu, & seulement de temps en temps, & par intervalle.*

Dieu eut un si grand soin de son église, que malgré ses ennemis, il fit ensorte qu'elle tint cinq conciles dans le premier siècle, 16. dans le second, & 30. dans le troisième ; c. d. des assemblées tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues, quand la fausse prudence des magistrats craignit qu'elles ne devinssent tumultueuses. Il nous est resté peu de procès verbaux des proconsuls & des préteurs qui condamnèrent les chrétiens à mort. Ce serait les seuls actes sur lesquels on pût constater les accusations portées contr'eux, & leurs supplices.

Nous avons un fragment de Dénis d'Alexandrie, dans lequel

lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un proconſul d'Egypte, ſous l'empereur Valérien ; le voici.

« Dénis, Fauſte, Maxime, Marcel, & Cheremon, « ayant été introduits à l'audience, le préfet Emilien leur « a dit : Vous avez pû connaître par les entretiens que « j'ai eus avec vous, & par tout ce que je vous en ai « écrit, combien nos princes ont témoigné de bonté à « vôtre égard ; je veux bien encor vous le redire : ils « font dépendre vôtre converſation & vôtre ſalut de vous-« mêmes & vôtre deſtinée eſt entre vos mains : ils ne « demandent de vous qu'une ſeule choſe, que la raiſon « exige de toute perſonne raiſonnable, c'eſt que vous « adoriez les dieux protecteurs de leur empire, & que « vous abandonniez cet autre culte ſi contraire à la nature « & au bon ſens.

« Dénis a répondu : Chacun n'a pas les mêmes dieux, « & chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement.

« Le préfet Emilien a repris : Je vois bien que vous êtes « des ingrats, qui abuſez des bontés que le empereurs ont « pour vous. Eh bien, vous ne demeurerez pas davanta-« ge dans cette ville, & je vous envoye à Cephro dans le « fond de la Lybie, ce ſera là le lieu de vôtre banniſſement, « ſelon l'ordre que j'en ai reçu de nos empereurs : au reſte, « ne penſez pas y tenir vos aſſemblées, ni aller faire vos « priéres dans ces lieux que vous nommez des cimetiéres, « cela vous eſt abſolument défendu, & je ne le permet-« trai à perſonne.

Rien ne porte plus le caractères de vérité, que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y avait des temps où les aſſemblées étaient prohibées. C'eſt ainſi que parmi nous il

eſt

eſt defendu aux Calviniſtes de s'aſſembler dans le Languedoc ; nous avons même quelquefois fait prendre & roüer des miniſtres, ou prédicans, qui tenaient des aſſemblées malgré les loix. C'eſt ainſi qu'en Angleterre & en Irlande, les aſſemblées ſont défendües aux catholiques Romains ; & il y a eu des occaſions, où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenſes portées par les loix romaines, Dieu inſpira à pluſieurs empereurs de l'indulgence pour les chrêtiens. Dioclétien même, qui paſſe chez les ignorans pour un perſécuteur ; Dioclétien dont la premiére année de règne eſt encor l'époque de l'être des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du chriſtianiſme, au point que pluſieurs chrêtiens eurent des charges principales auprès de ſa perſonne. Il ſouffrit même que dans Nicomédie ſa réſidence, il y eût une ſuperbe égliſe, élevée vis-à-vis ſon palais. Enfin il épouſa une chrêtienne.

Le Céſar Galérius ayant malheureuſement été prévenu contre les chrêtiens, dont il croyait avoir à ſe plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrêtien plus zélé que ſage, mit en piéces l'édit de l'empereur, & de là vint cette perſécution ſi fameuſe, dans laquelle il y eut plus de deux cent perſonnes condamnées à la mort, dans toute l'étendüe de l'empire Romain, ſans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers temps un ſi grand nombre de martyrs, qu'il faut bien ſe donner de garde d'ébranler la vérité de l'hiſtoire de ces véritables confeſſeurs de nôtre ſain-

te religion, par un mêlange dangereux de fables, & de faux martyrs.

Le bénédictin Don Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs auſſi inſtruit qu'eſtimable & zélé, aurait dû choiſir avec plus de diſcrétion ſes actes ſincères. Ce n'eſt pas aſſez qu'un manuſcrit ſoit tiré de l'abbaye de St. Benoit ſur Loire, ou d'un couvent de céleſtins de Paris, conforme à un manuſcrit des feuillans, pour que cet acte ſoit autentique ; il faut que cet acte ſoit ancien, écrit par des contemporains, & qui porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pû ſe paſſer de raporter l'avanture du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romanus avait obtenu ſon pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le juge Aſclépiade le condamna à être brulé. Des Juifs préſents à ce ſpectacle, ſe moquèrent du jeune St. Romanus, & reprochèrent aux chrêtiens que leur Dieu les laiſſat bruler, lui qui avait délivré Sidrac, Miſac, & Abdenago de la fournaiſe ; qu'auſſi-tôt il s'éleva, dans le temps le plus ſerein, un orage qui éteignit le feu ; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus ; que le premier médecin de l'empereur ſe trouvant là, fit officieuſement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine ; qu'auſſi-tôt le jeune homme qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté ; que l'empereur fut étonné que l'on parlat ſi bien ſans langue ; que le médecin pour réïtérer cette expérience coupa ſur le champ la langue à un paſſant, lequel en mourut ſubitement.

Euſèbe, dont le bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait

vait respecter assez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Testament (desquels personne ne doutera jamais) pour ne pas leur associer des histoires si suspectes, lesquelles pouraient scandaliser les faibles.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme, qui s'éclipsa bientôt pour reparaître ensuite sous les rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne, étaient remplies de chrétiens. Le César Constance Clore les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine, qui était chrétienne, c'est la mère de Constantin, connue sous le nom de Ste. Héléne; car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 292. quand il épousa la fille de Maximien Hercule; mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour nôtre sainte religion.

La divine providence prépara par des voyes qui semblent humaines le triomphe de son église. Constance Clore mourut en 306 à York en Angleterre, dans un tems où les enfans qu'il avait de la fille d'un César étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. Constantin eut la confiance de se faire élire à York par cinq ou six mille soldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plûpart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite sans le consentement de Rome, du Sénat, & des armées, pût prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire sur Maxentius élû à Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que Zozime raporte à ce ſujet. Il dit que Conſtantin agité de remords, après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire, s'il avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaiſſaient pas. Il eſt bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Neron, & qu'il n'avait oſé aſſiſter aux ſacrés miſtères en Grèce. Cependant, les Tauroboles étaient en uſage ; & il eſt bien difficile de croire qu'un empereur tout-puiſſant n'ait pû trouver un prêtre qui voulût lui accorder des ſacrifices expiatoires. Peut-être même eſt-il encor moins croyable que Conſtantin occupé de la guerre, de ſon ambition, de ſes projets, & environné de flateurs, ait eu le temps d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un prêtre Egyptien arrivé d'Eſpagne, qui avait accès à ſa porte, lui promit l'expiation de tous ſes crimes dans la religion chrêtienne. On a ſoupçonné que ce prêtre était Oſius évêque de Cordoüe.

Quoi qu'il en ſoit, Conſtantin communia avec les chrêtiens, bien qu'il ne fût jamais que catécumène, & réſerva ſon batême pour le moment de ſa mort. Il fit bâtir ſa ville de Conſtantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrêtienne. Alors l'égliſe prit une forme auguſte.

Il eſt à remarquer que dès l'an 314. avant que Conſtantin réſidat dans ſa nouvelle ville, ceux qui avaient perſécuté les chrêtiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrêtiens jettèrent la femme de Maximien dans l'Oronte ; ils égorgèrent tous ſes parens ; ils maſſacrèrent dans l'Egypte & dans la Paleſtine, les magiſtrats qui s'étaient le plus déclarés contre le Chriſtianiſme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Theſſalonique, furent re-

connües, & leur corps fut jetté dans la mer. Il eût été à ſouhaiter que les chrêtiens euſſent moins écouté l'eſprit de vengeance ; mais Dieu qui punit ſelon ſa juſtice, voulut que les mains des chrêtiens fuſſent teintes du ſang de leurs perſécuteurs, ſitôt que ces chrêtiens furent en liberté d'agir.

Conſtantin convoqua, aſſembla dans Nicée, vis-à-vis de Conſtantinople, le premier concile œcuménique, auquel préſida Ozius. On y décida la grande queſtion qui agitait l'égliſe, touchant la divinité de Jeſus-Chriſt : les uns ſe prévalaient de l'opinion d'Origènes, qui dit au chap. 6. contre Celſe, *Nous préſentons nos priéres à Dieu par Jeſus, qui tient le milieu entre les natures créées, & la nature incréée, qui nous aporte la grace de ſon père, & préſente nos priéres au grand Dieu en qualité de nôtre pontife.* Ils s'appuyaient auſſi ſur pluſieurs paſſages de St. Paul, dont on a rapporté quelques-uns. Ils ſe fondaient ſurtout ſur ces paroles de Jeſus-Chriſt, *Mon père eſt plus grand que moi* ; & ils regardaient Jéſus comme le premier né de la création, comme la plus pûre émanation de l'être ſuprême, mais non pas préciſément comme Dieu.

Les autres qui étaient ortodoxes, alléguaient des paſſages plus conformes à la divinité éternelle de Jeſus, comme celui-ci : *Mon Père & moi, nous ſommes la même choſe* ; paroles que les adverſaires interprétaient comme ſignifiant, *mon père & moi ævons le même deſſein, la même volonté* ; *je n'ai point d'autres deſirs que ceux de mon père.* Aléxandre, évêque d'Aléxandrie, & après lui Athanaſe, étaient à la tête des ortodoxes, & Euſèbe évêque de Nicomédie avec dix-ſept autres évêques, le prêtre Arius,

& pluſieurs autres prêtres, étaient dans le parti oppoſé. La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Aléxandre traita ſes adverſaires d'Antechriſts.

Enfin, après bien des diſputes, le St. Eſprit décida ainſi dans le concile, par la bouche de 299 évêques, contre dix-huit: *Jeſus eſt fils unique de Dieu, engendré du père, c. d. de la ſubſtance du père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, conſubſtantiel au père; nous croyons auſſi au St. Eſprit, &c.* Ce fut la formule du Concile. On voit par cet exemple combien les évêque l'emportaient ſur les ſimples prêtres. Deux mille perſonnes du ſecond ordre étaient de l'avis d'Arius, au raport de deux patriarches d'Alexandrie qui ont écrit la chronique d'Alexandrie en Arabe. Arius fut éxilé par Conſtantin, mais Atanaſe le fut auſſi bientôt après, & Arius fut rappellé à Conſtantinople; mais St. Macaire pria Dieu ſi ardemment de faire mourir Arius, avant que ce prêtre pût entrer dans la cathédrale, que Dieu éxauça ſa priére. Arius mourut en allant à l'égliſe en 330. L'empereur Conſtantin finit ſa vie en 337. Il mit ſon teſtament entre les mains d'un prêtre Arien, & mourut entre les bras du chef des Ariens Euſèbe, évêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiſer qu'au lit de mort, & laiſſant l'égliſe triomphante, mais diviſée.

Les partiſans d'Atanaſe & ceux d'Euſèbe ſe firent une guerre cruelle; & ce qu'on appelle l'Arianiſme fut longtemps établi dans toutes les provinces de l'empire.

Julien le philoſophe, ſurnommé l'apoſtat, voulut étouffer ces diviſions, & ne put y parvenir.

Le ſecond concile général fut tenu à Conſtantinople

en

en 381. On y expliqua ce que le concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire sur le St. Esprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le St. Esprit est seigneur vivifiant, qui procède du père, & qu'il est adoré & glorifié avec le père & le fils.*

Ce ne fut que vers le neuviéme siècle que l'église Latine statua par degrés que le St. Esprit procède du père & du fils.

En 431. le 3e. concile général tenu à Ephèse décida que Marie était véritablement mère de Dieu, & que Jesus avait deux natures & une personne. Nestorius évêque de Constantinople qui voulait que la Ste. Vierge fût appellée mère de Christ, fut déclaré *Judas* par le concile, & les deux natures furent encor confirmées par le concile de Calcédoine.

Je passerai légérement sur les siécles suivants qui sont assez connus. Malheureusement, il n'y eut aucune de ces disputes qui ne causat des guerres, & l'église fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encor, pour exercer la patience des fidèles, que les Grecs & les Latins rompirent sans retour au neuviéme siècle ; il permit encor qu'en occident il y eût 29 schismes sanglants pour la chaire de Rome.

Cependant l'église Grecque presque toute entiére, & toute l'église d'Afrique devinrent esclaves sous les Arabes, & ensuite sous les Turcs, qui élevèrent la religion Mahométane sur les ruines de la chrêtienne ; l'église Romaine subsista, mais toujours souillée de sang par plus de six cent ans de discorde, entre l'empire d'occident & le sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très puissante. Les évêques, les abbés en Allemagne se firent tous princes, & les papes acquirent peu à peu la domination absolüe dans

Rome & dans un pays de cent lieües. Ainſi Dieu éprouva ſon égliſe par les humiliations, par les troubles & par la ſplendeur.

Cetta égliſe Latine perdit au ſeiziéme ſiécle la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suède, l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande, la Suiſſe, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Eſpagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de ſujets.

La providence divine ſemblait deſtiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à ſe ranger ſous l'obéïſſançe du pape, pour le récompenſer de l'Aſie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Ruſſie, & des autres états perdus, dont nous avons parlé. St. François Xavier qui porta le St. Evangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandiſes, fit un très grand nombre de miracles, tous atteſtés par les RR. PP. Jéſuites; quelques-uns diſent qu'il reſſuſcita neuf morts; mais le R. P. Ribadeneira, dans ſa fleur des ſaints, ſe borne à dire qu'il n'en reſſuſcita que quatre; c'eſt bien aſſez. La providence voulut qu'en moins de cent années il y eut des milliers de catholiques Romains dans les iſles du Japon. Mais le diable ſema ſon ivroye au milieu du bon grain. Les chrêtiens formérent une conjuration ſuivie d'une guerre civile dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la nation ferma ſes ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrêtiens, & qui furent d'abord obligés de marcher ſur la croix pour obtenir la permiſſion de vendre leurs denrées

dans

dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apostolique & romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers temps, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des Dominicains & d'autres, scandalisèrent à tel point le grand empereur Yontchin, que ce Prince qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignat nôtre sainte religion, dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui apartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes Américaines non domptées, toutes les terres Australes, qui sont une cinquiéme partie du globe, sont demeurées la proye du démon, pour vérifier cette sainte parole : *il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus* ; s'il y a environ seize cent millions d'hommes sur la terre, comme quelques doctes le prétendent, la sainte église Romaine catholique universelle en possède à peu près soixante millions, ce qui fait plus de la deux cent trentiéme partie des habitans du monde connu.

CON-

CONVULSIONS.

ON danſa vers l'an 1724. ſur le cimetière de St. Médard ; il s'y fit beaucoup de miracles : en voici un raporté dans une chanſon de Mad. la ducheſſe du Maine ;

Un décroteur à la royale
Du talon gauche eſtropié,
Obtint pour grace ſpéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Les convulſions miraculeuſes, comme on ſçait, continuèrent juſqu'à ce qu'on eût mis une garde au cimetiére.

De par le roi défenſe à Dieu
De plus fréquenter en ce lieu.

Les jéſuites, comme on le ſçait encore, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur Xavier avait épuiſé les graces de la compagnie à reſſuſciter neuf morts de compte fait, s'aviſèrent, pour balancer le crédit des Janſéniſtes, de faire graver une eſtampe de Jeſus-Chriſt habillé en jéſuite. Un plaiſant du parti Janſéniſte, comme on le ſçait encore, mit au bas de l'eſtampe :

Admirez l'artifice extrême
De ces moines ingénieux ;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

Les

Les Jansénistes pour mieux prouver que jamais Jesus-Christ n'avait pu prendre l'habit de jésuite, remplirent Paris de convulsions, & attirèrent le monde à leur préau. Le conseiller au Parlement, Carré de Montgeron, alla présenter au roi un recueil *in*-4°. de tous ces miracles, attestés par mille témoins ; il fut mis, comme de raison, dans un château, où l'on tâcha de rétablir son cerveau par le régime ; mais la vérité l'emporte toujours sur les persécutions ; les miracles se perpétuèrent trente ans de suite, sans discontinuer. On faisait venir chez soi sœur Rose, sœur Illuminée, sœur Promise, sœur Confite ; elles se faisaient fouëtter, sans qu'il y parût le lendemain ; on leur donnait des coups de buches sur leur estomac bien cuirassé, bien rembourré, sans leur faire de mal ; on les couchait devant un grand feu, le visage frotté de pommade, sans qu'elles brulassent ; enfin, comme tous les arts se perfectionnent, on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs, & par les crucifier. Un fameux théologien même a eu aussi l'avantage d'être mis en croix : tout cela pour convaincre le monde qu'une certaine bulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver sans tant de frais. Cependant, & Jésuites & Jansénistes, se réunirent tous contre l'esprit des loix, & contre . . . . & contre . . . . & contre . . . . & contre . . . . Et nous osons après cela nous moquer des Lapons, des Samoyèdes & des Nègres !

CRITIQUE.

JE ne prétends point parler ici de cette critique de Scoliaſtes, qui reſtitue mal un mot d'un ancien auteur qu'auparavant on entendait très bien. Je ne touche point à ces vraies critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'hiſtoire & de la philoſophie ancienne. J'ai en vüe les critiques qui tiennent à la ſatyre.

Un amateur des lettres liſait un jour le Taſſe avec moi ; il tomba ſur cette ſtance.

Chiama gli habitator dell' ombre eterne,
Il rauco ſuon della tartarea tromba,
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba,
Nè ſi ſtridendo mai dalle ſuperne
Regioni del cielo il fulgor piomba ;
Ne ſi ſcoſſa giammai trema la terra,
Quando i vapori in ſen gravida ſerra,

Il lut enſuite au hazard pluſieurs ſtances de cette force & de cette harmonie. Ah ! c'eſt donc là, s'écria-t-il, ce que vôtre Boileau apelle du clinquant ! c'eſt donc ainſi qu'il veut rabaiſſer un grand homme qui vivait cent ans avant lui, pour mieux élever un autre grand homme qui vivait ſeize cent ans auparavant, & qui eût lui-même rendu juſtice au Taſſe ?

Conſolez vous, lui dis-je, prenons les opéras de Quinaut : nous trouvâmes à l'ouverture du livre, de quoi

nous

nous mettre en colère contre la critique; l'admirable poëme d'Armide se présenta, nous trouvames ces mots.

SIDONIE.

La haine est affreuse & barbare,
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare,
A souffrir des maux rigoureux.
Si vôtre sort est en vôtre puissance,
Faites choix de l'indifférence,
Elle assure un sort plus heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est pas possible
De passer de mon trouble en un état paisible,
Mon cœur ne se peut plus calmer;
Renaud m'offense trop, il n'est que trop aimable,
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

Nous lumes toute la piéce d'Armide, dans laquelle le génie du Tasse reçoit encor de nouveaux charmes par les mains de Quinaut; Eh bien, dis-je à mon ami, c'est pourtant ce Quinaut que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'écrivain le plus mépriſable; il persuada même à Louis XIV. que cet écrivain gracieux, touchant, patétique, élégant, n'avait d'autre mérite que celui qu'il empruntait du musicien Lully. Je conçois cela très-aisément, me répondit mon ami; Boileau n'était pas jaloux du musicien, il l'était du poëte. Quel fond devons-nous faire sur le jugement d'un homme, qui pour rimer à un vers qui finissait en *aut*, dénigrait tantôt *Bourſaut*, tantôt *Hainaut*, tantôt *Quinaut*, selon qu'il était bien ou mal avec ces messieurs là?

Mais pour ne pas laisser refroidir vôtre zèle contre l'injustice,

justice, mettez seulement la tête à la fenêtre, regardez cette belle façade du Louvre, par qui Perraut s'est immortalisé : cet habile homme était frère d'un académicien très sçavant avec qui Boileau avait eu quelque dispute ; en voilà assez pour être traité d'architecte ignorant.

Mon ami après avoir un peu rêvé reprit en soupirant, La nature humaine est ainsi faite. Le Duc de Sully dans ses mémoires, trouve le Cardinal d'Ossat, & le secretaire de Villeroi, de mauvais ministres ; Louvois faisait ce qu'il pouvait pour ne pas estimer le grand Colbert ; Ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre de leur vivant, répondis-je, c'est un sottise qui n'est guères attachée qu'à la litterature, à la chicane, & à la théologie.

Nous avons eu un homme de mérite, c'est Lamotte, qui a fait de très belles stances.

Quelquefois au feu qui la charme
Résiste une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuïr la honte qu'elle hait.
Sa sévérité n'est que faste,
Et l'honneur de passer pour chaste
La résout à l'être en effet.

En vain ce sévère stoïque
Sous mille défauts abattu
Se vante d'une ame héroïque

Toute

Toute voüée à la vertu.
Ce n'eſt point la vertu qu'il aime,
Mais ſon cœur yvre de lui-même
Voudrait uſurper les autels ;
Et par ſa ſageſſe frivole
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modèle
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire ;
Et ſi le ſceau de la victoire
N'eût conſacré ces demi-dieux ;
Aléxandre aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et Céſar qu'un ſéditieux.

Cet auteur, dit-il, était un ſage qui prêta plus d'une fois le charme des vers à la philoſophie. S'il avait toujours écrit de pareilles ſtances, il ſerait le premier des poëtes liriques ; cependant c'eſt lors qu'il donnait ces beaux morceaux, que l'un de ſes contemporains l'appellait

Certain oiſon gibier de baſſe-cour :

Il dit de Lamotte en un autre endroit :

De ſes diſcours l'ennüeuſe beauté.

Il dit dans un autre :

..... *Je n'y vois qu'un défaut,*

C'eſt

C'eſt que l'auteur les devait faire en proſe.
Ces odes là ſentent bien le Quinaut.

Il le pourſuit partout, il lui reproche partout la ſéchereſſe, & le défaut d'harmonie.

Seriez-vous curieux de voir les odes que fit quelques années après ce même cenſeur qui jugeait Lamotte en maître, & qui le décriait en ennemi ? Liſez.

Cette influence ſouveraine
N'eſt pour lui qu'une illuſtre chaîne
Qui l'attache au bonheur d'autrui ;
Tous les brillans qui l'embelliſſent,
Tous les talents qui l'annobliſſent
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il n'eſt rien que le temps n'abſorbe, ne dévore,
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu differents des faits non avenus.

La bonté qui brille en elle
De ſes charmes les plus doux,
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en vous.
Et par vous ſeule enrichie
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur refléchie
De vos ſublimes clartés.

Il

Ils ont vû par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi
La crainte heureuſement déçüe,
Et déracinée à jamais
La haine ſi ſouvent reçüe
En ſurvivance de la paix.

Dévoile à ma vüe empreſſée
Ces Deïtés d'adoption,
Synonymes de la penſée,
Symboles de l'abſtraction.

N'eſt-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix ?
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'ame
Le corps ſeul faſſe les fraix ?

Il ne falait pas, dit alors mon judicieux amateur des lettres, il ne falait pas ſans doute donner de ſi déteſtables ouvrages pour modèles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume ; il eût mieux valu laiſſer jouïr en paix ſon adverſaire de ſon mérite ; & conſerver celui qu'on avait ; mais que voulez-vous ? le *genus irritabile vatum*, eſt malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le public ne ſonge qu'à s'amuſer ; il voit

dans une allégorie intitulée *Pluton*, des juges condamnés à être écorchés, & à s'asseoir aux enfers, sur un siége couvert de leur peau, au lieu de fleurs de lys; le lecteur ne s'embarasse pas si ces juges le méritent, ou non; si le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raison. Il lit ces vers uniquement pour son plaisir; s'ils lui en donnent, il n'en veut pas davantage; s'ils lui déplaisent, il laisse là l'allégorie, & ne ferait pas un seul pas pour faire confirmer ou casser la sentence.

Les inimitables tragédies de Racine ont toutes été critiquées, & très-mal; c'est qu'elles l'étaient par des rivaux. Les artistes sont les juges compétents de l'art, il est vrai, mais ces juges compétents sont presque toujours corrompus.

Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science & de goût, sans préjugés & sans envie. Cela est difficile à trouver.

DESTIN.

DE tous les livres qui ſont parvenus juſqu'à nous, le plus ancien eſt Homère; c'eſt là qu'on trouve les mœurs de l'antiquité profane, des héros groſſiers, des Dieux groſſiers, faits à l'image de l'homme. Mais c'eſt là qu'on trouve auſſi les ſemences de la philoſophie, & ſurtout, l'idée du deſtin qui eſt maître des Dieux, comme les Dieux ſont les maîtres du monde.

Jupiter veut en vain ſauver Hector; il conſulte les deſtinés; il pèſe dans une balance les deſtins d'Hector & d'Achille; il trouve que le Troyen doit abſolument être tué par le Grec; il ne peut s'y oppoſer; & dès ce moment Apollon, le génie gardien d'Hector, eſt obligé de l'abandonner. (*Iliade liv.* 22.) Ce n'eſt pas qu'Homère ne prodigue ſouvent dans ſon poëme, des idées toutes contraires, ſuivant le privilège de l'antiquité; mais enfin, il eſt le premier chez qui on trouve la notion du deſtin. Elle était donc très en vogue de ſon temps.

Les Phariſiens, chez le petit peuple Juif, n'adoptèrent le deſtin que pluſieurs ſiècles après. Car ces Phariſiens eux-mêmes, qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs, etaient très nouveaux. Ils mêlèrent dans Aléxandrie une partie des dogmes des Stoïciens, aux anciennes idées

juives. St. Jérôme prétend même que leur ſecte n'eſt pas de beaucoup antérieure à nôtre être vulgaire.

Les philoſophes n'eurent jamais beſoin ni d'Homère, ni des Phariſiens, pour ſe perſuader que tout ſe fait par des loix immuables, que tout eſt arrangé, que tout eſt un effet néceſſaire.

Ou le monde ſubſiſte par ſa propre nature, par ſes loix phyſiques, ou un Etre ſuprême l'a formé ſelon ſes loix ſuprêmes; dans l'un & l'autre cas, ces loix ſont immuables; dans l'un & l'autre cas, tout eſt néceſſaire; les corps graves tendent vers le centre de la terre, ſans pouvoir tendre à ſe repoſer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. L'inſtinct d'un épagneul, ne peut être l'inſtinct d'une autruche; tout eſt arrangé, engrené & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées; il vient un temps où il perd néceſſairement ſes dents, ſes cheveux & ſes idées.

Il eſt contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui eſt aujourd'hui ne ſoit pas; il eſt auſſi contradictoire que ce qui doit être, puiſſe ne pas devoir être.

Si tu pouvais déranger la deſtinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raiſon qui pût t'empêcher de faire le deſtin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes, de toute la nature; tu te trouverais au bout du compte plus puiſſant que Dieu.

Des imbéciles diſent, Mon médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle, il a fait vivre ma tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre; d'autres imbéciles qui font les capables diſent, L'homme prudent fait lui-même ſon deſtin.

Nullum

Nullum numen abeſt ſi ſit prudentia, ſed nos
Te facimus fortuna Deam cœloque locamus.

De profonds politiques aſſurent que ſi on avait aſſaſſiné Cromwell, Ludlow, Ireton, & une douzaine d'autres parlementaires, huit jours avant qu'on coupat la tête à Charles I. ce roi aurait pû vivre encor & mourir dans ſon lit; ils ont raiſon; ils peuvent ajouter encor que ſi toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer, ce monarque n'aurait pas péri ſur un échafaud auprès de Withehall, auprès de la ſalle blanche: mais les choſes étaient arrangées de façon que Charles devait avoir le cou coupé.

Le Cardinal d'Oſſat était ſans doute plus prudent qu'un fou des petites maiſons; mais n'eſt-il pas évident que les organes du ſage d'Oſſat étaient autrement faits que ceux de cet écervelé? de même que les organes d'un renard ſont différents de ceux d'une grüe & d'une alouette.

Ton médecin a ſauvé ta tante; mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de la nature, il l'a ſuivi. Il eſt clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans une telle ville, qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'avoir dans un tel temps une certaine maladie, que le médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où il était, que ta tante devait l'appeller, qu'il devait lui preſcrire les drogues qui l'ont guérie.

Un payſan croit qu'il a grêlé par hazard ſur ſon champ; mais le philoſophe ſçait qu'il n'y a point de hazard, & qu'il était impoſſible, dans la conſtitution de ce monde, qu'il ne grêlat pas ce jour là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité en accor-

dent la moitié, comme des débiteurs qui offrent moitié à leurs créanciers, & demandent répit pour le reſte. Il y a, diſent-ils, des événements néceſſaires, & d'autres qui ne le ſont pas ; il ſerait plaiſant qu'une partie de ce monde fût arrangée, & que l'autre ne le fût point ; qu'une partie de ce qui arrive dût arriver, & qu'une autre partie de ce qui arrive ne dût pas arriver. Quand on y regarde de près, on voit que la doctrine contraire à celle du deſtin eſt abſurde ; mais il y a beaucoup de gens deſtinés à raiſonner mal, d'autres à ne point raiſonner du tout, d'autres à perſécuter ceux qui raiſonnent.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté ? Je ne vous entends pas. Je ne ſçais ce que c'eſt que cette liberté dont vous parlez ; il y a ſi longtemps que vous diſputez ſur ſa nature, qu'aſſurément vous ne la connaiſſez pas. Si vous voulez, ou plutôt, ſi vous pouvez examiner paiſiblement avec moi ce que c'eſt, paſſez à la lettre L.

DIEU.

SOus l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Conſtantinople, alla en Scythie, & s'arrêta au pié du Caucaſe, dans les fertiles plaines de Zéphirim, ſur les frontiéres de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans ſa grande ſalle baſſe, entre ſa grande bergerie & ſa vaſte grange ; il était à genoux avec ſa femme, ſes cinq fils & ſes cinq filles, ſes parents & ſes valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-

fais-tu là, idolâtre ? lui dit Logomacos. Je ne ſuis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu ſois idolâtre, dit Logomacos, puiſque tu ès Scythe, & que tu n'ès pas Grec. Ça, dis-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie ? Toutes les langues ſont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe ; nous chantions ſes louanges. Voilà qui eſt bien extraordinaire, reprit le théologal ; une famille Scythe qui prie Dieu ſans avoir été inſtruite par nous ! Il engagea bientôt une converſation avec le Scythe Dondindac ; car le théologal ſçavait un peu de Scythe, & l'autre un peu de Grec. On a retrouvé cette converſation dans un manuſcrit conſervé dans la bibliothéque de Conſtantinople.

LOGOMACOS.

Voyons ſi tu ſçais ton catéchiſme ? Pourquoi pries-tu Dieu ?

TAYLOR INST. OXFORD

DONDINDAC.

C'eſt qu'il eſt juſte d'adorer l'être ſuprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS.

Pas mal pour un barbare ! Et que lui demandes-tu ?

DONDINDAC.

Je le remercie des biens dont je jouïs, & même des maux dans leſquels il m'éprouve ; mais je me garde bien de lui rien demander ; il ſçait mieux que nous ce qu'il nous faut ; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau temps quand mon voiſin demanderait de la pluye.

LOGOMACOS.

Ah ! je me doutais bien qu'il allait dire quelque ſotti-

ſe. Reprenons les choſes de plus haut : Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu ?

DONDINDAC.

La nature entiére.

LOGOMACOS.

Cela ne ſuffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu ?

DONDINDAC.

L'idée de mon créateur, de mon maître, qui me récompenſera ſi je fais bien, & qui me punira ſi je fais mal.

LOGOMACOS.

Bagatelles, pauvretés que cela ! Venons à l'eſſentiel. Dieu eſt-il infini *ſecundum quid*, ou ſelon l'eſſence ?

DONDINDAC.

Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS.

Bête brute ! Dieu eſt-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu ?

DONDINDAC.

Je n'en ſçais rien.—Tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS.

Ignorant ! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, & qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? voit-il le futur comme futur ou comme préſent ? comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être ?

DONDINDAC.

Je n'ai jamais examiné ces choſes.

LOGOMACOS.

Quel lourdaut ! Allons, il faut s'abaiſſer, ſe proportionner. Dis-moi, mon ami, crois-tu que la matiére puiſſe être éternelle ?

DON-

DONDINDAC.

Que m'importe qu'elle exiſte de toute éternité, ou non ; je n'exiſte pas moi de toute éternité. Dieu eſt toûjours mon maître ; il m'a donné la notion de la juſtice, je dois la ſuivre ; je ne veux point être philoſophe, je veux être homme.

LOGOMACOS.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pié à pié : Qu'eſt-ce que Dieu ?

DONDINDAC.

Mon ſouverain, mon juge, mon père.

LOGOMACOS.

Ce n'eſt pas là ce que je demande. Quelle eſt ſa nature ?

DONDINDAC.

D'être puiſſant & bon.

LOGOMACOS.

Mais eſt-il corporel ou ſpirituel ?

DONDINDAC.

Comment voulez-vous que je le ſache ?

LOGOMACOS.

Quoi ? tu ne ſçais pas ce que c'eſt qu'un eſprit ?

DONDINDAC.

Pas le moindre mot : à quoi cela me ſervirait-il ? en ſerais-je plus juſte ? ſerais-je meilleur mari, meilleur père, meilleur maître, meilleur citoyen ?

LOGOMACOS.

Il faut abſolument t'apprendre ce que c'eſt qu'un eſprit ? écoute, c'eſt, c'eſt, c'eſt..... Je te dirai cela une autre fois.

DON-

DONDINDAC.

J'ai bien peur que vous ne diſiez moins ce qu'il eſt que ce qu'il n'eſt pas. Permettez moi de vous faire à mon tour une queſtion. J'ai vû autrefois un de vos temples ; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe ?

LOGOMACOS.

C'eſt une queſtion très-difficile & qui demande des inſtructions préliminaires.

DONDINDAC.

Avant de recevoir vos inſtructions, il faut que je vous conte ce qui m'eſt arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin : j'entendis une taupe qui raiſonnait avec un hanneton : Voila une belle fabrique diſait la taupe ; il faut que ce ſoit une taupe bien puiſſante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous moquez, dit le hanneton, c'eſt un hanneton tout plein de génie qui eſt l'architecte de ce bâtiment. Depuis ce temps là j'ai réſolu de ne jamais diſputer.

ÉGALITÉ.

QUE doit un chien à un chien, & un cheval à un cheval ? Rien, aucun animal ne dépend de ſon ſemblable ; mais l'homme ayant reçu le rayon de la divinité qu'on appelle raiſon, quel en eſt le fruit ? c'eſt d'être eſclave dans preſque tout la terre.

Si cette terre était ce qu'elle ſemble devoir être, c'eſt-à-dire, ſi l'homme y trouvait partout une ſubſiſtance facile & aſſurée, & un climat convenable à ſa nature, il eſt clair qu'il eût été impoſſible à un homme d'en aſſervir un autre. Que ce globe ſoit couvert de fruits ſalutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies & la mort, que l'homme n'ait beſoin d'autre logis & d'autre lit que celui des daims & des chevreuils ; alors les Gengiſkan & les Tamerlan n'auront de valets que leurs enfans, qui ſeront aſſez honnêtes gens pour les aider dans leur vieilleſſe.

Dans cet état ſi naturel dont jouïſſent tous les quadrupèdes, les oiſeaux & les reptiles, l'homme ſerait auſſi heureux qu'eux, la domination ſerait alors une chimère, une abſurdité à laquelle perſonne ne penſerait ; car pourquoi chercher des ſerviteurs quand vous n'avez beſoin d'aucun ſervice ?

S'il

S'il paſſait par l'eſprit à quelque individu à tête tirannique & à bras nerveux d'aſſervir ſon voiſin moins fort que lui, la choſe ſerait impoſſible, l'oprimé ſerait à cent lieües, avant que l'opreſſeur eût pris ſes meſures.

Tous les hommes ſeraient donc néceſſairement égaux, s'ils étaient ſans beſoins. La miſère attachée à notre eſpèce ſubordonne un homme à un autre homme; ce n'eſt pas l'inégalité qui eſt un malheur réel, c'eſt la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle Sa Hauteſſe, tel autre Sa Sainteté; mais il eſt dur de ſervir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuſe a cultivé un bon terroir; deux petites familles voiſines ont des champs ingrats & rebelles; il faut que les deux pauvres familles ſervent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent, cela va ſans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ſes bras à la riche pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer & eſt battue; la famille ſervante eſt l'origine des domeſtiques & des manœuvres; la famille battue eſt l'origine des eſclaves.

Il eſt impoſſible dans notre malheureux globe que les hommes vivants en ſocieté ne ſoient pas diviſés en deux claſſes, l'une d'oppreſſeurs, l'autre d'opprimés; & ces deux ſe ſubdiviſent en mille, & ces mille ont encor des nuances différentes.

Tous les opprimés ne ſont pas abſolument malheureux. La plûpart ſont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop ſentir leur ſituation; mais quand ils la ſentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du ſénat à Rome; celles des

païſans

païſans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finiſſent tôt ou tard par l'aſſerviſſement du peuple, parce que les puiſſants ont l'argent, & que l'argent eſt maître de tout dans un état; je dis dans un état, car il n'en eſt pas de même de nation à nation. La nation qui ſe ſervira le mieux du fer, ſubjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme nait avec un penchant aſſez violent pour la domination, la richeſſe & les plaiſirs; & avec beaucoup de gout pour la pareſſe: par conſéquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les aſſujettir à tous ſes caprices, & ne rien faire, ou du moins ne faire que des choſes très agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles diſpoſitions il eſt auſſi impoſſible que les hommes ſoient égaux, qu'il eſt impoſſible que deux prédicateurs ou deux profeſſeurs de théologie ne ſoient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre humain tel qu'il eſt, ne peut ſubſiſter à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne poſsèdent rien du tout. Car certainement un homme à ſon aiſe ne quittera pas ſa terre pour venir labourer la votre; Et ſi vous avez beſoin d'une paire de ſouliers, ce ne ſera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité eſt donc à la fois la choſe la plus naturelle, & en même tems la plus chimérique.

Comme les hommes ſont exceſſifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité; on a prétendu dans pluſieurs païs qu'il n'était pas permis à un citoyen de ſortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le ſens de cette loi eſt viſiblement: *Ce païs eſt ſi mauvais &*

ſi mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en ſortir, de peur que tout le monde n'en ſorte. Faites mieux ; donnez à tous vos ſujets envie de demeurer chez vous, & aux étrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de ſon cœur a droit de ſe croire entiérement égal aux autres hommes : il ne s'enſuit pas de là que le cuiſinier d'un cardinal doive ordonner à ſon maître de lui faire à dîner ; mais le cuiſinier peut dire : Je ſuis homme comme mon maître ; je ſuis né comme lui en pleurant ; il mourra comme moi dans les mêmes angoiſſes & les mêmes cérémonies ; nous faiſons tous deux les mêmes fonctions animales ; ſi les Turcs s'emparent de Rome, & ſi alors je ſuis cardinal & mon maître cuiſinier, je le prendrai à mon ſervice. Tout ce diſcours eſt raiſonnable & juſte ; mais en attendant que le grand Turc s'empare de Rome, le cuiſinier doit faire ſon devoir, ou toute ſocieté humaine eſt pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'eſt ni cuiſinier d'un cardinal ni revétu d'aucune autre charge dans l'état ; à l'égard d'un particulier qui ne tient à rien, mais qui eſt faché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que pluſieurs *Monſignors* n'ont ni plus de ſcience, ni plus d'eſprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur antichambre, quel parti doit-il prendre ? celui de s'en aller.

ENFER.

DES que les hommes vécurent en ſocieté, ils durent s'apercevoir que pluſieurs coupables échapaient à la ſévérité des loix; ils puniſſaient les crimes publics; il falut établir un frein pour les crimes ſecrets; la religion ſeule pouvait être ce frein. Les Perſans, les Caldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginèrent des punitions après la vie, & de tous les peuples anciens que nous connaiſſons, les Juifs furent les ſeuls qui n'admirent que des châtiments temporels. Il eſt ridicule de croire, ou de feindre de croire, ſur quelques paſſages très obſcurs, que l'enfer était admis par les anciennes loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur décalogue, quand l'auteur de ces loix ne dit pas un ſeul mot qui puiſſe avoir le moindre raport avec les châtiments de la vie future. On ſerait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque, Vous êtes un homme inconſéquent & ſans probité, comme ſans raiſon, très indigne du nom de légiſlateur que vous vous arrogez. Quoi, vous connaiſſez un dogme auſſi réprimant, auſſi néceſſaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expreſſément! & tandis qu'il eſt admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laiſſer deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit? Ou vous êtes un ignorant qui ne ſavez pas que cette

créance était univerſelle en Egypte, en Caldée, en Perſe ; où vous êtes un homme très mal aviſé, ſi étant inſtruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baze de vôtre religion.

Les auteurs des loix Juives pouraient tout au plus répondre, Nous avoüons que nous ſommes exceſſivement ignorants, que nous avons apris à écrire fort tard, que nôtre peuple était une horde ſauvage & barbare, qui de nôtre aveu erra près d'un demi-ſiècle dans des déſerts impraticables, qu'elle uſurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuſes, & par les cruautés les plus déteſtables dont jamais l'hiſtoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées ; comment voulez-vous que nous puſſions (nous les plus terreſtres des hommes) inventer un ſyſtême tout ſpirituel ?

Nous ne nous ſervions du mot qui répond à *ame*, que pour ſignifier *la vie* ; nous ne connûmes nôtre Dieu & ſes miniſtres ſes anges, que comme des êtres corporels : la diſtinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philoſophie très fine. Demandez aux Hotentots, & aux négres, qui habitent un païs cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaiſſent la vie à venir ? Nous avons cru faire aſſez de perſuader à nôtre peuple, que Dieu puniſſait les malfaiteurs juſqu'à la quatriéme génération, ſoit par la lépre, ſoit par des morts ſubites, ſoit par la perte du peu de bien qu'on pouvait poſſéder.

On repliquerait à cette apologie, Vous avez inventé un ſyſtême dont le ridicule ſaute aux yeux, car le malfaiteur

teur qui ſe portaient bien, & dont la famille proſpérait, devait néceſſairement ſe moquer de vous.

L'apologiſte de la loi Judaïque répondrait alors, Vous vous trompez ; car pour un criminel qui raiſonnait juſte, il y en avait cent qui ne raiſonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne ſe ſentait puni ni dans ſon corps, ni dans celui de ſon fils, craignait pour ſon petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très ſujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années : il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous faiſions aiſément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengereſſe des fautes ſecrettes.

Il ſerait aiſé de repliquer à cette réponſe, & de dire, Vôtre excuſe ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très honnêtes gens perdent la ſanté & leurs biens ; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne ſoit arrivé des malheurs, ſi ces malheurs ſont des châtiments de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre Juif pourait repliquer encor ; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui ſont envoyés de Dieu expreſſément. Mais on ferait voir à ce raiſonneur combien il eſt ridicule de penſer que la fiévre & la grêle ſont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Phariſiens & les Eſſéniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déja paſſé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les chrêtiens.

Pluſieurs pères de l'égliſe ne crurent point les peines

éternelles ; il leur paraiſſait abſurde de bruler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. Virgile a beau dire dans ſon ſixiéme chant de l'Enéide,

Sedet æternumque ſedebit infelix Theſeus.

Il prétend en vain, que Théſée eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, & que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que Théſée eſt un héros qui n'eſt point aſſis en enfer, & qu'il eſt dans les champs Eliſées.

Il n'y a pas longtemps qu'un bon & honnête miniſtre huguenot prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace, qu'il falait une proportion entre le péché & le ſupplice, & qu'une faute d'un moment ne peut mériter un chatiment infini. Les prêtres ſes confrères dépoſerent ce juge indulgent ; l'un d'eux lui dit, Mon ami, je ne crois pas plus l'enfer éternel que vous ; mais il eſt bon que vôtre ſervante, vôtre tailleur & même vôtre procureur le croyent.

ETATS, GOUVERNEMENTS.

Quel eſt le meilleur ?

JE n'ai juſqu'à préſent connu perſonne qui n'ait gouverné quelque état. Je ne parle pas de Meſſieurs les miniſtres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres ſix mois, les autres ſix ſemaines ; je parle de tous les autres hommes qui à ſouper ou dans leur cabi-

net étalent leur ſyſtême de gouvernement, réformant les armées, l'égliſe, la robe & la finance.

L'abbé de Bourzeis ſe mit à gouverner la France vers l'an 1645. ſous le nom de cardinal de Richelieu, & fit ce teſtament politique dans lequel il veut enroler la nobleſſe dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes & aux parlements, priver le roi du produit de la gabelle ; il aſſure ſurtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence ſeule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Eſpagne & l'Italie enſemble.*

L'abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reſte, ſon ouvrage fourmille d'anacroniſmes & d'erreurs ; il fait ſigner le cardinal de Richelieu d'une maniére dont il ne ſigna jamais, ainſi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au ſurplus, il employe un chapitre entier à dire que *la raiſon doit être la règle d'un état*, & à tâcher de prouver cette découverte ; cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de Bourzeis a paſſé longtemps pour le fils légitime du cardinal de Richelieu, & tous les académiciens, dans leurs diſcours de réception, ne manquaient pas de loüer démeſurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le St. Gratien de Courtils voyant le ſuccès du teſtament politique de Richelieu, fit imprimer à la Haye le teſtament de Colbert, avec une belle lettre de Mr. Colbert au Roi. Il eſt clair que ſi ce miniſtre avait fait un pareil teſtament, il eût falu l'interdire ; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs. Un autre gredin, dont on ignore le

nom, ne manqua pas de donner le teſtament de Louvois, plus mauvais encor, s'il ſe peut, que celui de Colbert; & un abbé de Chévremont fit teſter auſſi Charles Duc de Lorraine.

Mr. de Boisguilebert, auteur du détail de la France, imprimé en 1695. donna le projet inéxécutable de la dixme royale, ſous le nom de maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchère, qui n'avait pas de pain, fit en 1720. un projet de finance en quatre volumes, & quelques ſots ont cité cette production, comme un ouvrage de la Jonchère le tréſorier général, s'imaginant qu'un tréſorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-ſages, très dignes peut-être de gouverner, ont écrit ſur l'adminiſtration des états, ſoit en France, ſoit en Eſpagne, ſoit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'eſt pas qu'ils ayent corrigé les miniſtres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un miniſtre ne ſe corrige point, & ne peut ſe corriger; il a pris ſa croiſſance, plus d'inſtructions, plus de conſeils, il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens deſtinés aux places, ils forment les princes, & la ſeconde génération eſt inſtruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernements à été examiné de près dans les derniers tèmps. Dites moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lû & vû, dans quel état, dans quelle ſorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand ſeigneur terrien en France ne ſerait pas faché d'être né en Allemagne; il ſerait ſouverain, au lieu d'être ſujet. Un pair de France ſerait fort

aiſe

aiſe d'avoir les privilèges de la pairie Anglaiſe, il ſerait légiſlateur.

L'homme de robe & le financier ſe trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choiſirait un homme ſage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & ſans préjugés ?

Un membre du conſeil de Pondicheri, aſſez ſavant, revenait en Europe par terre avec un Brame, plus inſtruit que les Brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand Mogol ? dit le conſeiller. Abominable, répondit le Brame ; comment voulez-vous qu'un état ſoit heureuſement gouverné par des Tartares ? Nos Rayas, nos Omras, nos Nababs ſont fort contents ; mais les citoyens ne le ſont guères, & des millions de citoyens ſont quelque choſe.

Le Conſeiller & le Brame traverſèrent en raiſonnant toute la haute Aſie. Je fais une réflexion, dit le Brame, c'eſt qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaſte partie du monde ; Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conſeiller, mais elle n'a pas duré longtemps ; il y en avait encor une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Paleſtine, ſi on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'uſuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des eſpèces de rois, tantôt par des grands pontifes, devenue eſclave ſept ou huit fois, & enfin chaſſée du pays qu'elle avait uſurpé.

Je conçois, dit le Brame, qu'on ne doit trouver ſur la terre que très peu de républiques. Les hommes ſont rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples, qui ſe cachent

dans des îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui ſe dérobent aux animaux carnaſſiers, mais à la longue ils ſont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Aſie mineure, le conſeiller dit au Brame, Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cent ans, & qui a poſſedé cette Aſie mineure, l'Aſie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Eſpagne, & l'Italie entiére? Elle ſe tourna donc bien vîte en monarchie, dit le Brame; Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette monarchie eſt tombée, & nous faiſons tous les jours de belles diſſertations pour trouver les cauſes de ſa décadence & de ſa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet empire eſt tombé parce qu'il exiſtait. Il faut bien que tout tombe; j'eſpère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand Mogol.

A propos, dit l'Européan, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un état deſpotique, & plus de vertu dans une république? L'indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus néceſſaire dans une république, & qu'on avait bien plus beſoin de vertu dans un état monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élû par le peuple, ne le ſera pas s'il eſt deshonoré; au lieu qu'à la cour il poura aiſément obtenir une charge, ſelon la maxime d'un grand prince, qu'un courtiſan pour réüſſir doit n'avoir ni honneur, ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieuſement dans une cour pour oſer dire la vérité. L'homme vertueux eſt bien plus à ſon aiſe dans une république, il n'a perſonne à flater.

Croyez

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les loix & les religions ſoient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourures à Moſcou, & des étoffes de gaze à Dély ? Oui, ſans doute, dit le Brame ; toutes les loix qui concernent la phyſique, ſont calculées pour le méridien qu'on habite ; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Perſan.

Les rites de la religion ſont de même nature. Comment voudriez-vous, ſi j'étais chrêtien, que je diſſe la meſſe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin ? A l'égard des dogmes, c'eſt autre choſe ; le climat n'y fait rien. Vôtre religion n'a-t-elle pas commencé en Aſie, d'où elle a été chaſſée ; n'exiſte-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnüe ?

Dans quel état, ſous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? dit le conſeiller. Partout ailleurs que chez moi, dit ſon compagnon ; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Perſans, & de Turcs qui en diſaient autant. Mais encor une fois, dit l'Européan, quel état choiſiriez-vous ? Le Brame répondit ; Celui où l'on n'obéît qu'aux loix. C'eſt une vieille réponſe, dit le conſeiller ; Elle n'en eſt pas plus mauvaiſe, dit le Brame. Où eſt ce pays-là ? dit le conſeiller. Le Brame dit, Il faut le chercher.

D'EZECHIEL.

De quelques paſſages ſinguliers de ce prophête, & de quelques uſages anciens.

ON ſait aſſez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des uſages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'Alcinoüs dans l'Odiſſée, ſur celle du grand Turc, ou de Louis XIV. ne ſerait pas bien reçu des ſçavants : qui reprendrait Virgile d'avoir repréſenté le roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambaſſadeurs, ſerait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Juifs ſont encor plus différentes des nôtres, que celles du roi Alcinoüs, de Nauſicas ſa fille, & du bon homme Evandre. Ezéchiel eſclave chez les Caldéens eut une viſion près de la petite riviére de Chobar qui ſe perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vû des animaux à quatre faces, & à quatre aîles, avec des pieds de veau, ni des roües qui marchaient toutes ſeules, & qui avaient l'eſprit de vie ; ces ſymboles plaiſent même à l'imagination ; mais pluſieurs critiques ſe ſont révoltés contre l'ordre que le ſeigneur lui donna de manger pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert de merde.

Le prophête s'écria, pouah ! pouah ! pouah ! mon ame n'a point été juſqu'ici pollüe ; & le ſeigneur lui répondit,

Eh

Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous paitrirez vôtre pain avec cette fiente.

Comme il n'eſt point d'uſage de manger de telles confitures ſur ſon pain, la plupart des hommes trouvent ces commandements indignes de la majeſté divine. Cependant il faut avoüer que de la bouze de vache & tous les diamants du grand Mogol ſont parfaitement égaux, non ſeulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philoſophe ; & à l'égard des raiſons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeuner au prophête, ce n'eſt pas à nous de les demander.

Il ſuffit de faire voir que ces commandements qui nous paraiſſent étranges, ne le parûrent pas aux Juifs. Il eſt vrai que la ſinagogue ne permettait pas du temps de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans ; mais c'était parce que dans le chapitre 18. il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de ſon père, & qu'on ne dira plus, Les pères ont mangé des raiſins verds, & les dents des enfans en ſont agacées.

En cela il ſe trouvait expreſſément en contradiction avec Moïſe, qui au chap. 28. des Nombres, aſſure que les enfans portent l'iniquité des pères, juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

Ezéchiel au chap. 20. fait dire encor au Seigneur, qu'il a donné aux juifs des *préceptes qui ne ſont pas bons.* Voilà pourquoi la ſinagogue interdiſait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des loix de Moïſe.

Les Cenſeurs de nos jours ſont encor plus étonnés du

chap

chap. 16. d'Ezéchiel ; voici comme ce prophête s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le seigneur parlant à une fille, & le seigneur dit à la fille : Lorsque vous nâquites, on ne vous avait point encor coupé le boyeau du nombril, on ne vous avait point salée : vous étiez toute nüe, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenüe grande, vôtre sein s'est formé, vôtre poil a paru ; j'ai passé, je vous ai vüe ; j'ai connu que c'était le temps des amans ; j'ai couvert vôtre ignominie ; je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des brasselets, un colier ; je vous ai mis un pierrerie au nez, des pendants d'oreilles, & une couronne sur la tête, &c.

Alors, ayant confiance à vôtre beauté, vous avez forniqué pour vôtre compte avec tous les passants....Et vous avez bâti un mauvais lieu.... & vous vous êtes prostituée jusques dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les passants.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des présents, afin qu'ils couchassent avec vous.... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe est, telle mère, telle fille, & c'est ce qu'on dit de vous &c.

On s'éléve encor davantage contre le chapitre 23. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'apellait Oholla, & la petite Oliba .... *Oholla a été folle des jeunes seigneurs, magistrats, cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès sa premiére jeunesse.... Oliba sa sœur a bien plus forniqué encor avec*

des

des officiers, des magiſtrats & des cavaliers bien faits; elle a découvert ſa turpitude, elle a multiplié ſes fornications, elle a recherché avec emportement les embraſſements de ceux qui ont leur membre comme un ane, & qui répandent leur ſemence comme des chevaux.....

Ces deſcriptions qui effarouchent tant d'eſprits faibles ne ſignifient pourtant que les iniquités de Jéruſalem & de Samarie; les expreſſions qui nous paraiſſent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté ſe montre ſans crainte, dans un endroit de l'écriture. Il y eſt ſouvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle ſe ſert pour exprimer l'accouplement de Boos avec Ruth, de Judas avec ſa belle-fille, ne ſont point deſhonnêtes en Hébreu, & le ſeraient en nôtre langue.

On ne ſe couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de ſa nudité; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puiſqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faiſait quelque promeſſe? c'était une marque de reſpect, un ſimbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les ſeigneurs chatelains mettaient leurs mains entre celles de leurs ſeigneurs Paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuiſſe. Eliezer met la main ſous la cuiſſe d'Abraham: Joſeph met la main ſous la cuiſſe de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient ſi éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'oſons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en proceſſion une grande figure du membre viril nommé Phallum, pour remercier les Dieux de la bonté qu'ils ont de faire ſervir ce membre à la propagation du genre humain.

Tout

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siècle d'Auguste ? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une piéce morale,

Nec metuo, nedum futuo vir rure recurrat.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur yvre ; ce mot, & plusieurs autres dont se servent Horace, & d'autres auteurs, nous paraît encor plus indécent que les expressions d'Ezéchiel. Défaisons nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature est la même partout, & les usage partout différents.

FA-

FABLES.

LES plus anciennes Fables ne ſont-elles pas viſiblement allégoriques ? La premiére que nous connaiſſions dans nôtre maniére de ſupputer les tems, n'eſt-ce pas celle qui eſt raportée dans le neuviéme chapitre du livre des Juges ? Il falut choiſir un roi parmi les arbres ; l'olivier ne voulût point abandonner le ſoin de ſon huile, ni le figuier celui de ſes figues, ni la vigne celui de ſon vin, ni les autres arbres celui de leur fruit ; le chardon qui n'était bon à rien, ſe fit roi, parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.

L'ancienne fable de Vénus, telle qu'elle eſt raportée dans Héſiode, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entiére ? Les parties de la génération ſont tombées de l'éther ſur le rivage de la mer ; Vénus nait de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'amante de la génération : y a-t-il une image plus ſenſible ? Cette Vénus eſt la Déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les graces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des

dieux ſous le nom de Minerve ; l'ame de l'homme eſt un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entiére. La plûpart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes ; il y en a de moraux qui ſont charmans, il y en a qui ſont inſipides.

FANATISME.

LE Fanatiſme eſt à la ſuperſtition, ce que le tranſport eſt à la fièvre, ce que la rage eſt à la colère. Celui qui a des extaſes, des viſions, qui prend des ſonges pour des réalités, & ſes imaginations pour des prophéties, eſt un entouſiaſte ; celui qui ſoutient ſa folie par le meurtre, eſt un fanatique. Barthelemi Diaz, retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le Pape eſt l'Antechriſt de l'Apocalipſe, & qu'il a le ſigne de la bête, n'était qu'un entouſiaſte ; ſon frère Barthelemi Diaz qui partit de Rome pour aller aſſaſſiner ſaintement ſon frère, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la ſuperſtition ait pû jamais former.

Polieucte qui va au temple dans un jour de ſolemnité renverſer & caſſer les ſtatues & les ornements, eſt un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins ſot. Les aſſaſſins du Duc François de Guiſe, de Guillaume Prince d'Oran-

d'Orange, du Roi Henri III. & du Roi Henri IV. de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que Diaz.

Le plus déteſtable exemple de Fanatiſme, eſt celui des bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de la St. Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la Meſſe.

Il y a des Fanatiques de ſang froid ; ce ſont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux ; & ces juges là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre humain, que n'étant pas dans un accès de fureur, comme les Cléments, les Châtels, les Ravaillacs, les Gérards, les Damiens, il ſemble qu'ils pouraient écouter la raiſon.

Lorſqu'une fois le Fanatiſme a gangrené un cerveau, la maladie eſt preſque incurable. J'ai vu des convulſionnaires, qui en parlant des miracles de St. Paris, s'échauffaient par degrés malgré eux ; leurs yeux s'enflamaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur viſage ; & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre remède à cette maladie épidémique que l'eſprit philoſophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrés, il faut fuir, & attendre que l'air ſoit purifié. Les loix & la religion ne ſuffiſent pas contre la peſte des ames ; la religion loin d'être pour elles un aliment ſalutaire, ſe tourne en poiſon dans les cerveaux infectés. Ces miſérables ont ſans ceſſe préſent à l'eſprit l'exemple d'Aod, qui aſſaſſine le Roi Eglon,

de

de Judith, qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui ; de Samuel qui hâche en morceaux le roi Agag : ils ne voyent pas que ces exemples qui ſont reſpectables dans l'antiquité ſont abominables dans le temps préſent ; ils puiſent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les loix ſont encor très-impuiſſantes contre ces accès de rage ; c'eſt comme ſi vous liſiez un arrêt du conſeil à un frénétique. Ces gens là ſont perſuadés que l'eſprit ſaint qui les pénètre, eſt au deſſus des loix, que leur entouſiaſme eſt la ſeule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes, & qui en conſéquence eſt ſûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Ce ſont d'ordinaire les fripons qui conduiſent les Fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils reſſemblent à ce vieux de la montagne, qui faiſait, dit-on, gouter les joyes du paradis à des imbéciles, & qui leur promettait une éternité de ces plaiſirs, dont il leur avait donné un avant-gout, à condition qu'ils iraient aſſaſſiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une ſeule religion dans le monde qui n'ait pas été ſouillée par le fanatiſme, c'eſt celle des lettrés de la Chine. Les ſectes des philoſophes étaient non ſeulement exemptes de cette peſte, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philoſophie eſt de rendre l'ame tranquille, & le fanatiſme eſt incompatible avec la tranquilité. Si notre ſainte religion a été ſi ſouvent corrompue par cette fureur infernale, c'eſt à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainſi

Ainſi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'uſage ;
Il le reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon dommage.

BERTAUD, *Evêque de Sées.*

FAUSSETÉ
DES VERTUS HUMAINES.

QUand le Duc de la Rochefoucault eut écrit ſes penſées ſur l'amour propre, & qu'il eut mis à découvert ce reſſort de l'homme, un monſieur *Eſprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fauſſeté des vertus humaines.* Cet Eſprit dit qu'il n'y a point de vertu ; mais par grace il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrêtienne. Ainſi ſelon le ſieur Eſprit, ni Caton, ni Ariſtide, ni Marc-Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien ; mais on n'en peut trouver que chez les chrêtiens. Parmi les chrêtiens il n'y a de vertu que chez les catholiques ; parmi les catholiques, il falait encor en excepter les jéſuites, ennemis des oratoriens ; partant la vertu ne ſe trouvait guères que chez les ennemis des jéſuites.

Ce Mr. Eſprit commence par dire, que la prudence n'eſt pas une vertu ; & ſa raiſon eſt qu'elle eſt ſouvent trompée. C'eſt comme ſi on diſait que Céſar n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si Mr. Eſprit avait été philoſophe, il n'aurait pas exa-

miné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuſe ; car un ſcélerat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette eſpèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis !

Qu'eſt-ce que la vertu, mon ami ? C'eſt de faire du bien. Fai nous en, & cela ſuffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi ! ſelon toi, il n'y aura nulle différence entre les Préſident de Thou, & Ravaillac ? entre Cicéron & ce Popillus auquel il avait ſauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? & tu déclareras Epictète & Porphire des coquins, pour n'avoir pas ſuivi nos dogmes ? Une telle inſolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FIN. CAUSES FINALES.

IL paraît qu'il faut être forcené pour nier que les eſtomacs ſoient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des cauſes finales pour aſſurer que la pierre a été formée pour bâtir des maiſons, & que les vers à ſoie ſont nés à la Chine afin que nous ayons du ſatin en Europe.

Mais, dit-on, ſi Dieu a fait viſiblement une choſe à deſſein, il a donc fait toutes choſes à deſſein. Il eſt ridicule d'admettre la providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui eſt fait a été prévu, a été arrangé.

Nul arrangement ſans objet, nul effet ſans cauſe ; donc tout eſt également le réſultat, le produit d'une cauſe finale ; donc il eſt auſſi vrai de dire que les nés ont été faits pour porter les lunettes, & les doigts pour être ornés de diamants, qu'il eſt vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les ſons, & les yeux pour recevoir la lumiére.

Je crois qu'on peut aiſément éclaircir cette difficulté, quand les effets ſont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout temps ; quand ces effets uniformes ſont indépendants des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a viſiblement une cauſe finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voyent ; tous ont des oreilles, & ils entendent ; tous une bouche par laquelle ils mangent ; un eſtomac, ou quelque choſe d'aprochant par lequel ils digèrent ; tous un orifice qui expulſe les excréments, tous un inſtrument de la génération ; & ces dons de la nature opèrent en eux ſans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des cauſes finales clairement établies, & c'eſt pervertir nôtre faculté de penſer, que de nier une vérité ſi univerſelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout temps, ne compoſent pas des bâtiments ; tous les nés ne portent pas des lunettes ; tous les doigts n'ont pas une bague ; toutes les jambes ne ſont pas couvertes de bas de ſoie. Un ver à ſoie n'eſt donc pas faite pour couvrir mes jambes, comme vôtre bouche eſt fait pour manger, & vôtre derriére pour aller à la garderobe. Il y a donc des effets produits par des cauſes finales, & des effets en très grand nombre qu'on ne peut appeller de ce nom.

Mas les uns & les autres ſont également dans le plan de la providence générale : rien ne ſe fait ſans doute malgré elle, ni même ſans elle. Tout ce qui appartient à la nature eſt uniforme, immuable, eſt l'ouvrage immédiat du maître ; c'eſt lui qui a créé les loix par leſquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cauſe du flux & du reflux de l'Océan, & le ſoleil pour ſon quart : c'eſt lui qui a donné un mouvement de rotation au ſoleil, par lequel cet aſtre envoye en cinq minutes & demie des rayons de lumiére dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, ſi après bien des ſiècles nous nous ſommes aviſés d'inventer des ciſeaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre choſe, ſinon, que Dieu nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions néceſſairement induſtrieux & carnaſſiers ?

Les moutons n'ont pas ſans doute été faits abſolument pour être cuits & mangés, puiſque pluſieurs nations s'abſtiennent de cette horreur. Les hommes ne ſont pas créés eſſentiellement pour ſe maſſacrer, puiſque les Brames & les Quakers ne tuent perſonne ; mais la pâte dont nous ſommes paitris produit ſouvent des maſſacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des perſécutions & des impertinences. Ce n'eſt pas que la formation de l'homme ſoit préciſément la cauſe finale de nos fureurs & de nos ſottiſes, car une cauſe finale eſt univerſelle & invariable en tout temps & en tout lieu. Mais les horreurs & les abſurdités de l'eſpèce humaine n'en ſont pas moins dans l'ordre éternel des choſes. Quand nous battons nôtre bled, le fléau eſt la cauſe finale de la ſéparation du grain ; mais ſi ce fléau en battant

mon grain écraſe mille inſectes, ce n'eſt pas par ma volonté déterminée, ce n'eſt pas non plus par hazard ; c'eſt que ces inſectes ſe ſont trouvés cette fois ſous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'eſt une ſuite de la nature des choſes, qu'un homme ſoit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il ſoit vainqueur, ou qu'il ſoit battu ; mais jamais on ne poura dire, L'homme a été créé de Dieu ponr être tué à la guerre.

Les inſtruments que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des cauſes finales en mouvement qui ayent leur effet immanquable. Les yeux donnés pour voir ne ſont pas toujours ouverts ; chaque ſens a ſes temps de repos. Il y a même des ſens dont on ne fait jamais d'uſage. Par exemple, une malheureuſe imbécile enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait ſortir un génération nouvelle ; mais la cauſe finale n'en ſubſiſte pas moins, elle agira dès qu'elle ſera libre.

FOLIE.

IL n'eſt pas queſtion de renouveller le livre d'Eraſme, qui ne ſerait aujourd'hui qu'un lieu commun aſſez inſipide.

Nous appellons folie cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme néceſſairement de penſer & d'agir comme les autres ; ne pouvant gérer ſon bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convena-

bles à la ſociété, on l'en exclut; s'il eſt dangereux, on l'enferme; s'il eſt furieux, on le lie.

Ce qu'il eſt important d'obſerver, c'eſt que cet homme n'eſt point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelles, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très-nettes & très diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain? Elle voit les objets comme l'ame d'Ariſtote & de Platon, de Loke & de Newton les voyaient; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher, comment donc recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer? Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtruments qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu; ſi quand les ſages entendent de la muſique, mon fou entend le braïement d'un ane; ſi quand ils ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie; ſi quand ils entendent oui, il entend non; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires: quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence: cependant on la méne dans ſon étui aux petites maiſons.

Cette

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser donnée de Dieu à l'homme, est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau patit, comme le gouteux est un malade qui souffre aux piés & aux mains; il pensait par le cerveau, comme il marchait avec les piés, sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher, ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goute au cerveau comme aux piés. Enfin après mille raisonnemens, il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple & immatérielle puisse être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou; Mon ami, quoique tu ayes perdu le sens commun, ton ame est aussi spirituelle, aussi pure, aussi immortelle que la nôtre; mais notre ame est bien logée, & la tienne l'est mal; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou dans ses bons moments leur répondrait, Mes amis, vous supposez à votre ordinaire ce qui est en question; mes fenêtres sont aussi bien ouvertes que les vôtres, puisque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles: il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens, ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vitié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame est folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs poura répondre; Mon confrère, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera; Si je croyais ce que vous me dites, je serais encor plus fou que je ne le suis. De grace, vous qui en savez tant, dites moi pourquoi je suis fou?

Si les docteurs ont encor un peu de ſens, ils lui répondront, Je n'en ſais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & ſuivies. Ils ſe croiront ſages, & ils ſeront auſſi foux que lui.

FRAUDE.

S'il faut uſer de fraudes pieuſes avec le peuple ?

LE Fakir Bambabef rencontra un jour un des diſciples de Confutſée, que nous nommons Confucius, & ce diſciple s'appellait Ouang ; & Bambabef ſoutenait que le peuple a beſoin d'être trompé, & Ouang prétendait qu'il ne faut jamais tromper perſonne ; & voici le précis de leur diſpute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre ſuprême, qui ne nous montre pas les choſes telles qu'elles ſont ; il nous fait voir le ſoleil ſous un diamètre de deux ou trois piés, quoique cet aſtre ſoit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées ſur un même fond bleu, tandis qu'elles ſont à des diſtances différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraiſſe ronde de loin ; il veut que le feu nous paraiſſe chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt point une. Le ſoleil tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis * au delà de nôtre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans nôtre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances; il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique; & Bambabef qui avait de la conception, ſe rendit aux démonſtrations du diſciple de Confutſée; puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si Dieu ne nous trompe pas par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avoüez au moins que les médecins trompent toûjours les enfans pour leur bien; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi Fakir, tromper le peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades, Voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait ſi elle était douce; je n'ai jamais ſouffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fiſſent peur des eſprits, des revenants, des lutins, des ſorciers; par là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & ſages.

BAM-

* *Un lis eſt de 124 pas.*

BAMBABEF.

Le peuple n'eſt pas né ſi heureuſement que vôtre famille.

OUANG.

Tous les hommes ſe reſſemblent ; ils ſont nés avec les mêmes diſpoſitions. Ce ſont les Fakirs qui corrompent la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enſeignons des erreurs, je l'avoue, mais c'eſt pour leur bien. Nous leur faiſons accroire que s'ils n'achètent pas de nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poſte, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertiſſez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne penſe, qui raiſonnent, qui ſe moquent de vos clous, de vos miracles, de vos ſuperſtitions, qui voyent fort bien qu'ils ne ſeront changés ni en lézards ni en chevaux de poſte. Qu'arrive-t-il ? Ils ont aſſez de bon ſens pour voir que vous leur prêchez une religion impertinente, & ils n'en ont pas aſſez pour s'élever vers une religion pure, & dégagée de ſuperſtition, telle que la notre. Leurs paſſions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la ſeule qu'on leur enſeigne eſt ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans leſquels ils ſe plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enſeignons qu'une bonne morale.

OUANG.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, ſi vous lui enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais il ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait ſeulement ne point mêler une morale ſage avec des fables abſurdes, parce que vous affaibliſſez par vos impoſtures, dont vous pouriez vous paſſer, cette morale que vous êtes forcés d'enſeigner.

BAMBABEF.

Quoi ! vous croyez qu'on peut enſeigner la vérité au peuple ſans la ſoutenir par des fables.

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés ſont de la même pâte que nos tailleurs, nos tiſſerands, & nos laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne ſouillent leur culte, ni par des ſyſtêmes abſurdes, ni par des cérémonies extravagantes ; & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner inſtruire nos ouvriers comme nous inſtruiſons nos lettrés ?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande ſottiſe ; c'eſt comme ſi vous vouliez qu'ils euſſent la même politeſſe, qu'ils fuſſent juriſconſultes ; cela n'eſt ni poſſible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domeſtiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même ſcience ; mais il y a des choſes néceſſaires à tous. Il eſt néceſſaire que chacun ſoit juſte ; & la plus ſure maniè-

re

re d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet ; mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un Dieu qui punit & qui récompenſe ? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables ; ils ſe révolteront de même contre vôtre vérité ; ils diront : Qui m'aſſurera que Dieu punit & récompenſe ? où en eſt la preuve ? Quelle miſſion avez-vous ? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye ? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt vôtre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes malhonnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens ?

Le peuple eſt très diſpoſé à croire ſes magiſtrats : quand ſes magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodiges pour croire un Dieu juſte, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée eſt trop naturelle pour être combatue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment Dieu punira & récompenſera ; il ſuffit qu'on croye à ſa juſtice. Je vous aſſure que j'ai vû des villes entiéres qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ce ſont celles où j'ai vû le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philoſophes

loſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avoüerez que ces Philoſophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainſi vous ne gagnez rien par là. Quand il y aurait des philoſophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en ſeraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embraſſée par amour, & non par crainte. Mais de plus je vous ſoutiens qu'aucun philoſophe ne ſerait jamais aſſuré que la providence ne réſerve pas des peines aux méchants & des récompenſes aux bons ; car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit ? je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas ? Enfin je vous ſoutiens que les philoſophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être Philoſophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux Fakirs.

GLOIRE.

BEN-al-bétif, ce digne chef des derviches leur disait un jour : Mes frères, il est très-bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran, *Au nom de Dieu très miséricordieux* ; car Dieu use de miséricorde, & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu, sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes frères, gardez vous bien d'imiter ces téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu. Si un jeune imbécile soutient une thése sur les cathégories, thése à laquelle préside un ignorant en fourure, il ne manque pas d'écrire en gros caracteres à la tête de sa thése ; *Ek allhà abron doxa : Ad majorem Dei gloriam.* Uu bon Musulman a-t-il fait blanchir son salon, il grave cette sotise sur sa porte ; un Saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de Dieu. C'est un usage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit Chiaoux, qui en vuidant la chaise percée de notre Sultan, s'écrieroit, A la plus grande gloire de notre invincible Monarque ? Il y a certainement plus loin du Sultan à Dieu, que du Sultan au petit Chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre appellés

pellés hommes avec la gloire de l'être infini? Peut-il aimer la gloire? Peut-il en recevoir de vous? Peut-il en gouter? Juſqu'à quand, animaux à deux piés ſans plumes, ferez-vous Dieu à votre image? Quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que Dieu l'aime auſſi! S'il y avait pluſieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les ſuffrages de ſes ſemblables. Ce ſerait là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la baſſeſſe extrême, ce Dieu ſerait comme le roi Alexandre ou Scander, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois: Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à Dieu? Ceſſez de profaner ſon nom ſacré. Un empereur nommé Octave Auguſte, défendit qu'on le louat dans les écoles de Rome, de peur que ſon nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'être ſuprême, ni l'honorer. Anéantiſſez vous, adorez & taiſez vous.

Ainſi parlait Ben-al-bétif, & les derviches s'écrièrent, Gloire à Dieu! Ben-al-bétif a bien parlé.

GUERRE.

LA famine, la peſte & la guerre ſont les trois ingrédients les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la claſſe de la famine toutes les mauvaiſes nourritures où la diſette nous force d'avoir recours pour abréger notre vie dans l'eſpérance de la ſoutenir.

On comprend dans la peſte, toutes les maladies contagieuſes

gieuſes, qui ſont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux préſents nous viennent de la providence ; Mais la guerre qui réünit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cent perſonnes, répandues ſur la ſurface de ce globe, ſous le nom de princes ou de miniſtres ; & c'eſt peut-être pour cette raiſon que dans pluſieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la divinité.

Le plus déterminé des flateurs conviendra ſans peine, que la guerre traine toûjours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vû les hopitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait paſſé dans quelques villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations aſſemblées pour leur bien commun ; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrigie & des peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple Romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques : Et quelques annés après, tous les Romains étant en colère contre tous les Cartaginois, ſe battirent longtems ſur mer & ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un généalogiſte prouve à un prince qu'il deſcend en droite ligne d'un comte, dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cent ans avec une mai-

maiſon dont la mémoire même ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt mort d'apoplexie. Le prince & ſon conſeil concluent ſans difficulté que cette province lui appartient de droit divin. Cette province qui eſt à quelques centaines de lieües de lui, a beau proteſter qu'elle ne le connait pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement : ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à faire ni rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche ; & marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun ſelon ſon pouvoir, & couvrent une petite étenduë de païs de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet n'en trainèrent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, & qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux ; s'ils veulent être de la partie ; ils ſe diviſent auſſi-tôt en deux bandes comme des moiſſonneurs, & vont vendre leurs ſervices à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non ſeulement ſans avoir aucun intérêt au procès, mais ſans ſavoir même de quoi il s'agit.

Il ſe trouve à la fois cinq ou ſix puiſſances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tan-

tôt une contre cinq, ſe déteſtant toutes également les unes les autres, s'uniſſant & s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord en un ſeul point, celui de faire tout le mal poſſible.

Le merveilleux de cette entrepriſe infernale, c'eſt que chaque chef des meurtriers fait bénir ſes drapeaux & invoque Dieu ſolemnellement, avant d'aller exterminer ſon prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu ; mais lorſqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanſon aſſez longue, compoſée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbariſmes. La même chanſon ſert pour les mariages & pour les naiſſances, ainſi que pour les meurtres ; ce qui n'eſt pas pardonnable, ſurtout dans la nation la plus renommée pour les chanſons nouvelles.

On paye partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtriéres ; Les uns ſont vétus d'un long juſt'aucorps noir, chargé d'un manteau écourté ; Les autres ont une chemiſe par deſſus une robe ; quelques-uns portent deux pendants d'étoffe bigarrée, par deſſus leur chemiſe. Tous parlent longtems ; ils citent ce qui s'eſt fait jadis en Paleſtine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reſte de l'année ces gens là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèſes que les dames qui étendent légérement un peu de carmin ſur leurs jouës fraîches, ſeront l'objet éternel des vengeances éternelles

nelles de l'Eternel ; Que Polieucte & Athalie ſont les ouvrages du Démon ; Qu'un homme qui fait ſervir ſur ſa table pour deux cent écus de marée un jour de carême, fait immanquablement ſon ſalut ; & qu'un pauvre homme qui mange pour deux ſous & demi de mouton va pour jamais à tous les Diables.

De cinq ou ſix mille déclamations de cette eſpèce, il y en a trois ou quatre tout au plus compoſées par un Gaulois nommé Maſſillon, qu'un honnête homme peut lire ſans dégout ; mais dans tous ces diſcours, il n'y en a pas un ſeul ou l'orateur oſe s'élever contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent ſans ceſſe contre l'amour qui eſt la ſeule conſolation du genre humain, & la ſeule manière de le réparer ; ils ne diſent rien des efforts abominables que nous faiſons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais ſermon ſur l'impureté, ô Bourdaloue ! mais aucun ſur ces meurtres variés en tant de façons, ſur ces rapines, ſur ces brigandages, ſur cette rage univerſelle qui déſole le monde. Tous les vices réünis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une ſeule campagne.

Miſérables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts d'heure ſur quelques piquures d'épingles, & vous ne dites rien ſur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philoſophes moraliſtes, brulez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain conſacrée à l'héroïſme ſera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entiére. Que deviennent & que m'im-

quelque choſe dans le cœur d'un Courlandais ou d'un Biſcayen ; pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a impoſées à tous les aſtres ?

Quelle pitié de ſuppoſer qu'il fait, défait, refait continuellement des ſentimens dans nous! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encor n'eſt-ce que pour ceux qui ſe confeſſent, que tous ces changements ſont imaginés. Un Savoyard, un Bergamaſque aura le lundi la grace de faire dire une meſſe pour douze ſous ; le mardi il ira au cabaret, & la grace lui manquera ; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confeſſe ; mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce ſera une grace ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déja dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reſte de la terre ne lui ſera de rien ! il ne daignera pas ſe mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois ! S'il vous reſte un grain de raiſon, mes reverends pères, ne trouvez-vous pas ce ſyſtême prodigieuſement ridicule ?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte ſa tête aux nues, & ce roſeau qui rampe à ſes piés ; vous ne dites pas que la grace efficace a été donné au chêne, & a manqué au roſeau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des loix générales & éternelles. Voyez la même lumiére ſe réfléchir du Soleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'aſtres emportés par un cours rapide, dans cette obéïſſance générale de toute la nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que Dieu s'occupe de donner une grace verſatile à ſœur Therèſe &

une

une grace concomitante à ſœur Agnès !

Atome, à qui un ſot atome a dit que l'éternel a des loix particuliéres pour quelques atomes de ton voiſinage, qu'il donne ſa grace à celui-là, & la refuſe à celui-ci ; que tel qui n'avait pas la grace hier, l'aura demain ; ne répète pas cette ſotiſe. Dieu a fait l'univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens ſont comme les combattans chez Homère, qui croyaient que les Dieux s'armaient tantôt contre eux, tantôt en leur faveur. Si Homère n'était pas conſidéré comme poëte, il le ſerait comme blaſphémateur.

C'eſt Marc-Aurèle qui parle, ce n'eſt pas moi ; car Dieu qui vous inſpire, me fait la grace de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.

HISTOIRE
DES ROIS JUIFS,
ET PARALIPOMENES.

TOUS les peuples ont écrit leur hiſtoire dès qu'ils ont pu écrire. Les juifs ont auſſi écrit la leur. Avant qu'ils euſſent des rois, ils vivaient ſous une Théocratie ; ils étaient cenſés gouvernés par Dieu même.

Quand les juifs voulurent avoir un roi comme les autres peuples leurs voiſins, le prophête Samüel leur déclara de la part de Dieu, que c'était Dieu lui-même qu'ils rejettaient ; ainſi la Théocratie finit chez les Juifs, lorſque la monarchie commença.

On pourait donc dire, ſans blaſphémer, que l'hiſtoire des rois Juifs a été écrite comme celle des autres peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'hiſtoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourait la confirmer, c'eſt que les Paralipomènes contrediſent très ſouvent le livre des rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos hiſtoriens profanes ſe contrediſent quelquefois. De plus, ſi Dieu a

toujours écrit l'hiſtoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore ; car les Juifs ſont toujours ſon peuple chéri. Ils doivent ſe convertir un jour, & il paraît qu'alors ils ſeront auſſi en droit de regarder l'hiſtoire de leur diſperſion comme ſacrée, qu'ils ſont en droit de dire que Dieu écrivit l'hiſtoire de leurs rois.

On peut encor faire une réflexion ; c'eſt que Dieu ayant été leur ſeul Roi très longtemps, & enſuite ayant été leur hiſtorien, nous devons avoir pour tous les Juifs le reſpect le plus profond. Il n'y a point de fripier Juif qui ne ſoit infiniment au deſſus de Céſar & d'Alexandre. Comment ne ſe pas proſterner devant un fripier qui vous prouve que ſon hiſtoire a été écrite par la divinité même, tandis que les hiſtoires Grecques & Romaines ne nous ont été tranſmiſes que par des prophanes ?

Si le ſtile de l'hiſtoire des rois & des paralipomènes eſt divin, il ſe peut encor que les actions racontées dans ces hiſtoires ne ſoient pas divines. David aſſaſſine Urie. Iſboſeth, & Miphiboſeth ſont aſſaſſinés. Abſalon aſſaſſine Ammon, Joab aſſaſſine Abſalon, Salomon aſſaſſine Adonias ſon frère, Baza aſſaſſine Nadab, Zimri aſſaſſine Ela, Hamri aſſaſſine Zimri, Achab aſſaſſine Naboth ; Jehu aſſaſſine Achab, & Joram ; les habitants de Jéruſalem aſſaſſinent Amaſias fils de Joas. Sélom fils de Jabès aſſaſſine Zacharias fils de Jéroboam. Manahaim aſſaſſine Sélom fils de Jabès. Phacée fils de Roméli aſſaſſine Phaceia fils de Manahaim. Ozée fils d'Ela aſſaſſine Phacée fils de Roméli. On paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres menus aſſaſſinats. Il faut avouer que ſi le St. Eſprit a écrit cette hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant.

IDO-

IDOLE,

IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, vient du grec Eidos, figure, Eidolos, représentation d'une figure, Latreuein, servir, révérer, adorer. Ce mot adorer est latin, & a beaucoup d'acceptions différentes : il signifie porter la main à la bouche en parlant avec respect : se courber, se mettre à genoux, saluer, & enfin communément, rendre un culte suprême.

Il est utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les payens étaient idolâtres, & que les Indiens sont encor des peuples idolâtres. Premiérement, on n'appella personne payen avant Théodose le jeune ; ce nom fut donné alors aux habitants des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conservèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indoustan est Mahométan, & les Mahométans sont les implacables ennemis des images & de l'idolatrie. Troisiémement, on ne doit point appeller idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui sont de l'ancienne religion des Parsis, ni certaines Castes qui n'ont point d'idoles.

EXAMEN,

S'il y a jamais eu un gouvernement idolâtre.

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple sur la terre qui ait pris ce nom d'idolâtre. Ce mot est une injure, un terme outrageant, tel que celui de Gavache que les Espagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de Marranes que les Français donnaient aux Espagnols. Si on avait demandé au sénat de Rome, à l'Aréopage d'Athènes, à la cour des rois de Perse, *Etes-vous idolâtres?* ils auraient à peine entendu cette question. Nul n'aurait répondu, Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot, idolâtre, idolatrie, ni dans Homère, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les servit en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les capitaines Romains & Carthaginois faisaient un traité, ils attestaient tous leurs Dieux. C'est en leur présence, disaient-ils, que nous jurons la paix. Or les statues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des généraux; ils regardaient les Dieux comme présents aux actions des hommes, comme témoins, comme juges, & ce n'est pas assurément le simulacre qui constituait la divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les statues de leurs fausses divinités dans les temples? Du même œil, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que nous voyons les images des objets de notre vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fausse divi-

nité

nité représentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & nous n'eſt pas qu'ils euſſent des images & que nous n'en ayons point; la différence eſt que leurs images figuraient des êtres fantaſtiques dans une religion fauſſe, & que les nôtres figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la ſtatue d'Hercule, & nous celle de St. Chriſtophe; ils avaient Eſculape & ſa chèvre, & nous St. Roch & ſon chien; Jupiter armé du tonnerre, & nous St. Antoine de Padoue, & St. Jacques de Compoſtela.

Quand le conſul Pline adreſſe ſes priéres *aux Dieux immortels*, dans l'éxorde du panégirique de Trajan, ce n'eſt pas à des images qu'il les adreſſe; ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers temps du paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent pas un ſeul fait qui puiſſe faire conclure qu'on adorât une idole. Homère ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olimpe. Le Palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de Pallas; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Nous avons ſanctifié ces coutumes, & nous ne ſommes point idolâtres.

Les femmes en temps de ſéchereſſe portaient les ſtatues des Dieux, après avoir jeuné. Elles marchaient piés nuds, les cheveux épars, & auſſi-tôt il pleuvait à ſeaux, comme dit Pétrone, *& ſtatim urceatim pluebat*. N'avons-nous pas conſacré cet uſage illégitime chez les Gentils, & légitime ſans doute parmi nous? Dans combien de villes ne

porte-

porte-t-on pas nuds piés les chasses des Saints pour obtenir les bénédictions du ciel par leur intercession? Si un Turc, un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourait par ignorance nous accuser d'abord de mettre notre confiance dans les simulacres que nous promenons ainsi en procession, mais il suffirait d'un mot pour le détromper.

On est surpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'idolâtrie des Romains, & des Grecs; & ensuite on est plus surpris encor quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande Diane d'Ephèse avait plus de réputation qu'une Diane de village. Il se faisait plus de miracles dans le temple d'Esculape à Epidaure, que dans un autre de ses temples. La statue de Jupiter Olimpien attirait plus d'offrandes que celle de Jupiter Paphlagonien. Mais puisqu'il faut toujours opposer ici les coutumes d'une religion vraye, à celles d'une religion fausse, n'avons-nous pas eu depuis plusieurs siècles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette, qu'à Notre-Dame des Neiges? C'est à nous à voir si on doit faire ce prétexte pour nous accuser d'idolatrie?

On n'avait imaginé qu'une seule Diane, un seul Apollon, un seul Esculape; non pas autant d'Apollons, de Dianes & d'Esculapes qu'ils avaient de temples & de statues. Il est donc prouvé, autant qu'un point d'histoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une statue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette statue, à cette idole, & que par conséquent les anciens n'étaient point idolâtres.

Une populace groſſiére & ſuperſtitieuſe qui ne raiſonnait point, qui ne ſçavait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux temples par oiſiveté, & parce que les petits y ſont égaux aux grands, qui portait ſon offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles ſans en avoir examiné aucun, & qui n'était guères au-deſſus des victimes qu'elle amenait ; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une horreur religieuſe, & adorer ſans le ſçavoir, la ſtatue même ; c'eſt ce qui eſt arrivé quelquefois dans nos temples à nos païſans groſſiers, & on n'a pas manqué de les inſtruire que c'eſt aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'ils doivent demander leur interceſſion, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu ſeul.

Les Grecs & les Romains augmentèrent le nombre de leurs Dieux par des apothéoſes ; les Grecs diviniſaient les conquérants, comme Bacchus, Hercule, Perſée. Rome dreſſa des autels à ſes empereurs. Nos apothéoſes ſont d'un genre différent. Nous avons des Saints au lieu de leurs demi-Dieux, de leurs Dieux ſecondaires ; mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes ſimplement vertueux, qui ſeraient la plûpart ignorés ſur la terre, s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéoſes des anciens ſont faites par la flaterie, les nôtres par le reſpect pour la vertu. Mais ces anciennes apothéoſes ſont encor une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement idolâtres. Il eſt clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la ſtatue d'Auguſte & de Claudius, que dans leurs médailles.

Cice-

Ciceron dans ſes ouvrages philoſophiques ne laiſſe pas ſoupçonner ſeulement qu'on puiſſe ſe méprendre aux ſtatues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie, mais aucun d'eux n'imagine d'accuſer les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. Lucrèce ne reproche cette ſottiſe à perſonne, lui qui reproche tout aux ſuperſtitieux. Donc, encor une fois, cette opinion n'exiſtait pas, on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'idolâtres.

Horace fait parler une ſtatue de Priape ; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier ; un charpentier ne ſachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, ſe détermina enfin à me faire Dieu &c.* Que conclure de cette plaiſanterie ? Priape était de ces petites divinités ſubalternes, abandonnées aux railleurs ; & cette plaiſanterie même eſt la preuve la plus forte que cette figure de Priape qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiſeaux, n'était pas fort révérée.

Dacier en ſe livrant à l'eſprit commentateur n'a pas manqué d'obſerver que Baruch avait prédit cette avanture, en diſant, *Ils ne feront que ce que voudront les ouvriers* ; mais il pouvait obſerver auſſi qu'on en peut dire autant de toutes les ſtatues.

On peut d'un bloc de marbre tirer tout auſſi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre choſe plus reſpectable. La matière dont étaient formés les cherubins du Saint des Saints aurait pû ſervir également aux fonctions les plus viles. Un trône, un autel en ſont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuiſine ?

Dacier au lieu de conclure que les Romains adoraient la statue de Priape, & que Baruch l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Consultez tous les auteurs qui parlent de statues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie ; ils disent expressément le contraire. Vous voyez dans Martial :

Qui finxit sacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos.

Dans Ovide : *Colitur pro Jove forma Jovis.*

Dans Stace : *Nulla autem effigies, nulli commissa matello.*
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Dans Lucain : *Estne Dei sedes, nisi terra & pontus & aer ?*

On ferait un volume de tous les passages qui déposent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les statues rendaient des oracles, qui ait pu faire penser que ces statues avaient en elles quelque chose de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les dieux avaient choisi certains autels, certains simulacres pour y venir résider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans Homère & dans les chœurs de tragédies Grecques, que des prières à Apollon qui rend ses oracles sur les montagnes, en tel temple, en telle ville ; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adressée à une statue.

Ceux qui professaient la magie, qui la croyaient une science, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le secret de faire descendre les Dieux dans les statues, non

pas

pas les grands Dieux, mais les Dieux ſecondaires, les génies. C'eſt ce que Mercure Triſmégiſte appellait faire des Dieux ; & c'eſt ce que St. Auguſtin réfute dans ſa cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les ſimulacres n'avaient rien en eux de divin, puiſqu'il falait qu'un magicien les animât. Et il me ſemble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût aſſez habile pour donner une ame à une ſtatue pour la faire parler.

En un mot les images des Dieux n'étaient point des Dieux ; Jupiter, & non pas ſon image, lançait le tonnerre ; ce n'était pas la ſtatue de Neptune qui ſoulevait les mers, ni celle d'Apollon qui donnait la lumière. Les Grecs & les Romains étaient des Gentils, des Polithéïſtes, & n'étaient point des idolâtres.

Si les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares ; les Turcs ont été idolâtres ? & de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appellés idoles. Hiſtoire de leur culte.

C'eſt une grande erreur d'appeller idolâtres les peuples qui rendirent un culte au ſoleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent longtemps ni ſimulacres ni temples. Si elles ſe trompèrent, c'eſt en rendant aux aſtres ce qu'ils devaient au créateur des aſtres : Encor le dogme de Zoroaſtre ou Zerduſt, recueilli dans le Sadder, enſeigne-t-il un être ſuprême, vengeur & rémunérateur ; & cela eſt bien loin de l'idolatrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole ; il a toûjours conſervé le culte ſimple du maître du ciel Kingtien. Gengis-Kan chez les Tartares

n'était point idolâtre, & n'avait aucun simulacre. Les Musulmans qui rempliſſent la Grèce, l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, l'Inde & l'Afrique, appellent les chrêtiens idolâtres, giaours, parce qu'ils croyent que les chrêtiens rendent un culte aux images. Ils brisèrent pluſieurs ſtatues qu'ils trouvèrent à Conſtantinople dans Ste. Sophie, & dans l'égliſe des Sts. Apotres, & dans d'autres qu'ils convertirent en moſquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toûjours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des ſaints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces ſaints revérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolatrie la plus complette. Cependant il n'en eſt rien. Les chrêtiens n'adorent en effet qu'un ſeul Dieu, & ne révérent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu qui agit dans ſes ſaints. Les iconoclaſtes & les proteſtans ont fait le même reproche d'idolatrie à l'égliſe, & on leur a fait la même réponſe.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées préciſes, & ont encor moins exprimé leurs idées par des mots précis, & ſans équivoque, nous appellames du nom d'*idolâtres* les gentils, & ſurtout les polithéïſtes. On a écrit des volumes immenſes, on a débité des ſentiments divers ſur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à pluſieurs Dieux ſous des figures ſenſibles : cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne ſait pas qui inventa les habits & les chauſſures, & on veut ſavoir qui le premier inventa les *idoles* ? Qu'importe un paſſage de *Sanchoniaton* qui vivait avant la guerre de Troye ? que nous apprend-il, quand il dit que le ca-

hos, l'eſprit, c'eſt-à-dire le ſouffle, amoureux de ſes principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent Colp & ſa femme Baü engendrèrent Eon, qu'Eon engendra Genos ? que Cronos leur deſcendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à ſon fils Taut ? Voilà un des plus reſpectables monuments de l'antiquité.

Orphée antérieur à Sanchoniaton, ne nous en apprendra pas davantage, dans ſa Théogonie, que Damaſcius nous a conſervée. Il repréſente le principe du monde ſous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un viſage au milieu, qu'il appelle viſage dieu, & des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités ; l'une que les images ſenſibles & les hiéroglyphes ſont de l'antiquité la plus haute ; l'autre que tous les anciens philoſophes ont reconnu un premier principe.

Quant au politheïſme, le bon ſens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'eſt-à-dire des animaux faibles, capables de raiſon & de folie, ſujets à tous les accidents, à la maladie & à la mort, ces hommes ont ſenti leur faibleſſe & leur dépendance : ils ont reconnu aiſément qu'il eſt quelque choſe de plus puiſſant qu'eux. Ils ont ſenti une force dans la terre qui fournit leurs aliments ; une dans l'air qui ſouvent les détruit ; une dans le feu qui conſume, & dans l'eau qui ſubmerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorants que d'imaginer des êtres qui préſidaient à ces éléments ? Quoi de plus naturel que de révérer la force inviſible qui faiſait luire aux yeux le ſoleil &

les étoiles ? Et dès qu'on voulut se former une idée de ces puissances supérieures à l'homme, quoi de plus naturel encor que de les figurer d'une manière sensible ? Pouvait-on même s'y prendre autrement ? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par Dieu même, était toute remplie de ces images sous lesquelles Dieu est représenté. Il daigne parler dans un buisson le langage humain ; il parait sur une montagne. Les esprits célestes qu'il envoye viennent tous avec une forme humaine ; enfin le sanctuaire est rempli de chérubins, qui sont des corps d'hommes avec des ailes & des têtes d'animaux ; c'est ce qui a donné lieu à l'erreur de Plutarque, de Tacite, d'Appien, & de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. Dieu malgré sa défense de peindre, & de sculpter aucune figure, a donc daigné se proportionner à la faiblesse humaine, qui demandait qu'on parlat aux sens par des images.

Isaïe dans le chap. VI. voit le Seigneur assis sur un trône, & le bas de sa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend sa main, & touche la bouche de Jérémie, au ch. I. de ce Prophête. Ezéchiel au chap. III. voit un trône de saphir, & Dieu lui parait comme un homme assi sur ce trône. Ces images n'altérent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les statues, les idoles, pour représenter Dieu aux yeux du peuple.

Les lettrés Chinois, les Parsis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles ; mais bientôt Isis & Osiris furent figurés ; bientôt Bel à Babylone fut un gros colosse. Brama fut un monstre bizarre dans la presqu'île de l'Inde. Les Grecs surtout multiplièrent les noms des Dieux, les statues

rues & les temples ; mais en attribuant toûjours la ſuprême puiſſance à leur Zeus, nommé par les latins Jupiter ; maître des Dieux & des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toûjours tous les Dieux dans le ciel, ſans ſçavoir ce qu'ils entendaient par le ciel & par leur Olimpe : il n'y avait pas d'apparence que ces êtres ſupérieurs habitaſſent dans les nuées, qui ne ſont que de l'eau. On en avait placé d'abord ſept dans les ſept planètes, parmi leſquelles on comptait le ſoleil ; mais depuis la demeure de tous les Dieux fut l'étendue du ciel.

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux ; ſix mâles & ſix femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium*, Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure ; Junon, Veſta, Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié ; Veſta prit ſa place.

Enſuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Eſculape ; les Dieux infernaux, Pluton, Proſerpine ; ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néreïdes, Glaucus ; puis les Driades, les Naïades ; les dieux des jardins, ceux des bergers ; il y en avait pour chaque profeſſion, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées ; on eut le Dieu *Pet*. On diviniſa enfin les empereurs. Ni ces empereurs ni le Dieu *Pet*, ni la déeſſe Pertunda, ni Priape, ni Rumilia la déeſſe des tetons, ni Stercutius le Dieu de la garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les empereurs eurent quelquefois des temples, les petits Dieux Pénates n'en eurent point, mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait ſon cabinet, C'étaient les amuſements des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autoriſés par aucun culte public. On laiſſait agir à ſon gré la ſuperſtition de chaque particulier. On retrouve encor ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si perſonne ne ſait quand les hommes commencèrent à ſe faire des idoles, on ſait qu'elles ſont de l'antiquité la plus haute. Tharé père d'Abraham en faiſait à Ur en Chaldée. Rachel déroba & emporta les idoles de ſon beau père Laban. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion préciſe avaient les anciennes nations de tous ces ſimulacres? Quelle vertu, quelle puiſſance leur attribuait-on? croyoit-on que les Dieux deſcendaient du ciel pour venir ſe cacher dans ces ſtatues? ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'eſprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? c'eſt encor ſur quoi on a très-inutilement écrit; il eſt clair que chaque homme en jugeait ſelon le degré de ſa raiſon, ou de ſa crédulité, ou de ſon fanatiſme. Il eſt évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs ſtatues, pour s'attirer plus d'offrandes. On ſçait que les philoſophes réprouvaient ces ſuperſtitions, que les guerriers s'en moquaient, que les magiſtrats les toléraient, & que le peuple toûjours abſurde ne ſavait ce qu'il faiſait. C'eſt en peu de mots l'hiſtoire de toutes les nations à qui Dieu ne s'eſt pas fait connaître.

On peut ſe faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, & que pluſieurs villes rendirent à un chien, à un ſinge, à un chat, à des ognons. Il y a

grande

grande apparence que ce furent d'abord des emblêmes. Enſuite un certain bœuf Apis, un certain chien, nommé Anubis, furent adorés, on mangea toûjours du bœuf & des ognons ; mais il eſt difficile de ſavoir ce que penſaient les vieilles femmes d'Egypte, des ognons ſacrés & des bœufs.

Les idoles parlaient aſſez ſouvent. On faiſait commémoration à Rome le jour de la fête de Cibèle, des belles paroles que la ſtatue avait prononcées, lorſqu'on en fit la tranſlation du palais du Roi Attale.

Ipſa pati volui, ne ſit mora, mittè volentem,
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

" J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi vite ; Ro-
" me eſt digne que tout Dieu s'y établiſſe

La ſtatue de la fortune avait parlé ; les Scipions, les Cicérons, les Céſars, à la vérité, n'en croyaient rien ; mais la vieille à qui Encolpe donna un écu pour acheter des oyes & des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient auſſi des oracles, & les prêtres cachés dans le creux des ſtatues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés idolâtres ? Cette paix fut un bien qui n'âquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaiſſant pluſieurs dieux inférieurs, trouva bon que ſes voiſins euſſent auſſi les leurs. Si vous exceptez Cambiſe à qui on reproche d'avoir tué le bœuf Apis, on ne voit dans l'hiſtoire prophane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple

vaincu. Les gentils n'avaient aucune religion exclusive, & les prêtres ne songèrent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Les premières offrandes furent des fruits. Bientôt après il falut des animaux pour la table des prêtres; ils les égorgeaient eux-mêmes; ils devinrent bouchers & cruels: enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines; & surtout des enfans & de jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de Porphire, on immola des hommes.

Dans la Tauride on sacrifiait les étrangers. Heureusement les prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Cartaginois, eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de religion; & Plutarque rapporte qu'ils immolèrent deux Grecs & deux Gaulois, pour expier les galanteries de trois Vestales. Procope, contemporain du roi de Francs Théodebert, dit que les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce Prince. Les Gaulois, les Germains faisaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut guères lire l'histoire sans concevoir de l'horreur pour les genre humain.

Il est vrai que chez les Juifs Jephté sacrifia sa fille, & que Saül fut prêt d'immoler son fils. Il est vrai que ceux qui étaient voüés au Seigneur par anathême ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il falait qu'ils périssent. Samuel prêtre Juif hacha en morceaux avec un saint couperet le roi Agag prisonnier de guerre à qui

Saül

Saül avait pardonné, & Saül fut réprouvé pour avoir observé le droit des gens avec ce roi; Mais Dieu maître des hommes, peut leur ôter la vie quand il veut, comme il le veut, & par qui il veut; & ce n'eſt pas aux hommes à ſe mettre à la place du maître de la vie & de la mort, & à uſurper les droits de l'Etre ſuprême.

Pour conſoler le genre humain de cet horrible tableau, des ces pieux ſacrilèges, il eſt important de ſavoir que chez preſque toutes les nations nommées idolâtres, il y avait la théologie ſacrée & l'erreur populaire, le culte ſecret & les cérémonies publiques, la religion des ſages & celle du vulgaire. On n'enſeignait qu'un ſeul Dieux aux initiés dans les miſtères: il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hymne attribuée à l'ancien Orphée, qu'on chantait dans les myſtères de Cérès Eléuſine, ſi célèbre en Europe & en Aſie. " Contemple la nature divine, illumine ton eſ-" prit, gouverne ton cœur, marche dans la voye de la " juſtice: que le Dieu du ciel & de la terre ſoit toujours " préſent à tes yeux; il eſt unique, il exiſte ſeul par lui-" même; tous les êtres tiennent de lui leur exiſtence: il " les ſoutient tous; il n'a jamais été vû des mortels, & " il voit toutes choſes."

Qu'on liſe encor ce paſſage du philoſophe Maxime de Madaure, dans ſa lettre à St. Auguſtin: " Quel homme " eſt aſſez groſſier, aſſez ſtupide pour douter qu'il ſoit un " Dieu ſuprême, éternel, infini, qui n'a rien engendré " de ſemblable à lui-même, & qui eſt le père commun " de toutes choſes?

Il y a mille témoignages que les ſages abhorraient non-ſeulement l'idolatrie, mais encor le polithéïſme.

Epic-

Epictète, ce modèle de réſignation & de patience, cet homme ſi grand dans une condition ſi baſſe, ne parle jamais que d'un ſeul Dieu. Voici une de ſes maximes : " Dieu m'a créé, Dieu eſt au dedans de moi, je le porte " partout. Pourais-je le ſouiller par des penſées obſcènes, " par des actions injuſtes, par d'infames déſirs ? Mon de- " voir eſt de remercier Dieu de tout, de le louer de " tout, & de ne ceſſer de le bénir, qu'en ceſſant de vi- " vre." Toutes les idées d'Epictète roulent ſur ce principe.

Marc-Aurèle, auſſi grand peut-être ſur le trône de l'empire Romain, qu'Epictète dans l'eſclavage, parle ſouvent, à la vérité, des Dieux, ſoit pour ſe conformer au langage reçu, ſoit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre ſuprême & les hommes ; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnait qu'un Dieu éternel, infini ? " Notre ame, dit-il, eſt une émanation de la divinité. " Mes enfans, mon corps, mes eſprits me viennent de " Dieu.

Les Stoïciens, les Platoniciens, admettaient une nature divine & univerſelle : les Epicuriens la niaient. Les Pontifes ne parlaient que d'un ſeul Dieu dans les myſtères. Où étaient donc les idolâtres ?

Au reſte c'eſt une des grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri de dire que du temps de Théodoſe le jeune, il ne reſta plus d'idolâtres que dans les païs reculés de l'Aſie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encor gentils, même au ſeptiéme ſiècle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas chrétien du temps de Charlemagne. La Pologne & tout le ſeptentrion

trion reſtèrent longtemps après lui dans ce qu'on appelle idolatrie. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conſervé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïedes, quelques Tartares, qui ayent perſévéré dans le religion de leurs ancêtres.

Finiſſons par remarquer que dans les temps qu'on appelle parmi nous le moyen âge, nous appellions les païs des Mahométans la Paganie. Nous traitions d'idolâtres, d'adorateurs d'images, un peuple qui a les images en horreur. Avoüons encor une fois, que les Turcs ſont plus excuſables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de ſtatues.

JEPHTÉ.

Ou des ſacrifices de ſang humain.

IL eſt évident par le texte du livre des Juges que Jephté promit de ſacrifier la première perſonne qui ſortirait de ſa maiſon pour venir le féliciter de ſa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au devant de lui ; il déchira ſes vêtements, & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer ſur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent longtemps cette avanture, en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez chapitre [illegible] des Juges.)

En quelque temps [illegible] cette hiſtoire ait été écrite, qu'elle

le ſoit imitée de l'hiſtoire grecque, d'Agamemenon & d'Idomenée, ou qu'elle en ſoit le modèle, qu'elle ſoit antérieure ou poſtérieure à de pareilles hiſtoires Aſſiriennes, ce n'eſt pas ce que j'éxamine; je m'en tiens au texte: Jephté voua ſa fille en holocauſte, & accomplit ſon vœu.

Il était expreſſément ordonné par la loi juive, d'immoler les hommes voués au ſeigneur. *Tout homme voué ne ſera point racheté, mais ſera mis à mort ſans rémiſſion.* La vulgate traduit, *non redimetur, ſed morte morietur.* Lévitique chap. 27. verſet 29.

C'eſt en vertu de cette loi que Samuël coupa en morceaux le roi Agag, à qui Saül avait pardonné; & c'eſt même pour avoir épargné Agag, que Saül fut réprouvé du Seigneur, & perdit ſon royaume.

Voilà donc les ſacrifices de ſang humain clairement établis; il n'y a aucun point d'hiſtoire mieux conſtaté; on ne peut juger d'une nation que par ſes archives, & par ce qu'elle raporte d'elle-même.

INONDATION.

Y A-t-il eu un temps où le globe ait été entiérement inondé? cela eſt phyſiquement impoſſible. Il ſe peut que ſucceſſivement la mer ait couvert tous les terrains l'un après l'autre; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuſe de ſiècles. La mer en cinq cent années de tems, s'eſt retirée d'Aiguemortes, de Fréjus, de Ravenne qui étaient de grands ports, & a laiſſé

laiſſé environ deux lieues de terrain à ſec. Par cette progreſſion il eſt évident qu'il lui faudrait deux millions deux cent cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour ſe relever & pour coïncider avec l'équateur ; mouvement très vraiſemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à ſoupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'eſpace de deux millions & plus de trois cent mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découvert de tous côtés à ſoixante, à quatre vingt, à cent lieues même de la mer, ſont une preuve inconteſtable qu'elle a dépoſé peu à peu ces productions maritimes ſur des terrains qui étaient autrefois les rivages de l'Océan ; mais que l'eau ait couvert entiérement tout le globe à la fois, c'eſt une chimère abſurde en phyſique, démontrée impoſſible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'inſuffiſance de la quantité d'eau. Ce n'eſt pas qu'on prétende donner la moindre atteinte à la grande vérité du déluge univerſel rapporté dans le Pentateuque ; au contraire, c'eſt un miracle, donc il le faut croire ; c'eſt un miracle, donc il n'a pu être éxécuté par les loix phyſiques.

Tout eſt miracle dans l'hiſtoire du déluge. Miracle que quarante jours de pluye ayent inondé les quatre parties du monde, & que l'eau ſe ſoit élevée de quinze coudées au deſſus de toutes les plus hautes montagnes ; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le ciel ; miracle que tous les animaux ſe ſoient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde ; miracle que Noé ait trouvé de quoi les nourir pendant dix mois ; miracle que tous

les

les animaux ayent tenu dans l'arche avec leurs proviſions ; miracle que la plûpart n'y ſoyent pas morts ; miracle qu'ils ayent trouvé de quoi ſe nourrir en ſortant de l'arche ; miracle encor, mais d'une autre eſpèce, qu'un nommé Pelletier ait crû expliquer comment tous les animaux ont pu tenir & ſe nourrir naturellement dans l'arche de Noé.

Or l'hiſtoire du déluge étant la choſe la plus miraculeuſe dont on ait jamais entendu parler, il ſerait inſenſé de l'expliquer ; ce ſont de ces myſtères qu'on croit par la foi, & la foi conſiſte à croire ce que la raiſon ne croit pas, ce qui eſt encor un autre miracle.

Ainſi l'hiſtoire du déluge univerſel eſt comme celle de la tour de Babel, de l'aneſſe de Balaam, de la chute de Jérico au ſon des trompettes, des eaux changées en ſang, du paſſage de la mer rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur des élus de ſon peuple. Ce ſont des profondeurs que l'eſprit humain ne peut ſonder.

JOSEPH.

L'Hiſtoire de Joſeph, à ne la conſidérer que comme un objet de curioſité & de littérature, eſt un des plus précieux monumens de l'antiquité, qui ſoient parvenus juſqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains Orientaux ; elle eſt plus attendriſſante que l'Odiſſée d'Homère ; car un héros qui pardonne eſt plus touchant que celui qui ſe venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de

de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues; mais je ne vois chez eux aucune avanture comparable à celle de Joseph. Presque tout en est merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses frères sont jaloux ; il est vendu par eux à une caravane de marchands Ismaëlites, conduit en Egypte, & acheté par un eunuque du roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'est point du tout étonnant ; le Kislar-Aga eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un serrail à Constantinople : on lui a laissé ses yeux & ses mains, & la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, employent encor souvent cet organe ; & Putiphar à qui Joseph fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de Putiphar devient amoureuse du jeune Joseph, qui fidèle à son maître & à son bienfaiteur, rejette les empressemens de cette femme. Elle en est irritée, & accuse Joseph d'avoir voulu la séduire. C'est l'histoire d'Hipolite & de Phèdre, de Bellerophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damasippe, de Tanis & de Péribée, de Mirtil & d'Hipodamie, de Pélée & de Demenette.

Il est difficile de savoir quelle est l'originale de toutes ces histoires; mais chez les anciens auteurs Arabes, il y a un trait touchant l'avanture de Joseph & de la femme de Putiphar, qui est fort ingénieux. L'auteur suppose que Putiphar incertain entre sa femme & Joseph, ne regarda pas la tunique de Joseph que sa femme avait déchirée comme une

une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme ; Joseph disait qu'elle lui avait déchiré & ôté sa tunique en présence de l'enfant ; Putiphar consulta l'enfant dont l'esprit était fort avancé pour son âge ; l'enfant dit à Putiphar, Regardez si la tunique est déchirée par devant ou par derrière ; si elle l'est par devant, c'est une preuve que Joseph a voulu prendre par force votre femme qui se défendait ; si elle l'est par derrière, c'est une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar, grace au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de son esclave. C'est ainsi que cette avanture est raportée dans l'Alcoran d'après l'ancien auteur Arabe. Il ne s'embarasse point de nous instruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'esprit. Si c'était un fils de la Putiphar, Joseph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en soit, Joseph, selon la Genèse, est mis en prison, & il s'y trouve en compagnie de l'échanson & du panetier du Roi d'Egypte. Ces deux prisonniers d'état rêvent tous deux pendant la nuit ; Joseph explique leurs songes, il leur prédit que dans trois jours l'échanson rentrera en grace, & que le panetier sera pendu, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après le Roi d'Egypte rêve aussi ; son échanson lui dit qu'il y a un jeune Juif en prison, qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves ; le roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit sept années d'abondance, & sept années de stérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'histoire, pour voir de quelle prodigieuse antiquité est l'interprétation des songes.

Jacob avait vû en ſonge l'échelle myſtérieuſe au haut de laquelle était Dieu lui-même : il apprit en ſonge une methode de multiplier les troupeaux ; méthode qui n'a jamais réuſſi qu'à lui. Joſeph lui-même avait appris par un ſonge qu'il dominerait un jour ſur ſes frères. Abimélec, long tems auparavant, avait été averti en ſonge que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article *Songe*.)

Revenons à Joſeph. Dès qu'il eut expliqué le ſonge de Pharaon, il fut ſur le champ premier miniſtre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un Roi, même en Aſie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouſer à Joſeph une fille de Putiphar. Il eſt dit, que ce Putiphar était grand-prêtre d'Héliopolis ; ce n'était donc pas l'eunuque ſon premier maître ; ou ſi c'était lui, il avait encor certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, & ſa femme avait été mère plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme Joſeph l'avait prédit, & Joſeph pour mériter les bonnes graces de ſon Roi, força tout le peuple à vendre ſes terres à Pharaon, & toute la nation ſe fit eſclave pour avoir du blé. C'eſt là apparemment l'origine du pouvoir deſpotique. Il faut avouer que jamais roi n'avait fait un meilleur marché ; mais auſſi le peuple ne devait guères bénir le premier miniſtre.

Enfin, le père & les frères de Joſeph eurent auſſi beſoin de blé, car *la famine déſolait alors toute la terre.* Ce n'eſt pas la peine de raconter ici comment Joſeph reçut ſes frères, comment il leur pardonna & les enrichit. On trouve dans cette hiſtoire tout ce qui conſtitue un poëme épique intéreſſant ; expoſition, nœud, reconnaiſſance, peripétie,

& merveilleux. Rien n'eſt plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob père de Joſeph répondit à Pharaon, doit bien fraper ceux qui ſavent lire. Quel âge avez-vous ? lui dit le Roi. J'ai cent-trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encor un jour heureux dans ce court pélérinage.

DE LA LIBERTÉ.

A.

VOilà un batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas ?

B.

Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A.

Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de vôtre femme & de vôtre fille qui ſe promènent avec vous ?

B.

Quelle propoſition me faites-vous là ? je ne peux pas tant que je ſuis de ſens raſſis vouloir choſe pareille, cela m'eſt impoſſible.

A.

Bon, vous entendez néceſſairement ce canon, & vous voulez néceſſairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade, vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir reſter ici.

B.

B.

Cela eſt clair.

A.

Vous avez en conſéquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas ?

B.

Cela eſt encor très-clair.

A.

Et ſi vous aviez été paralitique, vous n'auriez pu éviter d'être expoſé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez néceſſairement entendu & reçu un coup de canon, & vous ſeriez mort néceſſairement.

B.

Rien n'eſt plus véritable.

A.

En quoi conſiſte donc votre liberté, ſi ce n'eſt dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une néceſſité abſolue.

B.

Vous m'embaraſſez ; la liberté n'eſt donc autre choſe que le pouvoir de faire ce que je veux.

A.

Réfléchiſſez y, & voyez ſi la liberté peut être entendue autrement.

B.

En ce cas mon chien de chaſſe eſt auſſi libre que moi ; il a néceſſairement la volonté de courir quand il voit un liévre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je

n'ai donc rien au deſſus de mon chien, vous me réduiſez à l'état des bêtes.

A.

Voilà les pauvres ſophiſmes des pauvres ſophiſtes qui vous ont inſtruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme vôtre chien ! Eh ne reſſemblez-vous pas à votre chien en mille choſes ? la faim, la ſoif, la veille, le dormir, les cinq ſens ne vous ſont-ils pas communs avec lui ? voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui ?

B.

Mais j'ai une ame qui raiſonne beaucoup, & mon chien ne raiſonne guères. Il n'a preſque que des idées ſimples, & moi j'ai mille idées métaphiſiques.

A.

Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui, c'eſt à dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penſer que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B.

Quoi ? je ne ſuis pas libre de vouloir ce que je veux ?

A.

Qu'entendez-vous par là ?

B.

J'entends ce que tout le monde entend ; ne dit-on pas tous les jours, les volontés ſont libres ?

A.

Un proverbe n'eſt pas une raiſon ; expliquez vous mieux.

B.

J'entends que je ſuis libre de vouloir comme il me plaira.

A.

A.

Avec votre permiſſion, cela n'a pas de ſens; ne voyez-vous pas qu'il eſt ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez néceſſairement en conſéquence des idées qui ſe ſont préſentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non ?

B.

Mais ſi je vous diſais que je ne veux ni l'un ni l'autre ?

A.

Vous répondriez comme celui qui diſait, les uns croyent le cardinal Mazarin mort, les autres le croyent vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B.

Eh bien, je veux me marier.

A.

Ah ! c'eſt répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B.

Parce que je ſuis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, aſſez riche, qui chante trés-bien, dont les parents ſont de très-honnêtes gens, & que je me flate d'être aimé d'elle, & fort bien venu de ſa famille.

A.

Voilà une raiſon. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir ſans raiſon. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'eſt-à-dire, que vous avez le pouvoir de ſigner le contract.

B.

Comment ! je ne peux vouloir ſans raiſon ! Eh que deviendra cet autre proverbe, *ſit pro ratione voluntas* ; ma volonté eſt ma raiſon, je veux parce que je veux ?

A.

Cela eſt abſurde, mon cher ami ; il y aurait en vous un effet ſans cauſe.

B.

Quoi ! lorſque je joue à pair ou non, j'ai une raiſon de choiſir pair plutôt qu'impair ?

A.

Oui ſans doute.

B.

Et quelle eſt cette raiſon, s'il vous plait ?

A.

C'eſt que l'idée d'impair s'eſt préſentée à votre eſprit plutôt que l'idée oppoſée. Il ſerait plaiſant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cauſe de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous vouluſſiez ſans cauſe. Quand vous voulez vous marier, vous en ſentez la raiſon dominante évidemment ; vous ne la ſentez pas quand vous jouez à pair ou non ; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B.

Mais encor une fois, je ne ſuis donc pas libre ?

A.

Votre volonté n'eſt pas libre, mais vos actions le ſont ; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B.

Mais tous les livres que j'ai lûs ſur la liberté d'indifférence.....

A.

Sont des ſottiſes ; il n'y a point de liberté d'indifférence ; c'eſt un mot deſtitué de ſens, inventé par des gens qui n'en avaient guères.

DES

DES LOIX.

DU temps de Veſpaſien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Iſraëlite fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à ſon métier d'uſurier, & emmena vers Eziongaber toute ſa famille, qui conſiſtait en ſa vieille femme, un fils & une fille; il avait dans ſon train, deux eunuques, dont l'un ſervait de cuiſinier, l'autre était laboureur & vigneron. Un bon Eſſénien qui ſavait par cœur le Pentateuque lui ſervait d'aumônier: tout cela s'embarqua dans le port d'Eziongaber, traverſa la mer qu'on nomme rouge, & qui ne l'eſt point, & entra dans le golphe Perſique, pour aller chercher la terre d'Ophir, ſans ſavoir où elle était. Vous croyez bien qu'il ſurvint une horrible tempête, qui pouſſa la famille Hébraïque vers les côtes des Indes; le vaiſſeau fit naufrage à une des iſles Maldives, nommée aujourd'hui Padrabranca, laquelle était alors déſerte.

Le vieux richard & la vieille ſe noyèrent; le fils, la fille, les deux eunuques & l'aumonier ſe ſauvèrent; on tira comme on put quelques proviſions du vaiſſeau, on bâtit des petites cabanes dans l'île, & on y vécut aſſez commodément. Vous ſavez que l'île de Padrabranca eſt à cinq degrés de la ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde; il était fort doux d'y vivre dans le temps qu'on égorgeait ailleurs le reſte de la nation chérie; mais l'Eſſénien pleuroit en conſidérant que

peut-être il ne reſtait plus qu'eux de Juifs ſur la terre, & que la ſemence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la ſuſciter, dit le jeune Juif, épouſez ma ſœur. Je le voudrais bien, dit l'aumônier, mais la loi s'y oppoſe. Je ſuis Eſſénien, j'ai fait vœu de ne me jamais marier, la loi porte qu'on doit accomplir ſon vœu ; la race Juive finira ſi elle veut, mais certainement je n'épouſerai point votre ſœur, toute jolie qu'elle eſt.

Mes deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans, reprit le Juif, je lui en ferai donc s'il vous plait, & ce ſera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les ſoldats Romains, dit l'aumônier, que de ſervir à vous faire commettre un inceſte ; ſi c'était votre ſœur de père, encor paſſe, la loi le permet ; mais elle eſt votre ſœur de mère, cela eſt abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce ſerait un crime à Jéruſalem, où je trouverais d'autres filles ; mais dans l'île de Padrabranca, où je ne vois que des cocos, des ananas & des huitres, je crois que la choſe eſt très-permiſe. Le Juif épouſa donc ſa ſœur, & en eut une fille malgré les proteſtations de l'Eſſénien ; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très-légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans, la mère mourut ; le père dit à l'aumônier, Vous êtes-vous enfin défait de vos anciens préjugés ? voulez-vous épouſer ma fille ? Dieu m'en préſerve, dit l'Eſſénien. Oh bien je l'épouſerai donc moi, dit le père, il en ſera ce qui pourra, mais je ne veux pas que la ſemence d'Abraham ſoit réduite à rien. L'Eſſénien

épouvanté de cet horrible propos ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier, Demeurez, mon ami, j'observe la loi naturelle, je sers la patrie, n'abandonnez pas vos amis; l'autre le laissait crier, ayant toujours la loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'île voisine.

C'était la grande île d'Attole, très-peuplée, & très-civilisée; dès qu'il aborda, on le fit esclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole; il se plaignit très-amèrement de la façon inhospitaliére dont on l'avait reçu; on lui dit que c'était la loi, & que depuis que l'île avait été sur le point d'être surprise par les habitants de celle d'Ada, on avait sagement réglé que tous les étrangers qui aborderaient dans Attole, seraient mis en servitude. Ce ne peut être une loi, dit l'Essénien, car elle n'est pas dans le Pentateuque; on lui répondit qu'elle était dans le digeste du païs, & il demeura esclave: il avait heureusement un très bon maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des assassins vinrent un jour pour tuer le maître, & pour voler ses trésors; ils demandèrent aux esclaves s'il était à la maison, & s'il avait beaucoup d'argent? Nous vous jurons, dirent les esclaves, qu'il n'a point d'argent, & qu'il n'est point à la maison; mais l'Essénien dit, La loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il est à la maison, & qu'il a beaucoup d'argent; ainsi le maître fut volé & tué; les esclaves accusèrent l'Essénien devant les juges, d'avoir trahi son patron; l'Essénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contait cette histoire, & bien d'autres semblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France.

Quand

Quand je fus arrivé, j'allai à Verſailles pour quelques affaires, je vis paſſer une belle femme, ſuivie de pluſieurs belles femmes ; Quelle eſt cette belle femme, dis-je, à mon avocat en parlement, qui était venu avec moi, car j'avais un procès en parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais toujours avoir mon avocat à mes côtés. C'eſt la fille du roi, dit-il, elle eſt charmante & bienfaiſante, c'eſt bien dommage que dans aucun cas elle ne puiſſe jamais être reine de France. Quoi, lui dis-je, ſi on avait le malheur de perdre tous ſes parens, & les princes du ſang, (ce qu'à Dieu ne plaiſe) elle ne pourrait hériter du royaume de ſon père ? Non, dit l'avocat, la loi Salique s'y oppoſe formellement. Et qui a fait cette loi Salique ? dis-je à l'avocat. Je n'en ſais rien, dit-il, mais on prétend que chez un ancien peuple nommé les Saliens, qui ne ſavaient ni lire ni écrire, il y avait une loi écrite qui diſait qu'en terre Salique fille n'héritait pas d'un aleu, & cette loi a été adoptée en terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la caſſe ; vous m'avez aſſuré que cette princeſſe eſt charmante & bienfaiſante, donc elle aurait un droit inconteſtable à la couronne, ſi le malheur arrivait qu'il ne reſtât qu'elle du ſang Royal ; ma mère a hérité de ſon père, & je veux que cette princeſſe hérite du ſien.

Le lendemain mon procès fut jugé en une chambre du parlement, & je perdis tout d'une voix ; mon avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre chambre. Voilà qui eſt bien comique, lui dis-je ; ainſi donc chaque chambre chaque loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq commentaires ſur la coutume de Paris ; c'eſt-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la coutume de Paris eſt équivoque ; &

s'il y avait vingt-cinq chambres de juges, il y aurait vingt-cinq jurisprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieuës de Paris une province nommée Normandie, où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes frères : nous recontrames à la première auberge un jeune homme qui se désespérait ; je lui demandai quelle était sa disgrace ? il me répondit que c'était d'avoir un frère aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frère ? lui dis-je ; mon frère est mon aîné, & nous vivons très-bien ensemble. Hélas, Monsieur, me dit-il, la loi donne tout ici aux aînés, & ne laisse rien aux cadets. Vous avez raison, lui dis-je, d'être fâché ; chez nous on partage également, & quelquefois les frères ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites avantures me firent faire de belles & profondes réflexions sur les loix, & je vis qu'il en est d'elles comme de nos vêtements ; il m'a falu porter un doliman à Constantinople, & un just'au-corps à Paris.

Si toutes les loix humaines sont de convention, disais-je, il n'y a qu'à bien faire ses marchés. Les bourgeois de Déli & d'Agra disent qu'ils ont fait un très-mauvais marché avec Tamerlan : les bourgeois de Londres se félicitent d'avoir fait un très-bon marché avec le roi Guillaume d'Orange. Un citoyen de Londres me disait un jour, C'est la nécessité qui fait les loix, & la force les fait observer. Je lui demandai si la force ne faisait pas aussi quelquefois des loix, & si Guillaume le bâtard & le conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. Oui, dit-il, nous étions des bœufs alors, Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillons ;

guillons ; nous avons depuis été changés en hommes, mais les cornes nous ſont reſtées, & nous en frapons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaiſais à penſer qu'il y a une loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines : le fruit de mon travail doit être à moi ; je dois honorer mon père & ma mère ; je n'ai nul droit ſur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point ſur la mienne, &c. Mais quand je ſongeai que depuis Cordolaomor juſqu'à Mentzel, colonel de houzards, chacun tue loyament & pille ſon prochain avec une patente dans ſa poche, je fus très affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des loix, & qu'il y en avait auſſi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre ? C'eſt, me dit-on, de pendre un brave officier qui aura tenu dans un mauvais poſte ſans canon contre une armée royale ; c'eſt de faire pendre un priſonnier, ſi on a pendu un des vôtres ; c'eſt de mettre à feu & à ſang les villages qui n'auront pas apporté toute leur ſubſiſtance au jour marqué, ſelon les ordres du gracieux ſouverain du voiſinage. Bon, dis-je, voilà l'*eſprit des loix*.

Après avoir été bien inſtruit, je découvris qu'il y a de ſages loix par leſquelles un berger eſt condamné à neuf ans de galère pour avoir donné un peu de ſel étranger à ſes moutons. Mon voiſin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient qu'il avait fait couper dans ſon bois, parce qu'il n'avait pû obſerver une formalité qu'il n'avait pû connaître ; ſa femme eſt morte dans la miſére,

&

& ſon fils traine une vie plus malheureuſe. J'avoue que ces loix ſont juſtes, quoique leur exécution ſoit un peu dure; mais je ſais mauvais gré aux loix qui autoriſent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voiſins. Il m'a paru que la plûpart des hommes ont reçu de la nature aſſez de ſens commun pour faire des loix; mais que tout le monde n'a pas aſſez de juſtice pour faire de bonnes loix.

Aſſemblez d'un bout de la terre à l'autre les ſimples & tranquilles agriculteurs: ils conviendront tous aiſément, qu'il doit être permis de vendre à ſes voiſins l'excédent de ſon bled, & que la loi contraire eſt inhumaine & abſurde; que les monnoyes repréſentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre; qu'un père de famille doit être le maître chez ſoi; que la religion doit raſſembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des perſécuteurs; que ceux qui travaillent, ne doivent pas ſe priver du fruit de leurs travaux pour en doter la ſuperſtition & l'oiſiveté; ils feront en une heure trente loix de cette eſpèce, toutes utiles au genre humain.

Mais que Tamerlan arrive & ſubjugue l'Inde; alors vous ne verrez plus que des loix arbitraires. L'une accablera une province pour enrichir un publicain de Tamerlan; l'autre fera un crime de léze-majeſté d'avoir mal parlé de la maitreſſe du premier valet de chambre d'un Raya; une troiſiéme ravira la moitié de la récolte de l'agriculteur, & lui conteſtera le reſte; il y aura enfin des loix par leſquelles un appariteur Tartare viendra ſaiſir vos enfans au berceau, fera du plus robuſte un ſoldat, & du plus faible un eunuque, & laiſ-

laiſſera le père & la mère ſans ſecours & ſans conſolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou ſon ſujet ? Il eſt clair que la condition de ſon chien eſt fort ſupérieure.

LOIX CIVILES ET ECCLESIASTIQUES.

ON a trouvé dans les papiers d'un juriſconſulte ces notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.

Que jamais aucune loi eccléſiaſtique n'ait de force, que lorſqu'elle aura la ſanction expreſſe du gouvernement. C'eſt par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles religieuſes.

Ces querelles ſont le partage des nations barbares, ou devenues barbares.

Que le magiſtrat ſeul puiſſe permettre ou prohiber le travail les jours de fête, parce qu'il n'appartient pas à des prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du magiſtrat, & que les prêtres s'en tiennent à l'auguſte fonction de les bénir.

Que

Que le prêt à intérêt ſoit purement un objet de la loi civile, parce qu'elle ſeule préſide au commerce.

Que tous les eccléſiaſtiques ſoient ſoumis en tous les cas au gouvernement, parce qu'ils ſont ſujets de l'état.

Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un prêtre étranger la premiére année du revenu d'une terre, que des citoyens ont donnée à un prêtre concitoyen.

Qu'aucun prêtre ne puiſſe jamais ôter à un citoyen la moindre prérogative, ſous prétexte que ce citoyen eſt pécheur, parce que le prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.

Que les magiſtrats, les laboureurs & les prêtres, payent également les charges de l'état, parce que tous appartiennent également à l'état.

Qu'il n'y ait qu'un poids, une meſure, une coutume.

Que les ſuplices des criminels ſoient utiles. Un homme pendu n'eſt bon à rien, & un homme condamné aux ouvrages publics ſert encor la patrie, & eſt une leçon vivante.

Que toute loi ſoit claire, uniforme & préciſe. L'interpréter c'eſt preſque toujours la corrompre.

Que

Que rien ne ſoit infame que le vice.

Que les impôts ne ſoient jamais que proportionels.

Que la loi ne ſoit jamais en contradiction avec l'uſage. Car ſi l'uſage eſt bon, la loi ne vaut rien.

LUXE.

ON a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers & en proſe, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagèrent & pillèrent les moiſſons de leurs voiſins ; quand pour augmenter leur pauvre village, ils détruiſirent les pauvres villages des Volſques, & des Samnites ; c'était des hommes déſintéreſſés & vertueux ! Ils n'avaient pû encor voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils ſaccagèrent. Leurs bois ni leurs marais ne produiſaient ni perdrix, ni faiſans, & on loue leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du golphe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent aſſez d'eſprit pour jouïr du fruit de leurs rapines pendant ſept à huit cent ans ; quand ils cultivèrent tous les arts, qu'ils goutèrent tous les plaiſirs, & qu'ils les firent même gouter aux vaincus, ils ceſsèrent alors, dit-on, d'être ſages & gens de bien.

Toutes ces déclamations ſe réduiſent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le diner qu'il a pris, ni porter

ter l'habit qu'il a dérobé, ni ſe parer de la bague qu'il a volée. Il falait, dit-on, jetter tout cela dans la rivière, pour vivre en honnêtes gens ; dites plutôt qu'il ne falait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent ; mais ne les traitez pas d'inſenſés quand ils jouïſſent de bonne foi. Lorſqu'un grand nombre de marins Anglais ſe ſont enrichis à la priſe de Ponticheri, & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir enſuite du plaiſir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient euë au fond de l'Aſie & de l'Amérique ?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouït les richeſſes qu'on aurait amaſſées par le ſort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'induſtrie ? Ils citent Lacédémone ; que ne citent-ils auſſi la République de Saint Marin ? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce ? eut-elle jamais des Demoſtènes, des Sophocles, des Apelles, & des Fidias ? Le luxe d'Athènes a fait de grands hommes en tout genre ; Sparte a eu quelques capitaines, & encor en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une auſſi petite République que Lacédémone conſerve ſa pauvreté. On arrive à la mort auſſi-bien en manquant de tout, qu'en jouïſſant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le ſauvage du Canada ſubſiſte & atteint la vieilleſſe, comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre ?

Que la république de Raguſe & le canton de Zug faſſent des loix ſomptuaires, ils ont raiſon, il faut que le pauvre ne dépenſe point au-délà de ſes forces ; mais j'ai lû quelque part :

Sachez ſurtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès, on ſait que l'excès eſt pernicieux en tout genre, dans l'abſtinence comme dans la gourmandiſe, dans l'œconomie comme dans la libéralité. Je ne ſais comment il eſt arrivé que dans mes villages où la terre eſt ingrate, les impôts lourds, la défenſe d'exporter le bled qu'on a ſemé intolérable, il n'y a guères pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne ſoit bien chauſſé & bien nourri. Si ce colon laboure avec ſon bel habit, avec du linge blanc, les cheveux friſés & poudrés, voilà certainement le plus grand luxe, & le plus impertinent; mais qu'un bourgeois de Paris ou de Londres paraiſſe au ſpectacle vétu comme ce païſan, voilà la léſine la plus groſſiére & la plus ridicule.

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultrà citraque nequit conſiſtere rectum.

Lorſqu'on inventa les ciſeaux, qui ne ſont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui ſe rognèrent les ongles, & qui coupèrent une partie des cheveux qui leur tombaient ſur le nez? On les traita ſans doute de petits-maîtres & de prodigues, qui achetaient chérement un inſtrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemiſes & les chauſſons. On ſait avec quelle fureur les vieux conſeillers qui n'en avaient jamais porté, criérent contre les jeunes magiſtrats qui donnèrent dans ce luxe funeſte.

MATIÉRE.

LES ſages à qui on demande ce que c'eſt que l'ame, répondent qu'ils n'en ſavent rien. Si on leur demande ce que c'eſt que la matiére, ils font la même réponſe. Il eſt vrai que des profeſſeurs, & ſurtout des écoliers, ſavent parfaitement tout cela ; & quand ils ont répété que la matiére eſt étendue & diviſible, ils croyent avoir tout dit ; mais quand ils ſont priés de dire ce que c'eſt que cette choſe étendue, ils ſe trouvent embaraſſés. Cela eſt compoſé de parties, diſent-ils ; & ces parties de quoi ſont-elles compoſées ? Les élémens de ces parties ſont-ils diviſibles ? Alors ou ils ſont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui eſt également ſuſpect. Cet être preſque inconnu qu'on nomme matiére, eſt-il éternel ? Toute l'antiquité l'a crû. A-t-il par lui-même la force active ? Pluſieurs philoſophes l'ont penſé. Ceux qui le nient ſont-ils en droit de le nier ? Vous ne concevez pas que la matiére puiſſe avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous aſſurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui ſont néceſſaires ? Vous ignorez quelle eſt ſa nature, & vous lui refuſez des modes qui ſont pourtant dans ſa nature ; car enfin, dès qu'elle eſt, il faut bien qu'elle ſoit d'une certaine façon, qu'elle ſoit figurée ; & des qu'elle eſt néceſſairement figurée, eſt-il impoſſible qu'il n'y ait d'autres modes attachés à ſa configuration ? La ma-

tiére exiſte, vous ne la connaiſſez que par vos ſenſations. Hélas de quoi ſervent toutes les ſubtilités de l'eſprit depuis qu'on raiſonne ? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphyſique bien peu. Nous peſons la matiére, nous la meſurons, nous la décompoſons, & au delà de ces opérations groſſiéres, ſi nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuiſſance, & devant nous un abîme.

Pardonnez de grace à l'univers entier qui s'eſt trompé en croyant la matiére exiſtante par elle-même. Pouvait-il faire autrement ? comment imaginer que ce qui eſt ſans ſucceſſion n'a pas toujours été ? S'il n'était pas néceſſaire que la matiére éxiſtat, pourquoi exiſte-t-elle ? Et s'il falait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours ? Nul axiome n'a jamais été plus univerſellement reçu que celui-ci: *Rien ne ſe fait de rien.* En effet le contraire eſt incompréhenſible. Le cahos a chez tous les peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matiére n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matiére éternelle. Nous ſommes aſſez heureux pour ſavoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matiére du néant ; mais aucune nation n'avait été inſtruite de ce dogme ; les Juifs même l'ignorèrent. Le premier verſet de la Genéſe dit que les Dieux Eloïm, non pas Eloï, firent le ciel & la terre ; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon qui eſt venu dans le ſeul tems où les Juifs ayent eu quelque érudition, dit dans ſon chapitre de la création ; " Dieu étant bon par ſa nature n'a point porté envie à " la ſubſtance, à la matiére, qui par elle-même n'avait

" rien de bon, qui n'a de ſa nature, qu'inertie, confu-
" ſion, déſordre. Il daigna la rendre bonne de mauvaiſe
" qu'elle était."

L'idée du cahos débrouillé par un Dieu ſe trouve dans toutes les anciennes théogonies. Héſiode répétait ce que penſait l'orient, quand il diſait dans ſa théogonie ; " Le
" cahos eſt ce qui a exiſté le premier." Ovide était l'interprète de tout l'empire Romain, quand il diſait :

Sic ubi diſpoſitam quisquis fuit ille Deorum
Congeriem ſecuit,

La matiére était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile ſous la roue du potier, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces faibles images pour en exprimer la divine puiſſance.

La matiére étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles ; comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la diviſibilité. Mais cette diviſibilité n'eſt que la ſuite du mouvement ; car ſans mouvement rien ne ſe diviſe, ne ſe ſépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme eſſentiel à la matiére. Le cahos avait été un mouvement confus ; & l'arrangement de l'univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le maître du monde. Mais comment la matiére aurait-elle le mouvement par elle-même ? Comme elle a, ſelon tous les anciens, l'étenduë & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir ſans étendue, & on peut la concevoir ſans mouvement ! A cela on répondait ; Il eſt impoſſible que la matiére ne ſoit pas perméable ; or étant perméable, il faut bien que quelque choſe paſſe continuellement dans ſes pores ; à quoi bon des paſſages ſi rien n'y paſſe ?

De réplique en réplique on ne finirait jamais ; le ſyſtême de la matiére éternelle a de très grandes difficultés comme tous les ſyſtêmes. Celui de la matiére formée de rien n'eſt pas moins incompréhenſible. Il faut l'admettre & ne pas ſe flatter d'en rendre raiſon ; la philoſophie ne rend point raiſon de tout. Que de choſes incompréhenſibles n'eſt-on pas obligé d'admettre même en géométrie ! Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toûjours, & qui ne ſe renconteront jamais ?

Les géomètres à la vérité nous diront ; Les propriétés des aſſimptotes vous ſont démontrées ; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre ; mais la création ne l'eſt pas, pourquoi l'admettez-vous ? Quelle difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matiére éternelle ? D'un autre côté le théologien vous preſſera & vous dira, ſi vous croyez la matiére éternelle, vous reconnaiſſez donc deux principes, Dieu & la matiére, vous tombez dans l'erreur de Zoroaſtre, de Manés.

On ne répondra rien aux géomètres, parce que ces gens-là ne connaiſſent que leurs lignes, leurs ſurfaces & leurs ſolides ; mais on pourra dire au théologien : En quoi ſuis-je Manichéen ? voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites ; il en a élevé un bâtiment immenſe ; je n'admets point deux architectes ; les pierres brutes ont obeï au pouvoir & au génie.

Heureuſement quelque ſyſtême qu'on embraſſe, aucun ne nuit à la morale ; car qu'importe que la matiére ſoit faite ou arrangée ? Dieu eſt également notre maître abſolu. Nous devons être également vertueux ſur un cahos débrouillé, ou ſur un cahos créé de rien, preſqu'aucune de ces queſtions métaphyſiques

phyſiques n'influe ſur la conduite de la vie; il en eſt des diſputes comme des vains diſcours qu'on tient à table; chacun oublie après diner ce qu'il a dit, & va où ſon intérêt & ſon goût l'appellent.

MECHANT.

ON nous crie que la nature humaine eſt eſſentiellement perverſe, que l'homme eſt né enfant du diable, & méchant. Rien n'eſt plus mal aviſé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde eſt né pervers, tu m'avertis donc que tu ès né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point! me dis-tu, je ſuis régénéré, je ne ſuis ni hérétique ni infidèle, on peut ſe fier à moi; mais le reſte du genre humain qui eſt ou hérétique, ou ce que tu appelles infidèle, ne ſera donc qu'un aſſemblage de monſtres, & toutes les fois que tu parleras à un Luthérien, ou à un Turc, tu dois être ſur qu'ils te voleront, & qu'ils t'aſſaſſineront, car ils ſont enfans du Diable; ils ſont nés méchants; l'un n'eſt point régénéré, & l'autre eſt dégénéré. Il ſerait bien plus raiſonnable, bien plus beau de dire aux hommes, *Vous êtes tous nés bons, voyez combien il ſerait affreux de corrompre la pureté de vôtre être.* Il eût falu en uſer avec le genre humain comme on en uſe avec tous les hommes en particulier. Un chanoine mêne-t-il une vie ſcandaleuſe? on lui dit, eſt-il poſſible que vous déshonoriez la dignité de chanoine? On fait ſouvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être conſeiller du roi; & qu'il doit l'exemple.

On dit à un ſoldat pour l'encourager, Songe que tu ès du régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu, Souvien toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là; car que veut dire ce mot ſi fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-même?* ſi vous étiez né enfant du diable, ſi vôtre origine était criminelle, ſi vôtre ſang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, ſignifierait, Conſultez, ſuivez vôtre nature diabolique, ſoyez impoſteur, voleur, aſſaſſin c'eſt la loi de vôtre père.

L'homme n'eſt point né méchant, il le devient, comme il devient malade. Des médecins ſe préſentent & lui diſent, Vous êtes né malade; il eſt bien ſûr que ces médecins, quelque choſe qu'ils diſent & qu'ils faſſent, ne le guériront pas ſi ſa maladie eſt inhérente à ſa nature; & ces raiſonneurs ſont très malades eux-mêmes.

Aſſemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte; s'ils étaient nés méchants, malfaiſants, cruels, ils en montreraient quelque ſigne, comme les petits ſerpents cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offenſives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un inſtinct qui les porte à detruire.

L'homme n'eſt donc pas né mauvais, pourquoi pluſieurs ſont-ils donc infectés de cette peſte de la méchanceté? c'eſt que ceux qui ſont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reſte des hommes, comme une femme attaquée du mal que Chriſtophe Colomb raporta d'Amérique.

répand

répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monſtre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui eſt dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos frères peuvent acquérir ces qualités ; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride, la pierre & la gravelle parce que tout le monde y eſt expoſé ?

Il y a des nations entières qui ne ſont point méchantes ; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué perſonne. Les Chinois, les peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaiſſent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les villes de Rome, de Veniſe, de Paris, de Londres, d'Amſterdam, villes où pourtant la cupidité, mère de tous les crimes, eſt extrême.

Si les hommes étaient eſſentiellement méchants, s'ils naiſſaient tous ſoumis à un être auſſi malfaiſant que malheureux, qui pour ſe venger de ſon ſupplice leur inſpirerait toutes ſes fureurs, on verrait tous les matins les maris aſſaſſinés par leurs femmes, & les pères par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouïne qui eſt venue ſucer leur ſang.

S'il y a un milliard d'hommes ſur la terre, c'eſt beaucoup ; cela donne environ cinq cent millions de femmes qui couſent, qui filent, qui nouriſſent leurs petits, qui tiennent la maiſon ou la cabane propre, & qui médiſent un peu de leurs voiſines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font ſur la terre. Sur ce nombre d'habitans du glo-

be, il y a deux cent millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malade qui n'en ont pas le pouvoir. Reſtera tout au plus cent millions de jeunes gens robuſtes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement; ceux-là n'ont guères le temps de mal faire.

Dans les dix millions reſtants ſeront compris les gens oiſifs & de bonne compagnie, qui veulent jouïr doucement, les hommes à talents occupés de leurs profeſſions, les magiſtrats, les prêtres, viſiblement intéreſſés à mener une vie pure au moins en apparence. Il ne reſtera donc de vrais méchants que quelques politiques, ſoit ſéculiers, ſoit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs ſervices à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, ſur la terre dans les temps les plus orageux, un homme ſur mille, qu'on peut appeller méchant, encor ne l'eſt-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal ſur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encor trop, ſans doute; on voit des malheurs & des crimes horribles; mais le plaiſir de ſe plaindre & d'éxagérer eſt ſi grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de ſang. Avez-vous été trompé? tous les hommes ſont des parjures. Un eſprit mélancolique qui a ſouffert une injuſtice voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux ſoupant avec ſa dame au ſortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

MESSIE.

MESSIAH ou Meſhiah, en hebreu ; Chriſtos, ou Cêlomenos, en grec ; Unctus en latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien teſtament que le nom de *Meſſie* fut ſouvent donné à des princes idolâtres ou infidèles. Il eſt dit * que Dieu envoya un prophête pour oindre Jehu roi d'Iſraël ; il annonça l'onction ſacrée à Hazael roi de Damas & de Syrie, ces deux Princes étant les *Meſſies* du très-haut, pour punir la maiſon d'Achab.

Au 16e. d'Eſaïe le nom de *Meſſie* eſt expreſſément donné à Cyrus. " Ainſi a dit l'Eternel à Cyrus ſon oint, ſon " *Meſſie*, duquel j'ai pris la main droite, afin que je ter- " raſſe les nations devant lui, &c."

Ezéchiel au 28e. chapitre de ſes révélations donne le nom de Meſſie au roi de Tyr, qu'il appelle auſſi *Cherubin*. " Fils de l'homme, dit l'Eternel au prophête, pro- " nonce à haute voix une complainte ſur le roi de Tyr, & " lui dis ; Ainſi a dit le Seigneur, l'Eternel. Tu étais le " ſceau de la reſſemblance de Dieu, plein de ſageſſe & " parfait en beauté ; tu as été le jardin d'Heden du Sei- " gneur, (ou ſuivant d'autres verſions, tu étais toutes les " délices du Seigneur.) Tes vêtements étaient de ſardoi- " ne, de topaſe, de jaſpe, de chriſolite, d'onix, de " béril, de ſaphir, d'eſcarboucle, d'émeraude, & d'or ; " ce que ſavaient faire tes tambours & tes flutes a été " chez

* *iv. Reg. viij.* 12, 13. 14.

" chez toi ; ils ont été tout prêts au jour que tu fus créé ; " tu as été un Chérubin, un *Meſſie*.

Ce nom de *Meſſiah*, *Chriſt*, ſe donnait aux rois, aux prophêtes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous liſons dans le I. des Rois xij. 3. " Le Seigneur & ſon *Meſſie* " ſont témoins," c'eſt-à-dire, le Seigneur & le Roi qu'il a établi. Et ailleurs ; " Ne touchez point mes oints, & " ne faites aucun mal à mes prophêtes." David animé de l'eſprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül ſon beau-père réprouvé qui le perſécutait, le nom & la qualité d'oint, de *Meſſie* du Seigneur ; " Dieu me garde, dit-il " fréquemment," de porter ma main ſur l'oint du Seigneur, " ſur le *Meſſie* de Dieu ! "

Si le nom de *Meſſie*, d'oint de l'Eternal a été donné à des rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très ſouvent employé dans nos anciens oracles pour déſigner l'oint véritable du Seigneur, ce *Meſſie* par excellence, le Chriſt, fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au *Meſſie*, il en peut réſulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs ſe ſont prévalus pour juſtifier, s'ils le pouvaient, leur obſtination. Pluſieurs grands théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppreſſion ſous lequel gémiſſait le peuple Juif, & après toutes les promeſſes que l'Eternel lui avait faites ſi ſouvent, il pouvait ſoupirer après la venue d'un *Meſſie* vainqueur & libérateur, & qu'ainſi il eſt en quelque ſorte excuſable de n'avoir pas d'abord reconnu ce libérateur dans la perſonne de Jeſus.

Il était dans le plan de la ſageſſe éternelle, que les idées ſpirituelles du vrai *Meſſie* fuſſent inconnues à la multitude

de aveugle ; elles le furent au point que les docteurs Juifs ſe ſont aviſés de nier que les paſſages que nous alléguons doivent s'entendre du Meſſie ; pluſieurs diſent que le Meſſie eſt déjà venu en la perſonne d'Ezéchias ; c'était le ſentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un *Meſſie* n'eſt point un article fondamental de foi, & que ce dogme n'étant ni dans le décalogue, ni dans le lévitique, il n'eſt qu'une eſpérance conſolante.

Pluſieurs Rabins vous diſent qu'ils ne doutent pas, que ſuivant les anciens oracles le *Meſſie* ne ſoit venu dans les tems marqués ; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reſte caché ſur cette terre, & qu'il attend pour ſe manifeſter qu'Iſraël ait célebré comme il faut le ſabat.

TAYLOR INST. OXFORD

Le fameux Rabin Salomon Jarchy ou Raſchy, qui vivait au commencement du douziéme ſiècle, dit dans ſes talmudiques, que les anciens Hébreux ont crû que le Meſſie était né le jour de la derniére deſtruction de Jéruſalem par les armées Romaines ; c'eſt, comme on dit, appeller le médecin après la mort.

Le Rabbi Kimchy qui vivait auſſi au douziéme ſiècle, annonçait que le *Meſſie* dont il croyait la venue très-prochaine, chaſſerait de la Judée les chrêtiens qui la poſſédaient pour lors ; il eſt vrai que les chrêtiens perdirent la terre ſainte ; mais ce fut Saladin qui les vainquit : pour peu que ce conquérant eût protégé les Juifs, & ſe fût déclaré pour eux, il eſt vraiſemblable que dans leur enthouſiaſme ils en auraient fait leur Meſſie.

Les auteurs ſacrés, & nôtre Seigneur Jéſus lui-même, comparent ſouvent le régne du *Meſſie* & l'éternelle béa-

titude

titude à des jours de nôces, à des feſtins ; mais les talmudiſtes ont étrangement abuſé de ces paraboles ; ſelon eux le Meſſie donnera à ſon peuple raſſemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin ſera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terreſtre, & qui le conſerve dans de vaſtes celliers, creuſés par les anges au centre de la terre.

On ſervira pour entrée le fameux poiſſon, appellé le grand Léviathan, qui avale tout d'un coup un poiſſon moins grand que lui, lequel ne laiſſe pas d'avoir trois cent lieues de long ; toute la maſſe des eaux eſt portée ſur Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre fémelle ; mais de peur qu'ils ne renverſaſſent la terre, & qu'ils ne rempliſſent l'univers de leurs ſemblables, Dieu tua la femelle. & la ſala pour le feſtin du *Meſſie*.

Les Rabbins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau Béhémoth, qui eſt ſi gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes : la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une eſpèce ſi prodigieuſe ne ſe multipliât pas, ce qui n'aurait pû que nuire aux autres créatures ; mais ils aſſurent que l'Eternel ne la ſala pas, parce que la vache ſalée n'eſt pas ſi bonne que la léviathane. Les juifs ajoutent encor ſi bien foi à toutes ces réveries rabbiniques, que ſouvent ils jurent ſur leur part du bœuf Béhémoth.

Après des idées ſi groſſiéres ſur la venue du Meſſie, & ſur ſon régne, faut-il s'étonner, ſi les juifs tant anciens que modernes, & pluſieurs même des premiers chrêtiens, malheureuſement imbus de toutes ces réveries, n'ont pû s'éle-

ver

ver à l'idée de la nature divine de l'Oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Meſſie?* Voyez comme les juifs s'expriment là deſſus dans l'ouvrage intitulé *Judæi Luſitani quæſtiones ad chriſtianos* *. Reconnaître, " diſent-ils, un homme Dieu, c'eſt s'abuſer ſoi-même, " c'eſt ſe forger un monſtre, un centaure, le bizarre " compoſé de deux natures qui ne ſauraient s'allier." Ils ajoutent que les prophêtes n'enſeignent point que le *Meſſie* ſoit homme Dieu, qu'ils diſtinguent expreſſément entre Dieu & David, qu'ils déclarent le premier maître & le ſecond ſerviteur; &c.

On ſait aſſez que les juifs eſclaves de la lettre n'ont jamais pénétré comme nous le ſens des écritures.

Lorſque le Sauveur parut, les préjugés Juifs s'élevèrent contre lui. Jeſus-Chriſt lui-même, pour ne pas révolter leurs eſprits aveugles, parait extrêmement réſervé ſur l'article de ſa Divinité, il voulait, dit Saint Chriſoſtôme, *accoutumer inſenſiblement ſes auditeurs à croire un miſtère ſi fort élevé au-deſſus de la raiſon*; s'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action ſoulève tous ceux qui en ſont les témoins; ſes miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de ſa divinité, ceux mêmes en faveur deſquels il les opère. Lorſque devant le tribunal du ſouverain ſacrificateur, il avoue avec un modeſte détour qu'il eſt le fils de Dieu, le grand-prêtre déchire ſa robe & crie au blaſphême. Avant l'envoi du Saint-Eſprit, les Apôtres ne ſoupçonnent pas même la divinité de leur maître; il les interroge ſur ce que le peuple penſe de lui, ils répondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres

* *Quæſt.* 1. 2. 4. 23. *&c.*

autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre prophête. St. Pierre a besoin d'une révélation particuliére pour connaître que Jesus est le Christ, le fils de Dieu vivant.

Les Juifs révoltés contre la divinité de Jesus-Christ ont eu recours à toutes sortes de voyes pour détruire ce grand miſtère ; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au *Messie* ; ils prétendent que le nom de *Dieu*, Eloï, n'est pas particulier à la divinité, & qu'il se donne même par les auteurs sacrés aux juges, aux magistrats en général à ceux qui sont élevés en autorité ; ils citent en effet un très-grand nombre de passages des saintes écritures, qui justifient cette observation, mais qui donnent aucune atteinte aux termes & exprès des anciens oracles qui regardent le *Messie*.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les Evangélistes, les Apôtres & les premiers chrêtiens, appellent Jesus le fils de Dieu, ce terme auguste ne signifiait dans les tems évangéliques, autre chose que l'opposé des fils de Bélial, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu ; par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont contesté à Jesus-Christ la qualité de *Messie* & sa divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre mépriſable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pû imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussiére par Mr. Vagenseil dans le second tome de son ouvrage intitulé *Tela ignea &c.* C'est

C'eſt dans ce *Sepher Toldos Jeſchut*, qu'on lit une hiſtoire monſtrueuſe de la vie de nôtre Sauveur forgée avec toute la paſſion & la mauvaiſe foi poſſibles. Ainſi, par exemple, ils ont oſé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera habitant de Bétléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à Jochaman. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jeſua ou Jeſu. Le père de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & ſe retira à Babylone. Quant au jeune Jeſu, on l'envoya aux écoles; mais, ajoute l'auteur, il eut l'inſolence de lever la tête, & de ſe découvrir devant les ſacrificateurs, au lieu de paraître devant eux la tête baiſſée, & le viſage couvert, comme c'était la coutume; hardieſſe qui fut vivement tanſée; ce qui donna lieu d'examiner ſa naiſſance, qui fut trouvée impure, & l'expoſa bientôt à l'ignominie.

Ce déteſtable livre *Sepher Toldos Jeſchut* était connu dès le ſecond ſiècle; Celſe le cita avec confiance, & Origène le réfute au chapitre neuvième.

Il y a un autre livre intitulé auſſi *Toledos Jeſu*, publié l'an 1705. par Mr. Huldric, qui ſuit de plus près l'évangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anacroniſmes & les fautes les plus groſſières; il fait naître & mourir Jeſus-Chriſt ſous le régne d'Hérode le grand; il veut que ce ſoit à ce prince qu'ont été faites les plaintes ſur l'adultère de Panther & de Marie mère de Jeſus.

L'auteur qui prend le nom de Jonathan, qui ſe dit contemporain de Jeſus-Chriſt & demeurant à Jéruſalem, avance qu'Hérode conſulta ſur le fait de Jeſus-Chriſt les ſénateurs d'une ville dans la terre de Céſarée: nous ne ſuivrons pas un auteur auſſi abſurde dans toutes ſes contradictions.

Cependant c'eſt à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les chrêtiens, & contre l'évangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux teſtament, & pour répandre des doutes & des difficultés ſur le tems de la venue de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Caſſum-al-Andacouſy Maure de Grenade qui vivait ſur la fin du 16e. ſiècle, cite un ancien manuſcrit arabe qui fut trouvé avec ſeize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grote près de Grenade. Dom Pedro y Quinones archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où après un examen de pluſieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocriphes ſous le pontificat d'Alexandre VII. elles ne renferment que des hiſtoires fabuleuſes touchant la vie de Marie & de ſon fils.

Le nom de *Meſſie* accompagné de l'épitète de *faux* ſe donne encor à ces impoſteurs qui dans divers tems ont cherché à abuſer la nation Juive. Il y eut de ces *faux-Meſſies* avant mêmes la venue du véritable oint de Dieu. Le ſage Gamaliel parle * d'un nommé Theudas, dont l'hiſtoire ſe lit dans les antiquités Judaïques de Joſeph, liv. 20. chap. 2. Il ſe vantait de paſſer le Jourdain à pié ſec; il attira beaucoup de gens à ſa ſuite; mais les Romains étant tombés ſur ſa petite troupe la diſſipèrent, coupèrent la tête au malheureux chef, & l'expoſèrent dans Jéruſalem.

Gamaliel parle auſſi de Judas le Galiléen, qui eſt ſans doute le même dont Joſeph fait mention dans le 12. chap.

* *Act. Apoſt. c. v.* 34. 35. 36.

chap. du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophête avait ramassé près de trente mille hommes ; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien Juif.

Dès les tems apostoliques l'on vit Simon surnommé le magicien,* qui avait sû séduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu.*

Dans le siècle suivant l'an 178. & 179. de l'ère chrêtienne, sous l'empire d'Adrien parut, le *faux-Messie* Barchochebas, à la tête d'une armée. L'empereur envoya contre lui Julius Severus, qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la ville de Bither ; elle soutint un siége opiniâtre, & fut emportée ; Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem ; il établit même des gardes aux portes de cette ville, pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans Socrate historien écclésiastique ** que l'an 434. il parut dans l'île de Candie un *faux-Messie* qui s'appellait Moïse. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux ressuscité pour les délivrer encore.

Un siècle après, en 530. il y eut dans la Palestine un *faux-Messie* nommé Julien ; il s'annonçait comme un grand conquérant, qui à la tête de sa nation détruirait par les armes tout le peuple chrêtien ; séduits par ses promesses les Juifs armés massacrèrent plusieurs chrêtiens. L'empereur Justinien envoya des troupes contre lui ; on livra bataille au faux-Christ, il fut pris & condamné au dernier supplice.

* *Act. Apost. c.* 8. 9.

** *Socr. hist. eccl. l.* 2. *chap.* 38.

Au commencement du 8e. siècle, Serenus Juif espagnol se porta pour Messie, prêcha, eut des disciples, & mourut comme eux dans la misère.

Il s'éleva plusieurs *faux-Messies* dans le douxiéme siècle. Il en parut un en France sous Louis le jeune ; il fut pendu lui & ses adhérens, sans qu'on ait jamais sçû les noms ni du maître ni des disciples.

Le treizième siècle fut fertile en *faux-Messies* ; on en compte sept ou huit qui parurent en Arabie, en Perse, dans l'Espagne, en Moravie : l'un d'eux qui se nommait David el Ré passe pour avoir été un très-grand magicien ; il séduisit les Juifs, & se vit à la tête d'un parti considérable ; mais ce *Messie* fut assassiné.

Jaque Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du 16e. siécle, annonçait la prochaine manifestation du *Messie* ; né, à ce qu'il assurait, depuis quatorze ans, il l'avait vû, disait-il, à Strasbourg, & il regardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624. un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666. Zabathei Sévi né dans Alep, se dit le *Messie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher sur les grands chemins, & au milieu des campagnes ; les Turcs se moquaient de lui, pendant que ses disciples l'admiraient. Il parait qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation Juive, puisque les chefs de la sinagogue de Smyrne, portèrent contre lui une sentence de mort ; mais il en fut quitte pour la peur & le banniſſement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en con-

 somma-

ſomma point, diſant que cela était au-deſſous de lui. Il s'aſſocia un nommé Nathan-Lévi : celui-ci fit le perſonnage du prophète Elie, qui devait précéder le *Meſſie*. Ils ſe rendirent à Jéruſalem, & Nathan y annonça Sabathéi-Sevi comme le libérateur des nations. La populace Juive ſe déclara pour eux ; mais ceux qui avaient quelque choſe à perdre les anathématisèrent.

Sévi pour fuir l'orage ſe retira à Conſtantinople, & de là à Smyrne ; Nathan-Lévi lui envoya quatre ambaſſadeurs qui le reconnurent & le ſaluèrent publiquement en qualité de *Meſſie* ; cette ambaſſade en impoſa au peuple, & même à quelques docteurs qui déclarèrent Sabathéi-Sévi *Meſſie* & roi des Hébreux. Mais la ſinagogue de Smyrne condamna ſon roi à être empâlé.

Sabathéi ſe mit ſous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple Juif ; il fit dreſſer deux trônes, un pour lui, & l'autre pour ſon épouſe favorite ; il prit le nom de roi des rois, & donna à Joſeph-Sévi ſon frère celui de roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'empire Ottoman aſſurée. Il pouſſa même l'inſolence juſqu'à faire ôter de la lithurgie Juive le nom de l'empereur, & à y faire ſubſtituer le ſien.

On le fit mettre en priſon aux Dardanelles ; les Juifs publièrent qu'on n'épargnait ſa vie, que parce que les Turcs ſavaient bien qu'il était immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des préſens que les Juifs lui prodiguèrent pour viſiter leur roi, leur *Meſſie* priſonnier, qui dans les fers conſervait toute ſa dignité, & ſe faiſait baiſer les pieds.

Cependant le Sultan qui tenait ſa cour à Adrianople, voulut faire finir cette comédie ; il fit venir Sévi & lui dit que s'il était *Meſſie*, il devait être invulnérable ; Sévi en convint. Le grand-Seigneur le fit placer pour but aux flêches de ſes icoglans ; le *Meſſie* avoua qu'il n'était point invulnérable, & proteſta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la ſainte religion Muſulmane. Fuſtigé par les miniſtres de la loi, il ſe fit Mahométan, & il vécut & mourut également mépriſé des Juifs & des Muſulmans ; ce qui a ſi fort décrédité la profeſſion de *faux Meſſies*, que Sévi eſt le dernier qui ait paru.

METAMORPHOSE, METEMPSICOSE.

N'Eſt-il pas bien naturel que toutes les métamorphoſes dont la terre eſt couverte, ayent fait imaginer dans l'orient où on a imaginé tout, que nos ames paſſaient d'un corps à un autre ; un point preſque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon ; un gland ſe transforme en chêne, un œuf en oiſeau ; l'eau devient nuage & tonnerre ; le bois ſe change en feu & en cendre ; tout parait enfin métamorphoſe dans la nature. On attribua bientôt aux ames qu'on regardait comme des figures légères, ce qu'on voyait ſenſiblement dans des corps plus groſſiers. L'idée de la métempſicoſe eſt peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu, & il règne encor dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il

Il eſt encor très-naturel que toutes les métamorphoſes dont nous ſommes les témoins, ayent produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans ſon admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu auſſi leurs métamorphoſes. Si Niobé fut changée en marbre, Hedith femme de Loth fut changée en ſtatue de ſel. Si Euridice reſta dans les enfers pour avoir regardé derrière elle, c'eſt auſſi pour la même indiſcrétion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient Baucis & Philémon en Phrigie eſt changé en un lac, la même choſe arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeaient l'eau en huile, nous avons dans l'écriture une métamorphoſe à peu près ſemblable, mais plus vraie & plus ſacrée. Cadmus fut changé en ſerpent; la verge d'Aaron devint ſerpent auſſi.

Les Dieux ſe changeaient très-ſouvent en hommes, les Juifs n'ont jamais vû les anges que ſous la forme humaine : les anges mangèrent chez Abraham. Paul dans ſon épitre aux Corinthiens dit que l'ange de Satan lui a donné des ſoufflets : *Angelos Sathana me colaphiſei.*

MIRACLES.

UN miracle ſelon l'énergie du mot eſt une choſe admirable. En ce cas tout eſt miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de ſoleils, l'activité de la lumiére, la vie des animaux, ſont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues nous appellons miracle la violation

de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipse de soleil pendant pleine lune, qu'un mort fasse à pié deux lieues de chemin en portant sa tête entre ses bras, nous appellons cela un miracle.

Plusieurs physiciens soutiennent qu'en ce sens il n'y a point de miracles, & voici leurs arguments.

Un miracle est la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes. Une loi ne peut être à la fois immuable & violée ; mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être suspendue par son auteur ? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que l'Etre infiniment sage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller ; or il est clair qu'étant Dieu il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pû ; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matière, il y a pourvu dès le commencement, ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus Dieu ne peut rien faire sans raison ; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque tems son propre ouvrage ?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils ; car il est impossible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain ; encor même le genre humain est bien peu de chose ; il est beaucoup moindre qu'une petite fourmiliére en comparaison de tous les êtres qui rempliſſent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'Etre

l'Etre infini intervertiſſe en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, ſur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces reſſorts immenſes qui font mouvoir tout l'univers.

Mais ſuppoſons que Dieu ait voulu diſtinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulières, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les temps & pour tous les lieux? Il n'a certes aucun beſoin de ce changement, de cette inconſtance, pour favoriſer ſes créatures; ſes faveurs ſont dans ſes loix mêmes. Il a tout prévû, tout arrangé pour elles, toutes obéiſſent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle? Pour venir à bout d'un certain deſſein ſur quelques êtres vivants! Il dirait donc, Je n'ai pû parvenir, par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes loix éternelles, à remplir un certain deſſein; je vais changer mes éternelles idées, mes loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce ſerait un aveu de ſa faibleſſe, & non de ſa puiſſance. Ce ſerait, ce ſemble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainſi donc, oſer ſuppoſer à Dieu des miracles, c'eſt réellement l'inſulter, (ſi des hommes peuvent inſulter Dieu.) C'eſt lui dire, Vous êtes un être faible & inconſequent. Il eſt donc abſurde de croire des miracles, c'eſt deshonorer en quelque ſorte la Divinité.

On preſſe ces philoſophes: on leur dit, Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Etre ſuprême, l'éternité de ſes loix, la régularité de ſes mondes infinis: notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles; les hiſtoires ſont auſſi remplies de prodiges que d'événements naturels. Les filles du grand-prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles

voulaient

voulaient en bled, en vin, ou en huile; Athalide fille de Mercure reſſuſcita pluſieurs fois; Eſculape reſſuſcita Hipolite; Hercule arracha Alceſte à la mort; Herès revint au monde après avoir paſſé quinze jours dans les enfers. Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une Veſtale; le Palladium tomba du ciel dans la ville de Troye; la chevelure de Bérénice devint un aſſemblage d'étoiles; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un ſuperbe temple; la tête d'Orphée rendait des oracles après ſa mort; les murailles de Thèbes ſe conſtruiſirent d'elles-mêmes au ſon de la flute, en préſence des Grecs; les guériſons faites dans le temple d'Eſculape, étaient innombrables; & nous avons encor des monuments chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Eſculape.

Nommez moi un peuple, chez lequel il ne ſe ſoit pas opéré des prodiges incroyables, ſurtout dans des tems où l'on ſavait à peine lire & écrire.

Les philoſophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules; mais les philoſophes chrêtiens diſent; Nous croyons aux miracles opérés dans nôtre ſainte religion; nous les croyons par la foi, & non par nôtre raiſon que nous nous gardons bien d'écouter; car lorſque la foi parle, on ſait aſſez que la raiſon ne doit pas dire un ſeul mot; nous avons une croyance ferme & entiére dans les miracles de Jeſus-Chriſt, & des Apôtres; mais permettez nous de douter un peu de pluſieurs autres; ſouffrez, par exemple, que nous ſuſpendions nôtre jugement ſur ce que rapporte un homme ſimple auquel on a donné le nom de grand. Il aſſure qu'un petit moine était ſi fort accoutumé à faire des miracles, que le prieur lui défendit

enfin

enfin d'exercer ſon talent. Le petit moine obéït ; mais ayant vû un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le déſir de lui ſauver la vie, & la ſainte obédience. Il ordonna ſeulement au couvreur de reſter en l'air juſqu'à nouvel ordre, & courut vite conter à ſon prieur l'état des choſes. Le prieur lui donna l'abſolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle ſans permiſſion, & lui permit de l'achever, pourvû qu'il s'en tint là, & qu'il n'y revint plus. On accorde aux philoſophes qu'il faut un peu ſe défier de cette hiſtoire.

Mais comment oſeriez-vous nier, leur dit-on, que St. Gervais & St. Protais ayent apparu en ſonge à St. Ambroiſe, qu'ils lui ayent enſeigné l'endroit où étaient leurs reliques ? que St. Ambroiſe les ait déterrées, & qu'elles ayent guéri un aveugle ? St. Auguſtin était alors à Milan ; c'eſt lui qui rapporte ce miracle *immenſo populo teſte*, dit-il dans ſa cité de Dieu livre 22. Voilà un miracle des mieux conſtatés. Les philoſophes diſent qu'ils n'en croyent rien, que Gervais & Protais n'apparaiſſent à perſonne, qu'il importe fort peu au genre humain qu'on ſache où ſont les reſtes de leurs carcaſſes ; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle, qu'à celui de Veſpaſien ; que c'eſt un miracle inutile ; que Dieu ne fait rien d'inutile ; & ils ſe tiennent fermes dans leurs principes. Mon reſpect pour S. Gervais & St. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces philoſophes ; je rends compte ſeulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du paſſage de Lucien qui ſe trouve dans la mort de Peregrinus. " Quand un joueur de gobe-" lets adroit ſe fait Chrêtien, il eſt ſûr de faire fortune." Mais comme Lucien eſt un auteur prophane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces

Ces philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siècle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'évêque de Smyrne St. Policarpe, ayant été condamné à être brûlé, & étant jetté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait, Courage, Policarpe, sois fort, montre toi homme; qu'alors les flammes du bucher s'écartèrent de son corps, & formérent un pavillon de feu au-dessus de sa tête, & que du milieu du bucher il sortit une colombe; enfin on fut obligé de trancher la tête de Policarpe. A quoi bon ce miracle? disent les incrédules; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? D'où vient que tant de martirs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pû résister au tranchant du glaive? On répond que c'est la volonté de Dieu. Mais les philosophes voudraient avoir vû tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnement par la science vous diront que les pères de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leur tems. St. Chrisostome dit expressément: " Les dons extraordinaires de l'esprit " étaient donnés même aux indignes, parce qu'alors l'église " avait besoin de miracles; mais aujourd'hui ils ne sont pas " même donnés aux dignes, parce que l'Eglise n'en a plus " de besoin." Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérisse les malades.

St. Auguslin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit dans sa cité de Dieu; " Pourquoi ces mi- " racles qui se faisaient autrefois ne se font-ils plus au- " jourd'hui?" Et il en donne la même raison. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta esse, non fiunt?*

fiunt? Possem quidem dicere, necessaria priùs fuisse, quam crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.

On objecte aux philosophes que St. Augustin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux savetier d'Hippone, qui ayant perdu son habit alla prier à la chapelle *des vingt martirs*, qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson, dit au savetier. Voilà ce que les vingt martirs vous donnent.

A cela les philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette histoire qui contredise les loix de la nature, que la physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un savetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces philosophes que selon St. Jerome dans sa vie de l'hermite Paul, cet hermite eut plusieurs conversations avec des satyres, & avec des faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son diner, & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir; ils pourront répondre encor, que tout cela n'est pas absolument contre la physique; que des satyres & des faunes peuvent avoir existé, & qu'en tout cas si ce conte est une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses apôtres. Plusieurs bons Chrêtiens ont combattu l'histoire de St. Simeon Stilite, écrite par Théodoret; beaucoup de miracles qui passent pour autentiques dans l'église grecque, ont été révoqués en doute par plusieurs Latins; de même que des miracles latins ont été suspects à l'église grecque; les protestants sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre église. Un

Un ſavant jéſuite * qui a prêché long-temps dans les Indes, ſe plaint de ce que ni ſes confrères, ni lui, n'ont jamais pû faire de miracle. Xavier ſe lamente dans pluſieurs de ſes lettres de n'avoir point le don des langues; il dit qu'il n'eſt chez les Japonnois que comme une ſtatue muette; cependant les jéſuites ont écrit qu'il avait reſſuſcité huit morts, c'eſt beaucoup; mais il faut auſſi conſidérer qu'il les reſſuſcitait à ſix mille lieuës d'ici. Il s'eſt trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'aboliſſement des jéſuites en France, eſt un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoi qu'il en ſoit, tous les chrêtiens conviennent que les miracles de Jeſus-Chriſt & des Apôtres ſont d'une vérité inconteſtable; mais qu'on peut douter à toute force, de quelques miracles faits dans nos derniers tems, & qui n'ont pas eu une autenticité certaine.

On ſouhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle fût bien conſtaté, qu'il fût fait en préſence de l'académie des ſciences de Paris, ou de la ſociété royale de Londres, & de la faculté de médecine, aſſiſtées d'un détachement du régiment des gardes, pour contetir la foule du peuple, qui pourait par ſon indiſcrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un philoſophe, ce qu'il dirait, s'il voyait le ſoleil s'arrêter, c'eſt-à-dire, ſi le mouvement de la terre autour de cet aſtre ceſſait; ſi tous les morts reſſuſcitaient, & ſi toutes les montagnes allaient ſe jetter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme par exemple, la grace verſatile? Ce que je dirais? répondit le philoſophe, je me ferais Manichéen, je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

* *Oſpinian. p.* 230.

MOÏSE.

PLuſieurs ſavants ont crû que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïſe. Ils diſent que par l'écriture même il eſt avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du tems du roi Joſias, & que cet unique exemplaire fut apporté au roi par le ſecretaire Saphan. Or entre Moïſe & cette avanture du ſécretaire Saphan, il y a 867, années par le comput hébraïque. Car Dieu apparut à Moïſe dans le buiſſon ardent l'an du monde 2213, & le ſecretaire Saphan publia le livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé ſous Joſias fut inconnu juſqu'au retour de la captivité de Babilone, & il eſt dit que ce fut Eſdras, inſpiré de Dieu, qui mit en lumière toutes les ſaintes écritures.

Or que ce ſoit Eſdras ou un autre, qui ait fait ce livre, cela eſt abſolument indifférent, dès que le livre eſt inſpiré. Il n'eſt point dit dans le Pentateuque que Moïſe en ſoit l'auteur; il eſt donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'eſprit divin l'aura dicté.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun prophête n'a cité les livres du Pentateuque, qu'il n'en eſt queſtion ni dans les Pſaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Iſaïe, ni enfin dans aucun livre canonique. Les mots qui répondent à ceux de Genèſe, Exode, Nombres, Lévitique, Deuteronome, ne ſe trouvent dans aucun autre écrit, ni de l'ancien ni du nouveau teſtament.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes:

1°. En quelle langue Moïse aurait-il écrit dans un désert sauvage? Ce ne pouvait être qu'en Egyptien. Car par ce livre même on voit que Moïse & tout son peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encor du papiros; on gravait des hiérogliphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les tables des commandements furent gravées sur la pierre. Il aurait donc falu graver cinq volumes sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un temps prodigieux.

2°. Est-il vraisemblable que dans un désert, ou le peuple Juif n'avait ni cordonnier, ni tailleur, & ou le Dieu de l'univers était obligée de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, qui construisirent le tabernacle, qui l'ornèrent de trente-quatre colonnes d'airain, avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin, d'hiacinte, de pourpre & d'écarlate; mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs; ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des sculpteurs, des teinturiers, des bro-

brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni ſandales, ni pain.

3°. Si Moïſe avait écrit le premier chapitre de la Genèſe, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre ? Aurait-on porté ſi peu de reſpect au légiſlature ? Si c'était Moïſe qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des pères juſqu'à la quatriéme génération, Ezechiel aurait-il oſé dire le contraire ?

4°. Si Moïſe avait écrit le Lévitique, aurait-il pû ſe contredire dans le Deuteronome ? Le Lévitique défend d'épouſer la femme de ſon frère, le Deuteronome l'ordonne.

5°. Moïſe aurait-il parlé dans ſon livre de villes qui n'exiſtaient pas de ſon temps ? Aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à l'orient du Jourdain, étaient à l'occident ?

6°. Aurait-il aſſigné quarante-huit villes aux Lévites dans un païs où il n'y a jamais eu dix villes, & dans un déſert où il a toûjours erré ſans avoir une maiſon ?

7°. Aurait-il preſcrit des règles pour les rois Juifs, tandis que non-ſeulement il n'y avait point de rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais ? Quoi ! Moïſe aurait donné des préceptes pour la conduite des rois, qui ne vinrent qu'environ huit cent années après lui, & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifes qui lui ſuccédèrent ? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été compoſé du temps des rois, & que les cérémonies inſtituées par Moïſe n'avaient été qu'une tradition ?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs, Je vous ai fait ſortir au nombre de ſix cent mille combattants de la terre d'Egypte, ſous la protection de votre Dieu ? Les

Juifs ne lui auraient-ils pas répondu, Il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte ; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cent mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pié ; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son pays ? Quoi ! le Dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers-nés d'Egypte, & s'il y a dans ce païs-là trois cent mille familles, cela fait trois cent mille hommes morts en une nuit pour nous venger ; & vous n'avez pas secondé votre Dieu ? & vous ne nous avez pas donné ce païs fertile que rien ne pouvait défendre ? vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déserts, entre les précipices & les montagnes ! Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan sur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pû encor entrer ?

Il était naturel que de la terre de Gessen nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée ; mais vous nous faites passer l'istme de Suez presque tout entier ; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusques par delà Memphis, & nous nous trouvons à Béel-Sephon, au bord de la mer rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre-vingt lieuës dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon !

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures ? Dieu nous a sauvés par un miracle, dites-vous ; la mer s'est ouverte

ouverte pour nous laiſſer paſſer ; mais après une telle faveur, falait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déſerts horribles d'Ethan, de Cadés-barné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï ? Tous nos pères ont péri dans ces ſolitudes affreuſes, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu un ſoin particulier de nos pères !

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfans injuſtes des juifs vagabonds, morts dans les déſerts, auraient pû dire à Moïſe, s'il leur avait lû l'Exode & la Genèſe. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or ? Quoi ! vous oſez nous conter que votre frère fit un veau d'or pour nos pères, quand vous étiez avec Dieu ſur la montagne ; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face, & tantôt que vous n'avez pû le voir que par derrière ! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frère jette en fonte un veau d'or en un ſeul jour, & nous le donne pour l'adorer ; & au lieu de punir votre indigne frère, vous le faites notre pontife, & vous ordonnez à vos Lévites d'égorger vingt mille hommes de votre peuple ; nos pères l'auraient-ils ſouffert ? ſe ſeraient-ils laiſſé aſſommer comme des victimes par des prêtres ſanguinaires ? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroïable, vous avez fait encor maſſacrer vingt-quatre mille de vos pauvres ſuivants, parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite ; tandis que vous-même avez épouſé une Madianite : & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encor quelques actions de cette douceur, & il ne ſerait plus reſté perſonne.

Non, ſi vous aviez été capable d'une telle cruauté, ſi

vous aviez pû l'exercer, vous feriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les ſupplices ne ſuffiraient pas pour expier un ſi étrange crime.

Ce ſont là, à peu près, les objections que font les ſavants à ceux qui penſent que Moïſe eſt l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne ſont pas celles des hommes ; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné ſon peuple par une ſageſſe qui nous eſt inconnue ; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont crû que Moïſe eſt l'auteur de ces livres ; que l'égliſe qui a ſuccédé à la ſinagogue, & qui eſt infallible comme elle, a décidé ce point de controverſe, & que les ſavants doivent ſe taire, quand l'égliſe parle.

PATRIE.

UNe patrie eſt un compoſé de pluſieurs familles ; & comme on ſoutient communément ſa famille par amour propre, lorſqu'on n'a pas un intérêt contraire, on ſoutient par le même amour propre ſa ville ou ſon village qu'on appelle ſa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime ; car l'amour partagé s'affaiblit. Il eſt impoſſible d'aimer tendrement une famille trop nombreuſe qu'on connait à peine.

Celui qui brule de l'ambition d'être Edile, Tribun, Préteur, Conſul, Dictateur, crie qu'il aime ſa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être ſûr de pouvoir coucher chez ſoi, ſans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être ſûr de ſa fortune & de ſa vie. Tous formant ainſi les mêmes ſouhaits, il ſe trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt general : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour ſoi-même.

Il eſt impoſſible qu'il y ait ſur la terre un état qui ne ſe ſoit gouverné d'abord en république ; c'eſt la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'aſſemblent d'abord contre les ours & contre les loups : cel-

le qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades diviſées en républiques ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvames que deux ſubjuguée.

Il en était ainſi de l'ancien monde ; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encor aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers nôtre ſeptentrion, ſont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encor comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde ; libres, égaux entre eux, ſans maîtres, ſans ſujets, ſans argent, & preſque ſans beſoins. La chair de leurs moutons les nourit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre ſont leurs retraites : ils ſont les plus puants de tous les hommes, mais ils ne le ſentent pas ; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reſte dans nôtre Europe huit républiques ſans monarques, Veniſe, la Hollande, la Suiſſe, Génes, Luques, Raguſe, Genève & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques ſous un roi, mais la Pologne eſt la ſeule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que vôtre patrie ſoit un état monarchique, ou un état républicain ? il y a quatre mille ans qu'on agite cette queſtion. Demandez la ſolution aux riches, ils aiment tous mieux l'ariſto-

l'ariſtocratie : interrogez le peuple, il veut la démocratie ; il n'y a que les rois qui préférent la royauté. Comment donc eſt-il poſſible que preſque toute la terre ſoit gouvernée par des monarques ? demandez-le aux rats qui proposèrent de pendre une ſonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raiſon eſt, comme on l'a dit, que les hommes ſont très rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes.

Il eſt triſte que ſouvent pour être bon patriote on ſoit l'ennemi du reſte des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, diſait toujours en opinant au Sénat, Tel eſt mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'eſt ſouhaiter que ſa ville s'enrichiſſe par le commerce, & ſoit puiſſante par les armes. Il eſt clair qu'un païs ne peut gagner ſans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre ſans faire des malheureux.

Telle eſt donc la condition humaine, que ſouhaiter la grandeur de ſon païs c'eſt ſouhaiter du mal à ſes voiſins. Celui qui voudrait que ſa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, ſerait le citoyen de l'univers.

PIERRE,

En Italien Piero, *ou* Pietro ; *en Eſpagnol* Pedro ; *en Latin* Petrus ; *en Grec* Petros ; *en Hébreu* Cepha.

POurquoi les ſucceſſeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en occident, & aucun en orient ? C'eſt

demander pourquoi les évêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg ſe ſont attribué, les droits régaliens dans des tems d'anarchie, tandis que les évêques Grecs ſont toujours reſtés ſujets. Le tems, l'occaſion, l'ambition des uns, & la faibleſſe des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette anarchie l'opinion s'eſt jointe, & l'opinion eſt la reine des hommes. Ce n'eſt pas qu'en effet ils ayent une opinion bien déterminée ; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il eſt rapporté dans l'évangile que Jeſus dit à Pierre ; " Je " te donnerai les clefs du Royaume des cieux." Les partiſans de l'évêque de Rome ſoutinrent vers le onziéme ſiècle, que qui donne le plus, donne le moins ; que les cieux entouraient la terre ; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait auſſi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il eſt évident, ſelon Tomaſius, que les clefs données à Simon Barjone ſurnommé Pierre, étaient un paſſe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmoſphère, l'éther, l'eſpace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guères de ſerruriers, ſelon Meurſius, qui puiſſe faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Paleſtine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie ; Jeſus dit à Barjone, " Ce que " tu auras lié ſur la terre, ſera lié dans le ciel." Les théologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du ſerment de fidélité fait à leurs rois, & de diſpoſer à leur gré de tous les royaumes. C'eſt conclure magnifiquement. Les communes dans les états généraux de France en 1302.

diſent

disent dans leur requête au Roi, que " Boniface VIII. " était un B***** qui croyait que Dieu liait & em- " prisonnait au ciel, ce que Boniface liait sur terre." Un fameux Luthérien d'Allemagne, (c'était je pense Mélancton) avait beaucoup de peine à digérer que Jésus eût dit à Simon Barjone, Cepha ou Cephas, " Tu ès Pierre, & " sur cette Pierre je bâtirai mon assemblée, mon église." Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du Pape fût fondée sur un quolibet.

Pierre a passé pour avoir été évêque de Rome; mais on sait assez qu'en ce tems-là, & long-tems après, il n'y eut aucun évêché particulier. La société chrêtienne ne prit une forme que vers la fin du second siècle.

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Rome; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'usage; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Babylone; des canoniſtes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût datté de Rome, on aurait pû conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-tems de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chérement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une simonie; on lui demandait, s'il croyait que Simon Pierre eût été au païs? il répondit, Je ne vois pas que Pierre y ait été, mais je suis sûr de Simon.

Quant à la personne de Pierre, il faut avouer que Paul n'est

n'eſt pas le ſeul qui ait été ſcandaliſé de ſa conduite; on lui a ſouvent réſiſté en face, à lui & à ſes ſucceſſeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'eſt-à-dire, du porc, du boudin, du liévre, des anguilles, de l'ixion, & du grifon. Pierre ſe défendait en diſant, qu'ils avait vû le ciel ouvert vers la ſixiéme heure, & une grande nape qui deſcendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiſeaux; & que la voix d'un ange avait crié:" Tuez & mangez. " C'eſt apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes, " Tuez tout, & " mangez la ſubſtance du peuple:" dit Voloſton.

Caſaubon ne pouvait approuver la manière dont Pierre traita le bon homme Anania & Saphira ſa femme. De quel droit, diſait Caſaubon, un Juif eſclave des Romains ordonnait-il, ou ſouffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jeſus vendiſſent leurs héritages & en apportaſſent le prix à ſes piés? Si quelque anabatiſte à Londres faiſait apporter à ſes piés tout l'argent de ſes frères, ne ſerait-il pas arrêté comme un ſéducteur ſéditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'eſt-il pas horrible de faire mourir Anania, parce qu'ayant vendu ſon fonds & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour ſa femme quelques écus pour ſubvenir à leurs néceſſités ſans le dire? A peine Anania eſt-il mort, que ſa femme arrive. Pierre au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir ſon mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande ſi ſon mari a donné tout

ſon

ſon argent aux ſaints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt ſur le champ. Cela eſt dur.

Corringius demande, pourquoi Pierre qui tuait ainſi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir Jeſus-Chriſt, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois? O Pierre! vous faites mourir deux chrêtiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laiſſez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu!

Apparemment que Corringius n'était pas en païs d'inquiſition, quand il faiſait ces queſtions hardies. Eraſme, à propos de Pierre, remarquait une choſe fort ſinguliére; c'eſt que le chef de la religion chrêtienne commença ſon apoſtolat par renier Jeſus-Chriſt; & que le premier pontife des Juifs avait commencé ſon miniſtère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en ſoit, Pierre nous eſt dépeint comme un pauvre qui catéchiſait des pauvres. Il reſſemble à ces fondateurs d'ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les ſucceſſeurs ſont devenus grands ſeigneurs.

Le Pape ſucceſſeur de Pierre a tantôt gagné, tantôt perdu; mais il lui reſte encor environ cinquante millions d'hommes ſur la terre, ſoumis en pluſieurs points à ſes loix, outre ſes ſujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cent lieuës de chez ſoi; attendre pour penſer que cet homme ait paru penſer; n'oſer juger en dernier reſſort un procès entre quelques-uns de ſes concitoyens, que par des commiſſaires nommés par cet étranger; n'oſer ſe mettre en poſſeſſion des champs & des vignes qu'on a obtenus de ſon propre roi, ſans payer une ſomme conſidérable à ce maî-

tre

tre étranger ; violer les loix de ſon païs qui défendent d'épouſer ſa niéce, & l'épouſer légitimement en donnant à ce maître étranger une ſomme encor plus conſidérable ; n'oſer cultiver ſon champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de ſon autorité privée ; c'eſt là en partie ce que ç'eſt que d'admettre un Pape ; ce ſont là les libertés de l'égliſe gallicane.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur ſoumiſſion. Nous avons vû de nos jours un ſouverain demander au Pape la permiſſion de faire juger par ſon tribunal royal des moines accuſés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permiſſion, & n'oſer les juger ?

On ſait aſſez qu'autrefois les droits des Papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-deſſus des Dieux de l'antiquité ; car ces Dieux paſſaient ſeulement pour diſpoſer des empires, & les Papes en diſpoſaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infaillibilité du Pape, quand on fait réfléxion,

Que quarante ſchiſmes ont profané la chaire de Saint Pierre, & que vingt-ſept l'ont enſanglantée ;

Qu'Etienne VII. fils d'un prêtre, déterra le corps de Formoſe ſon prédéceſſeur, & fit trancher la tête à ce cadavre ;

Que Sergius III. convaincu d'aſſaſſinats, eut un fils de Marozie, lequel hérita de la papauté ;

Que Jean X. amant de Théodora, fut étranglé dans ſon lit ;

Que Jean XI. fils de Sergius III. ne fut connu que par ſa crapule ; Que

Que Jean XII. fut assassiné chez sa maîtresse ;

Que Benoit IX. acheta & revendit le pontificat ;

Que Grégoire VII. fut l'auteur de cinq cent ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs ;

Qu'enfin parmi tant de Papes, ambitieux, sanguinaires & débauchés, il y a eu un Alexandre VI. dont le nom n'est prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'est une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait subsisté avec tant de crimes ; mais si les Califes avaient eu une conduite encor plus affreuse, ils auraient donc été encor plus divins. C'est ainsi que raisonne Dermius ; mais les jésuites lui ont répondu.

PRÉJUGÉS.

LE préjugé est une opinion sans jugement. Ainsi dans toute la terre, on inspire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puissent juger.

Il y a des préjugés universels, nécessaires, & qui sont la vertu même. Par tout païs on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur ; à respecter, à aimer leur père & leur mère ; à regarder le larcin comme un crime, le mensonge intéressé comme un vice, avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés : ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'est pas simple préjugé ; c'est quelque chose

de

de bien plus fort. Une mère n'aime pas son fils, parce qu'on lui a dit qu'il le faut aimer ; elle le chérit heureusement malgré elle. Ce n'eſt point par préjugé que vous courez au ſecours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'eſt par préjugé que vous reſpecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parents vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le reſpectez avant de ſavoir s'il mérite vos reſpects : vous croiſſez en âge & en connaiſſances ; vous vous apercevez que cet homme eſt un charlatan, pétri d'orgueil, d'intérêt, & d'artifice ; vous mépriſez ce que vous reveriez, & le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance ; on vous a dit, que les Titans firent la guerre aux Dieux, & que Vénus fut amoureuſe d'Adonis ; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités ; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuſes.

Examinons en peu de mots les différentes ſortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ſerons peut-être comme ceux qui du tems du ſyſtême de *Las* s'aperçurent qu'ils avaient calculé des richeſſes imaginaires.

Préjugés des ſens.

N'eſt-ce pas une choſe plaiſante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas ? Que votre oreille bien conformée entende, vous

êtes

êtes belle, je vous aime: il eſt bien ſûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais, vous êtes laide*; Mais vous voyez un miroir uni, il eſt démontré que vous vous trompez, c'eſt une ſurface très-raboteuſe. Vous voyez le ſoleil d'environ deux piés de diamètre, il eſt démontré qu'il eſt un million de fois plus gros que la terre.

Il ſemble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux; Mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il eſt impoſſible que les objects vous paraiſſent autrement que vous les voyez dans l'état préſent des choſes.

Préjugés phyſiques.

Le ſoleil ſe léve, la lune auſſi, la terre eſt immobile; ce ſont là des préjugés phyſiques naturels. Mais que les écreviſſes ſoient bonnes pour le ſang, parce qu'étant cuites elles ſont rouges comme lui; que les anguilles guériſſent la paraliſie, parce qu'elles frétillent; que la lune influe ſur nos maladies, parce qu'un jour on obſerva qu'un malade avait eu un redoublement de fiévre pendant le décours de la lune; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugérent ſans raiſonner, & qui étant trompés trompèrent les autres.

Préjugés hiſtoriques.

La plupart des hiſtoires ont été crues ſans examen, & cette créance eſt un préjugé. Fabius Pictor raconte que pluſieurs ſiècles avant lui, une veſtale de la ville d'Albe allant puiſer de l'eau dans ſa cruche, fut violée, qu'elle accoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nouris

par une louve, &c. Le peuple romain crut cette fable ; il n'examina point si dans ce tems là il y avait des vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un roi sortit de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve alaitât deux enfans au lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire chrêtien s'il en réchapait ; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion ? n'est-ce pas alors que la religion dans laquelle on est né agit le plus puissamment ? Quel est le chrêtien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la sainte Vierge qu'à Mahomet ? On ajoute qu'un pigeon aporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un ange aporta l'oriflamme pour le conduire ; le préjugé crut toutes les historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent bien que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rolon ou Rol, se firent chrêtiens pour gouverner plus sûrement des chrêtiens, comme les usurpateurs Turcs se firent musulmans pour gouverner plus sûrement les musulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que Cérès préside aux blés, ou que Visnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs fois, ou que Sanmoncodom est venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans sa salle vers le Jutland, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel, enfin si votre précepteur vient ensuite enfon-

cet dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés ? vos voiſins & ſurtout vos voiſines crient à l'impie, & vous effrayent ; votre Derviche craignant de voir diminuer ſon revenu, vous accuſe auprès du Cadi, & ce Cadi vous fait empâler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des ſots, & qu'il croit que les ſots obéiſſent mieux que les autres ; & cela durera juſqu'à ce que vos voiſins & le Derviche & le Cadi commencent à comprendre que la ſottiſe n'eſt bonne à rien, & que la perſécution eſt abominable.

RELIGION.

Premiere queſtion.

L'Evêque de Vorceſter, Warburton, auteur d'un des plus ſavants ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainſi page 8. tome 1er.

" Une religion, une ſociété qui n'eſt pas " fondée ſur la créance d'une autre vie, doit être ſoutenue " par un providence extraordinaire. Le Judaïſme n'eſt pas " fondé ſur la créance d'une autre vie ; donc, le Judaïſme " a été ſoutenu par une providence extraordinaire."

Pluſieurs théologiens ſe ſont élevés contre lui, & comme on rétorque tous les arguments, on a retorqué le ſien, on lui a dit :

" Toute religion qui n'eſt pas fondée ſur le dogme de " l'immortalité de l'ame, & ſur les peines & les récom- " penſes éternelles, eſt néceſſairement fauſſe ; or le Ju- " daïſme ne connut point ces dogmes, donc le Judaïſme, " loin d'être ſoutenu par la providence, était par vos " principes une religion fauſſe & barbare qui attaquait la " providence."

Cet évêque eut quelques autres adverſaires qui lui ſoutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs,

Juifs, dans le temps même de Moïſe ; mais il leur prouva très-évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avaient dit un ſeul mot de cette créance, & qu'il eſt ridicule de vouloir tordre & corrompre quelques paſſages des autres livres, pour en tirer une vérité qui n'eſt point annoncée dans le livre de la loi.

Mr. l'évêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi Judaïque ne propoſait ni peines, ni récompenſes après la mort, n'a jamais pû répondre à ſes adverſaires d'une manière bien ſatisfaiſante. Ils lui diſaient : " Ou Moïſe connaiſſait ce dogme, & alors il " a trompé les Juifs en ne le manifeſtant pas ; ou il " l'ignorait ; & en ce cas il n'en ſavait pas aſſez pour " fonder une bonne religion. En effet ſi la religion avait " été bonne, pourquoi l'aurait-on abolie ? Une religion " vraie doit être pour tous les temps & pour tous les " lieux, elle doit être comme la lumière du ſoleil, " qui éclaire tous les peuples & toutes les généra- " tions."

Ce prélat, tout éclairé qu'il eſt, a eu beaucoup de peine à ſe tirer de toutes ces difficultés ; mais quel ſyſtême en eſt exempt ?

Seconde queſtion.

Un autre ſavant beaucoup plus philoſophe, qui eſt un des plus profonds métaphiſiciens de nos jours, donne de fortes raiſons pour prouver que le polithéïſme a été la première religion des hommes, & qu'on a commencé à croire pluſieurs Dieux, avant que la raiſon fût aſſez

éclairée pour ne reconnaître qu'un ſeul être ſuprême.

J'oſe croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un ſeul Dieu, & qu'enſuite faibleſſe humaine en a adopté pluſieurs, & voici comme je conçois la choſe.

Il eſt indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes, & que tous les hommes ont été diviſés en petites républiques, avant qu'ils fuſſent réunis dans de grands empires. Il eſt bien naturel qu'une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ſes moiſſons, maltraitée par la bourgade voiſine, ſentant tous les jours ſa faibleſſe, ſentant partout un pouvoir inviſible, ait bientôt dit. Il y a quelque être au-deſſus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me paraît impoſſible qu'elle ait dit : il y a deux pouvoirs, car pourquoi pluſieurs? On commence en tout genre par le ſimple, enſuite vient le compoſé, & ſouvent enfin on revient au ſimple par des lumiéres ſupérieures. Telle eſt la marche de l'eſprit humain.

Quel eſt cet être qu'on aura d'abord invoqué? Sera-ce le ſoleil? ſera-ce la lune? je ne le crois pas. Examinons ce qui ſe paſſe dans les enfants ; ils ſont à peu près ce que ſont les hommes ignorants. Ils ne ſont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'aſtre qui anime la nature, ni des ſecours que la lune nous prête, ni des variations réguliéres de ſon cours ; ils n'y penſent pas ; ils y ſont trop accoutumés. On ne craint, on n'invoque, on n'adore que ce qu'on craint ; tous les enfans voyent le ciel avec indifférence ; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent ; ils vont ſe cacher. Les premiers hommes en ont ſans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des eſpèces de philoſophes

philoſophes qui ayent remarqué le cours des aſtres, les ayent fait admirer, & les ayent fait adorer; mais des cultivateurs ſimples & ſans aucune lumiére, n'en ſavaient pas aſſez pour embraſſer une erreur ſi noble.

Un village ſe ſera donc borné à dire; Il y a une puiſſance qui tonne, qui grêle ſur nous, qui fait mourir nos enfans, appaiſons-la; mais comment l'appaiſer? Nous voyons que nous avons calmé, par de petits préſents la colère des gens irrités, faiſons donc de petits préſents à cette puiſſance. Il faut bien auſſi lui donner un nom. Le premier qui s'offre eſt celui de *Chef*, de *Maître*, de *Seigneur*; cette puiſſance eſt donc appellée Mon Seigneur. C'eſt probablement la raiſon pour laquelle les premiers Egyptiens appellèrent leur Dieu Knef, les Syriens Adoni, les peuples voiſins Baal, ou Bel, ou Melch, ou Moloc, les Scythes Papée; tous mots qui ſignifient *Seigneur*, *Maître*.

C'eſt ainſi qu'on trouva preſque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Méxiquains même, ni les Péruviens qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un ſeul Dieu. L'une adorait Mango Kapak, l'autre le Dieu de la guerre. Les Mexiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de Viliputſi, comme les Hébreux avaient appellé leur ſeigneur Sabaoth.

Ce n'eſt point par une raiſon ſupérieure & cultivée que tous les peuples ont ainſi commencé à reconnaître une ſeule divinité; s'ils avaient été philoſophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auraient examiné ces rapports infinis de

tous les êtres, qui prouvent un être créateur & conſervateur ; mais ils n'examinèrent rien, ils ſentirent. C'eſt-là le progrès de nôtre faible entendement ; chaque bourgade ſentait ſa faibleſſe, & le beſoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire & terrible réſidant dans la forêt voiſine, ou ſur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un ſeul, parce que la bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impoſſible de ſe le repréſenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voiſine n'eût pas auſſi ſon Dieu. Voilà pourquoi Jephté dit aux habitans de Moab ; *vous poſſedez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquérir, vous devez nous laiſſer jouïr de ce que notre Dieu nous a donné par ſes victoires.*

Ce diſcours tenu par un étranger à d'autres étrangers eſt très-remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépoſſédé les naturels du païs, l'un & l'autre n'avait d'autre droit que celui de la force ; & l'un dit à l'autre, Ton Dieu t'a protégé dans ton uſurpation, ſouffre que mon Dieu me protège dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre, *quelle raiſon a eu le Dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad?* Il parait évident par ces paſſages, que l'antiquité attribuait à chaque païs un Dieu protecteur. On trouve encor des traces de cette théologie dans Homère.

Il eſt bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur eſprit ayant acquis des connaiſſances confuſes, ils ayent bientôt multiplié leurs dieux, & aſſigné des protecteurs aux éléments, aux mers, aux forêts,

forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les aſtres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le ſoleil, quand on adore la divinité d'un ruiſſeau? Dès que le premier pas eſt fait, la terre eſt bientôt couverte de Dieux, & on deſcend enfin des aſtres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raiſon ſe perfectionne; le temps forme enfin des philoſophes qui voyent que ni les oignons ni les chats, ni même les aſtres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces philoſophes, Babyloniens, Perſans, Egyptiens, Scithes, Grecs & Romains admettent un Dieu ſuprême, remunérateur & vengeur.

Ils ne le diſent pas d'abord aux peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une diſpute de controverſe.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établiſſent des myſtères que les inimitiés jurent par des ſermens exécrables de ne point révéler, & le principal de ces myſtères, eſt l'adoration d'un ſeul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immenſe; il eſt vrai que l'ancienne religion ſubſiſte toujours; mais comme elle n'eſt point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laiſſe ſubſiſter. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romains reconnaiſſent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu ſuprême. Toutes les autres divinités ne ſont que des êtres

intermédiaires ; on place des héros & des empereurs au rang des Dieux, c'eſt-à-dire des bienheureux. Mais il eſt ſûr que Claude, Octave, Tibère & Caligula ne ſont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot il parait prouvé que du temps d'Auguſte, tous ceux qui avaient une religion, reconnaiſſaient un Dieu ſupérieur, éternel, & pluſieurs ordres de Dieux ſécondaires, dont le culte fut appellé depuis idolâtrie.

Les Juifs n'avaient jamais été idolâtres ; car quoiqu'ils admiſſent des Malachim, des anges, des êtres céleſtes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces divinités ſécondaires euſſent un culte chez eux. Ils adoraient les anges, il eſt vrai, c'eſt-à-dire, ils ſe proſternaient quand ils en voyaient ; mais comme cela n'arrivait pas ſouvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il eſt conſtant que les Juifs adoraient ouvertement un ſeul Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient ſecrettement dans leurs myſtères.

Troiſiéme queſtion.

Ce fut dans ce temps où le culte d'un Dieu ſuprême était univerſellement établi chez tous les ſages en Aſie, en Europe, & en Afrique, que la religion chrêtienne prit naiſſance.

Le Platoniſme aida beaucoup à l'intelligence de ſes dogmes. Le *Logos* qui chez Platon ſignifiait la ſageſſe, la raiſon de l'être ſuprême, devint chez nous le Ver-

be, & une ſeconde perſonne de Dieu. Une métaphiſique profonde & au-deſſus de l'intelligence humaine, fut un ſanctuaire inacceſſible, dans lequel la religion fut enveloppée.

On ne répétera point ici, comment Marie fut déclarée dans la ſuite mère de Dieu, comment on établit la conſubſtantialité du Père & du Verbe, & la proceſſion du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés réſultantes de l'hipoſtaſe, & enfin la manducation ſupérieure, l'ame nourie ainſi que le corps, des membres & du ſang de l'homme Dieu, adoré & mangé ſous la forme du pain, préſent aux yeux, ſenſible au goût, & cependant anéanti. Tous les myſtères ont été ſublimes.

On commença dès le ſecond ſiècle, par chaſſer les démons au nom de Jeſus ; auparavant on les chaſſait au nom de Jehovah, ou Yhaho ; car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jeſus ayant dit qu'il chaſſait les démons au nom du prince des démons, il leur répondit, *Si c'eſt par Belzebuth que je chaſſe les démons, par qui vos enfans les chaſſent-ils ?*

On ne ſait point en quel temps les Juifs reconnurent pour prince des démons Belzebuth, qui était un Dieu étranger ; mais on ſait, (& c'eſt Joſeph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jéruſalem des exorciſtes, préposés pour chaſſer les démons des corps des poſſédés, c'eſt-à-dire, des hommes attaqués de maladies ſinguliéres, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies malfaiſants.

On chaſſait donc ces démons avec la véritable prononciation

nonciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorciſme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu était encor en uſage dans les premiers ſiècles de l'Egliſe. Origène en diſputant contre Celſe lui dit n°. 262. " Si en invoquant Dieu, ou en jurant par lui, on le " nomme le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, " on fera certaines choſes par ces noms, dont la nature " & la force ſont telles, que les démons ſe ſoumettent " à ceux qui les prononcent ; mais ſi on le nomme d'un " autre nom, comme Dieu de la mer bruïante, ſup- " plantateur, ces noms ſeront ſans vertu. Le nom d'Iſ- " raël traduit en Grec ne pourra rien opérer, mais pro- " noncez le en Hébreu, avec les autres mots requis, vous " opérez la conjuration."

Le même Origène au nombre 19. dit ces paroles remarquables. " Il y a des noms qui ont naturellement de " la vertu, tels que ſont ceux dont ſe ſervent les " ſages parmi les Egyptiens, les Mages en Perſe, les Brac- " manes dans l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'eſt pas " un art vain & chimérique, ainſi que le prétendent les " Stoïciens & les Epicuriens : ni le nom de Sabaoth, " ni celui d'Adonaï, n'ont pas été faits pour des êtres " créés, mais ils appartiennent à une théologie myſté- " rieuſe qui ſe rapporte au Créateur ; de la vient la " vertu de ces noms quand on les arrange & qu'on " les prononce ſelon les règles, &c."

Origène en parlant ainſi ne donne point ſon ſentiment particulier, il ne fait que rapporter l'opinion univerſelle. Toutes les religions alors connues admettaient une eſ-

pèce

pèce de magie, & on diſtinguait la magie céleſte, & la magie infernale; la nécromancie & la Théurgie; tout était prodige, divination, oracle. Les Perſes ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perſes. Dieu permettait que les premiers chrêtiens fuſſent perſuadés des oracles attribués aux Sibylles, & leur laiſſait encor quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la religion.

Une choſe encor fort remarquable, c'eſt que les chrêtiens des deux premiers ſiècles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les ſimulacres. C'eſt ce qu'Origène avoue n°. 374. Tout changea depuis avec la diſcipline, quand l'égliſe reçut une forme conſtante.

Quatriéme queſtion.

Lorſqu'une fois une religion eſt établie légalement dans un état, les tribunaux ſont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choſes qu'on faiſait dans cette religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'aſſemblaient en ſecret malgré les magiſtrats; on ne permet que les aſſemblées publiques ſous les yeux de la loi, & toutes aſſociations qui ſe dérobent à la loi ſont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes; la maxime oppoſée eſt reçue, que c'eſt obéïr à Dieu que de ſuivre les loix de l'état. On n'entendait parler que d'obſeſſions & de poſſeſſions; le diable était alors déchaîné ſur la terre; le diable ne ſort plus aujourd'hui de ſa demeure; les prodiges, les prédictions étaient alors néceſſaires; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les pla-

ces

ces publiques, ferait mis aux petites maiſons. Les fondateurs recevaient ſecrétement l'argent des fidèles; un homme qui recueillerait de l'argent pour en diſpoſer ſans y être autoriſé par la loi, ſerait repris de juſtice. Ainſi, on ne ſe ſert plus d'aucun des échafauts qui ont ſervi à bâtir l'édifice.

Cinquiéme queſtion.

Après notre ſainte religion, qui ſans doute eſt la ſeule bonne, quelle ſerait la moins mauvaiſe?

Ne ſerait-ce pas la plus ſimple? Ne ſerait-ce pas celle qui enſeignerait beaucoup de morale & très-peu de dogmes? celle qui tendrait à rendre les hommes juſtes, ſans les rendre abſurdes? celle qui n'ordonnerait point de croire des choſes impoſſibles, contradictoires, injurieuſes à la Divinité, & pernicieuſes au genre humain, & qui n'oſerait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le ſens commun? Ne ſerait-ce point celle qui ne ſoutiendrait pas ſa créance par des boureaux, & qui n'inonderait pas la terre de ſang pour des ſophiſmes inintelligibles? celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux ou trois chartes ſuppoſées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un prêtre ſouvent inceſtueux, homicide & empoiſonneur? celle qui ne ſoumettrait par les rois à ce prêtre? celle qui n'enſeignerait que l'adoration d'un Dieu, la juſtice, la tolérance & l'humanité?

Sixiéme queſtion.

On a dit que la religion des Gentils était abſurde en pluſieurs points, contradictoire, pernicieuſe; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de ſottiſes qu'elle n'en a prêchées? Car

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cigne, ou quelqu'autre choſe ;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, ſi parfois on en cauſe.

Prologue d'Amphitrion.

Sans doute cela eſt fort impertinent ; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à Léda couchant avec un cigne ou avec un taureau ? Y a-t-il eu un ſermon prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfans avec les cignes de leur baſſe-cour ? Les fables recueillies & ornées par Ovide ſont-elles la religion ? ne reſſemblent-elles pas à notre légende dorée, à notre fleur des ſaints ? Si quelque Brame ou quelque Derviche venait nous objecter l'hiſtoire de Ste. Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guiſe de monnoye, nous dirions au Brame, Mon révérend père, vous vous trompez, notre religion n'eſt pas la légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles, leurs prodiges : s'ils revenaient au monde & qu'on pût compter les miracles de notre-dame de Lorette, & ceux de notre dame d'Ephéſe, en faveur de qui des deux ſerait la balance du compte ?

Les ſacrifices humains ont été établis chez preſque tous les peuples, mais très-rarement mis en uſage. Nous n'avons que la fille de Jephté, & le roi Agag d'immolés chez les Juifs ; car Iſaac & Jonathas ne le furent pas. L'hiſtoire d'Iphigénie n'eſt pas bien avérée chez les Grecs. Les ſacrifices

crifices humains ſont très rares chez les anciens Romains ; en un mot, la religion payenne a fait répandre très-peu de ſang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre eſt ſans doute la ſeule bonne, la ſeule vraie ; mais nous avons fait tant de mal par ſon moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modeſtes.

Septiéme queſtion.

Si un homme veut perſuader ſa religion à des étrangers, ou à ſes compatriotes, ne doit-il pas s'y prendre avec la plus inſinuante douceur, & la modération la plus engageante ? S'il commence par dire que ce qu'il annonce eſt démontré, il trouvera une foule d'incrédules ; s'il oſe leur dire, qu'ils ne rejettent ſa doctrine, qu'autant qu'elle condamne leurs paſſions, que leur cœur a corrompu leur eſprit, qu'ils n'ont qu'une raiſon fauſſe & orgueilleuſe ; il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la religion qu'il annonce eſt vraie, l'emportement & l'inſolence la rendront-ils plus vraie ? Vous mettez-vous en colère, quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaiſant, juſte, remplir tous les devoirs de la ſociété ? Non, car tout le monde eſt de votre avis ; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frère, quand vous lui prêchez une métaphiſique myſtérieuſe ? C'eſt que ſon bon ſens irrite votre amour propre. Vous avez l'orgueil d'éxiger que votre frère ſoumette ſon intelligence à la vôtre : l'orgueil humilié produit la colère ; elle n'a point d'autre ſource. Un homme bleſſé de vingt coups de fuſil dans une bataille, ne ſe met point en colère ; mais un docteur bleſſé du refus d'un ſuffrage devient furieux & implacable.

RESURRECTION.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs piramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par dedans & par dehors, attendaient que leurs ames vinſſent les ranimer au bout de mille ans. Mais ſi leurs corps devaient reſſuſciter, pourquoi la première opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crâne avec un crochet, & d'en tirer la cervelle ? L'idée de reſſuſciter ſans cervelle, fait ſoupçonner (ſi on peut uſer de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant ; mais il faut conſidérer que la plûpart des anciens croyaient que l'ame eſt dans la poitrine. Et pourquoi l'ame eſt-elle dans la poitrine plûtôt qu'ailleurs ? C'eſt qu'en effet dans tous nos ſentimens un peu violents, on éprouve vers la région du cœur, une dilatation ou un reſſerrement, qui a fait penſer que c'était là le logement de l'ame. Cette ame était quelque choſe d'aérien, c'était une figure légère qui ſe promenait où elle pouvait, juſqu'à-ce qu'elle eût retrouvé ſon corps.

La croyance de la réſurrection eſt beaucoup plus ancienne que les temps hiſtoriques. Athalide fils de Mercure pouvait mourir & reſſuſciter à ſon gré ; Eſculape rendit la vie à Hipolite, Hercule à Alceſte ; Pelops ayant été hâché en morceaux par ſon père, fut reſſuſcité par les Dieux. Platon raconte qu'Héres reſſuſcita pour quinze jours ſeulement.

Les

Les pharisiens, chez les Juifs, n'adoptèrent le dogme de la résurrection que très long-tems après Platon.

Il y a dans les actes des Apôtres un fait bien singulier, & bien digne d'attention. St. Jaques, & plusieurs de ses compagnons conseillent à St. Paul d'aller dans le temple de Jérusalem, observer toutes les cérémonies de l'ancienne loi, tout chrétien qu'il était, *afin que tous sachent*, disent-ils, *que tout ce qu'on dit de vous est faux, & que vous continuez de garder la loi de Moïse.*

St. Paul alla donc pendant sept jours dans le temple, mais le septiéme il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des étrangers, & de l'avoir prophané. Voici comment il se tira d'affaire.

*Or Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient là étaient Sadducéens, & l'autre Pharisiens, il s'écria dans l'assemblée : Mes frères, je suis Pharisien & fils de pharisien ; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, & de la résurrection des morts que l'on veut me condamner.** Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire ; Paul ne le disait que pour animer les Pharisiens & les Sadducéens les uns contre les autres.

v. 7. Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissension entre les Pharisiens & les Sadducéens ; & l'assemblée fut divisée.

v. 8. Car les Sadducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit : au lieu que les Pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre, &c.

On a prétendu que Job, qui est très ancien, connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles : *Je sais*

* *Actes des Apôtres, chap.* 23. *v.* 6. 7. 8.

ſais que mon rédempteur eſt vivant, & qu'un jour ſa rédemption s'élevera ſur moi, ou que je me relèverai de la pouſſière, que ma peau reviendra, & que je verrai encor dieu dans ma chair.

Mais pluſieurs commentateurs entendent par ces paroles, que Job eſpère qu'il relévera bientôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toujours couché ſur la terre, comme il l'était. La ſuite prouve aſſez que cette explication eſt la véritable ; car il s'écrie le moment d'après à ſes faux & durs amis ; *Pourquoi donc dites-vous, Perſécutons-le*, ou bien, *parce que vous direz, parce que nous l'avons perſécuté.* Cela ne veut-il pas dire évidemment, Vous vous repentirez de m'avoir offenſé, quand vous me reverrez dans mon premier état de ſanté & d'opulence. Un malade qui dit, Je me léverai, ne dit pas, Je reſſuſciterai. Donner des ſens forcés à des paſſages clairs, c'eſt le ſûr moyen de ne jamais s'entendre.

St. Jérôme ne place la naiſſance de la ſecte des Phariſiens que très-peu de temps avant Jéſus-Chriſt. Le Rabin Hillel paſſe pour le fondateur de la ſecte phariſienne ; & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le maître de St. Paul.

Pluſieurs de ces Phariſiens croyaient que les Juifs ſeuls reſſuſciteraient, & que le reſte des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont ſoutenu qu'on ne reſſuſciterait que dans la Paleſtine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, ſeront ſecrettement tranſportés auprès de Jéruſalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais St. Paul écrivant aux habitans de Theſſalonique, leur dit, que le *ſecond avénement de Jéſus-Chriſt eſt pour eux & pour lui, qu'ils en ſeront témoins.*

v. 16. *Car, auſſi-tôt que le ſignal aura été donné par l'archange, & par le ſon de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même deſcendra du Ciel, & ceux qui ſeront morts en Jéſus-Chriſt reſſuſciteront les premiers.*

v. 17. *Puis nous autres qui ſommes vivans, & qui ſerons demeurés juſqu'alors, nous ſerons emportés avec eux dans les nuées pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainſi, nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.**

Ce paſſage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers chrêtiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle eſt prédite dans St. Luc, pour le temps même que St. Luc vivait ?

St. Auguſtin croit que les enfans, & même les enfans morts nés, reſſuſciteront dans l'âge de la maturité. Les Origènes, les Jérômes, les Atanaſes, les Baſiles, n'ont pas crû que les femmes duſſent reſſuſciter avec leur ſexe.

Enfin, on a toujours diſputé ſur ce que nous avons été, ſur ce que nous ſommes, & ſur ce que nous ſerons.

* 1. *Epit. aux Theſſ. chap.* 4.

SALOMON.

SALOMON pouvait-il être auſſi riche qu'on le dit ?

Les Paralipomènes aſſurent que le Melk David ſon père lui laiſſa environ vingt milliards de notre monnoye au cours de ce jour, ſelon la ſupputation la plus modeſte. Il n'y a pas tant d'argent comptant dans toute la terre, & il eſt aſſez difficile que David ait pû amaſſer ce tréſor dans le petit païs de la Paleſtine.

Salomon, ſelon le troiſiéme livre des Rois, avait quarante mille écuries pour les chevaux de ſes chariots. Quand chaque écurie n'aurait contenu que dix chevaux, cela n'aurait compoſé que le nombre de quatre cent mille, qui joints à ſes douze mille chevaux de ſelle, eût fait quatre cent douze mille chevaux de bataille. C'eſt beaucoup pour un Melk juif qui ne fit jamais la guerre. Cette magnificence n'a guères d'exemple dans un païs qui ne nourrit que des ânes, & où il n'y a pas aujourd'hui d'autre monture. Mais apparemment que les tems ſont changés ; il eſt vrai qu'un prince ſi ſage qui avait mille femmes, pouvait bien avoir auſſi quatre cent douze mille chevaux, ne fût ce que pour aller ſe promener avec elles, ou le long du lac de Génézareth, ou vers celui de Sodome, ou vers le torrent de

Cédron, qui eſt un des endroits des plus délicieux de la terre, quoiqu'à la vérité ce torrent ſoit à ſec neuf mois de l'année, & que le terrein ſoit un peu pierreux.

Mais ce ſage Salomon a-t-il fait les ouvrages qu'on lui attribue? Eſt-il vraiſemblable, par exemple, qu'il ſoit l'auteur de l'églogue juive intitulée le Cantique des Cantiques?

Il ſe peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car vos tetons ſont meilleurs que le vin*; un roi & un berger, quand il s'agit de baiſer ſur la bouche, peuvent s'exprimer de la même manière; il eſt vrai qu'il eſt aſſez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faiſoit l'éloge des tetons de ſon amant.

Je ne nierai pas encor qu'un roi galant ait fait dire à ſa maîtreſſe, *mon bien aimé eſt comme un bouquet de mirrhe, il demeurera entre mes tetons.* Je n'entends pas trop ce que c'eſt qu'un bouquet de mirrhe; mais enfin quand la bien-aimée aviſe ſon bien-aimé, de lui paſſer la main gauche ſur le cou, & de l'embraſſer de la main droite, je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'auteur du cantique, quand il dit; Votre nombril eſt comme une coupe dans laquelle il y a toûjours quelque choſe à boire; votre ventre eſt comme un boiſſeau de froment, vos tetons ſont comme deux faons de chevreuil, & votre nez eſt comme la tour du Mont Liban.

J'avoue que les églogues de Virgile ſont d'une autre ſtile, mais chacun a le ſien, & un juif n'eſt pas obligé d'écrire comme Virgile.

C'eſt apparemment encor un beau tour d'éloquence orientale, que de dire, *notre ſœur eſt encor petite, elle n'a point de tetons; que ferons-nous de notre ſœur? ſi c'eſt un mur, bâtiſſons deſſus; ſi c'eſt une porte, fermons la.*

A la bonne heure que Salomon le plus ſage des hommes ait parlé ainſi dans ſes goguettes; c'était, dit-on, ſon épithalame pour ſon mariage avec la fille de Pharaon; mais eſt-il naturel que le gendre de Pharaon quitte ſa bien-aimée pendant la nuit, pour aller dans ſon jardin des noyers, que la reine coure toute ſeule après lui nus-piés, qu'elle ſoit battue par les gardes de la ville, & qu'ils lui prennent ſa robe?

La fille d'un roi aurait-elle pu dire: *Je ſuis brune; mais je ſuis belle, comme les fourures de Salomon?* On paſſerait de telles expreſſions à un berger, quoiqu'après tout il n'y ait pas grand rapport entre la beauté d'une fille, & des fourures. Mais enfin, les peliſſes de Salomon pouvaient avoir été admirées de leur temps; & un Juif de la lie du peuple, qui faiſait des vers pour ſa maîtreſſe, pouvait fort bien lui dire dans ſon langage juif, que jamais aucun roi juif n'avait eu des robes fourées auſſi belles qu'elle; mais il eût falu que le roi Salomon eût été bien entouſiaſmé de ſes fourures pour les comparer à ſa maîtreſſe; un roi de nos jours qui compoſerait une belle épithalame pour ſon mariage avec la fille d'un roi ſon voiſin, ne paſſerait pas, à coup ſûr, pour le meilleur poëte de ſon royaume.

Pluſieurs Rabins ont ſoutenu que non ſeulement cette petite églogue voluptueuſe n'était pas du roi Salomon, mais qu'elle n'était pas autentique. Théodore de Mopſueſte était

de ce ſentiment, & le célèbre Grotius appelle le cantique des cantiques *un ouvrage libertin, flagitioſus*; cependant il eſt conſacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de Jéſus-Chriſt avec ſon égliſe. Il faut avouer que l'allégorie eſt un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'égliſe pourrait entendre quand l'auteur dit que ſa petite ſœur n'a point de tetons, & que ſi c'eſt un mur, il faut bâtir deſſus.

Le livre de la Sageſſe eſt dans un goût plus ſérieux; mais il n'eſt pas plus de Salomon que le cantique des cantiques. On l'attribue communément à Jéſus, fils de Sirac, d'autres à Philon de Biblos; mais quel que ſoit l'auteur, il paraît que de ſon temps on n'avait point encor le Pentateuque, car il dit au chap. 10. qu'Abraham voulut immoler Iſaac du temps du déluge; & dans un autre endroit, il parle du patriarque Joſeph comme d'un roi d'Egypte.

Les Proverbes ont été attribués à Iſaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joaké, & à pluſieurs autres. Mais qui que ce ſoit qui ait compilé ce recueil de ſentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce ſoit un roi qui s'en ſoit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du roi eſt comme le rugiſſement du lion?* C'eſt ainſi que parle un ſujet ou un eſclave, que la colère de ſon maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il paraît clair, & que ſa couleur brille dans le verre?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du temps de Salomon; c'eſt une invention fort récente; toute l'antiquité buvait dans des taſſes de bois ou de métal; & ce

ſeul

ſeul paſſage indique que cet ouvrage fut fait par un Juif d'Alexandrie, longtemps après Alexandre.

Reſte l'Eccléſiaſte, que Grotius prétend avoir été écrit ſous Zorobabel. On ſait aſſez avec quelle liberté l'auteur de l'Eccléſiaſte s'exprime; on ſait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exiſter; qu'il n'y a point d'autre vie, qu'il n'y a rien de bon que de ſe réjouïr dans ſes œuvres avec celle qu'on aime.*

Il ſe pourrait faire que Salomon eût tenu de tels diſcours à quelques-unes de ſes femmes; on prétend que ce ſont des objections qu'il ſe fait; mais ces maximes qui ont l'air un peu libertin, ne reſſemblent point du tout à des objections; & c'eſt ſe moquer du monde, d'entendre dans un auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reſte, pluſieurs pères ont prétendu que Salomon avait fait pénitence; ainſi on peut lui pardonner.

Mais que ces livres ayent été écrits par un Juif; que nous importe? notre religion chrêtienne eſt fondée ſur la juive, mais non pas ſur tous les livres que les Juifs ont faits. Pourquoi le cantique des cantiques ſera-t-il plus ſacré pour nous que les fables du Talmud? C'eſt, dit-on, que nous l'avons compris dans le canon des Hébreux: & qu'eſt-ce que ce canon? C'eſt un recueil d'ouvrages autentiques! Eh bien un ouvrage pour être autentique eſt-il divin? une hiſtoire des rois de Juda & de Sichem, par exemple, eſt-elle autre choſe qu'une hiſtoire? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous, porte l'empreinte de la divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction ſi palpable.

SENSATION.

LEs huitres ont, dit-on, deux ſens, les taupes quatre, les autres animaux comme les hommes cinq ; quelques perſonnes en admettent un ſixième ; mais il eſt évident que la ſenſation voluptueuſe, dont ils veulent parler, ſe réduit au ſentiment du tact, & que cinq ſens ſont nôtre partage. Il nous eſt impoſſible d'en imaginer par delà, & d'en déſirer.

Il ſe peut que dans d'autres globes on ait des ſens dont nous n'avons pas d'idée : il ſe peut que le nombre des ſens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des ſens innombrables & parfaits ſoit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes quel eſt nôtre pouvoir ? Nous ſentons toûjours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons ; il nous eſt impoſſible de ne pas avoir la ſenſation que notre nature nous deſtine, quand l'objet nous frappe. Le ſentiment eſt dans nous ; mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous ? On ſait aſſez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impreſſion que ces paroles ſont dans mon cerveau.

Nous ſommes étonnés de la penſée ; mais le ſentiment eſt tout auſſi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la ſenſation du dernier des inſectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant, que mille animaux meurent ſous vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que devien-

deviendra leur faculté de ſentir, quoique cette faculté ſoit l'ouvrage de l'être des êtres, vous les regardez comme des machines de la nature, nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur ſenſation ſubſiſterait-elle, quand ils n'exiſtent plus? Quel beſoin l'auteur de tout ce qui eſt, aurait-il de conſerver des propriétés dont le ſujet eſt détruit? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée ſenſitive, de retirer ſes feuilles vers ſes branches, ſubſiſte encor quand la plante n'eſt plus. Vous allez ſans doute demander, comment la ſenſation des animaux périſſant avec eux, la penſée de l'homme ne périra pas? je ne peux répondre à cette queſtion, je n'en ſais pas aſſez pour la réſoudre. L'auteur éternel de la ſenſation & de la penſée ſait ſeul comment il la donne, & comment il la conſerve.

Toute l'antiquité a maintenu, que rien n'eſt dans notre entendement qui n'ait été dans nos ſens. Deſcartes dans ſes romans prétendit que nous avions des idées métaphiſiques avant de connaître le teton de notre nourice; une faculté de Théologie proſcrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté: enſuite elle adopta cette erreur parce qu'elle était détruite par Loke philoſophe Anglais, & qu'il falait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé ſi ſouvent d'avis, elle eſt revenue à proſcrire cette ancienne vérité, que les ſens ſont les portes de l'entendement; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient; Mais depuis long-tems perſonne ne veut des billets de cette faculté.

Tou-

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les philoſophes de voir que nous commençons par ſentir, & que notre mêmoire n'eſt qu'une ſenſation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ſes cinq ſens, ſerait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphiſiques ne viennent que par les ſens ; car comment meſurer un cercle ou un triangle, ſi on n'a pas vû ou touché un cercle & un triangle ? comment ſe faire une idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes ? & comment retrancher des bornes, ſans en avoir vû ou ſenti ?

La ſenſation envelope toutes nos facultés, dit un grand philoſophe (page 128. Tome 2. traité des ſenſations.)

Que conclure de tout cela? Vous qui liſez & qui penſez, concluez.

SONGES.

Somnia que luſdunt animos volitantibus umbris,
Non delubra deum nec ab æthere numina mittunt,
Sed ſua quiſque facit.

MAis comment tous les ſens étant morts dans le ſommeil, y en a-t-il un interne qui eſt vivant, comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves ? Le chien eſt à la chaſſe en ſonge, il aboie, il ſuit ſa proye, il eſt à la curée. Le poëte fait des vers en dormant. Le mathematicien

thematicien voit des figures ; le métaphiſicien raiſonne bien ou mal : on en a des exemples frappants.

Sont ce les ſeuls organes de la machine qui agiſſent ? eſt-ce l'ame pure, qui ſouſtraite à l'empire de ſens jouït de ſes droits en liberté ?

Si les organes ſeuls produiſent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas ſeuls les idées du jour ? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des ſens, agiſſant par elle-même, eſt l'unique cauſe, le ſujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées ſont-elles preſque toujours irréguliéres, déraiſonnables, incohérentes ? Quoi, c'eſt dans le temps où cette ame eſt le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ſes imaginations ! elle eſt en liberté, & elle eſt folle ! ſi elle était née avec des idées métaphiſiques, comme l'ont dit tant d'écrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ſes idées pures & lumineuſes de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient ſe réveiller en elle avec la plus grande énergie quand ſon corps eſt endormi : on ne ſerait jamais bon philoſophe qu'en ſonge.

Quelque ſyſtême que vous embraſſiez, quelques vains efforts que vous faſſiez pour vous prouver que la mémoire remue vôtre cerveau, & que vôtre cerveau remue vôtre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le ſommeil ſans vous, & malgré vous : vôtre volonté n'y a aucune part. Il eſt donc certain que vous pouvez penſer ſept ou huit heures de ſuite, ſans avoir la moindre envie de penſer, & ſans même être ſûr que vous penſez. Peſez cela, & tâchez de deviner ce que c'eſt que le compoſé de l'animal.

Les

Les ſonges ont toujours été un grand objet de ſuperſtition ; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de ſa maîtreſſe ſonge qu'il la voit mourante ; elle meurt le lendemain, donc les dieux lui ont prédit ſa mort.

Un géneral d'armée rêve qu'il gagne une bataille, il la gagne en effet, les dieux l'ont averti qu'il ſerait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les ſonges ſont une grande partie de l'hiſtoire ancienne, auſſi-bien que les oracles.

La vulgate traduit ainſi la fin du verſet 26 du chap. 19 du Lévitique : *Vous n'obſerverez point les ſonges.* Mais le mot *ſonge* n'eſt point dans l'hébreu : & il ſerait aſſez étrange qu'on réprouvat l'obſervation des ſonges dans le même livre où il eſt dit que Joſeph devint le bienfaiteur de l'Egypte & de ſa famille, pour avoir expliqué trois ſonges.

L'explication des rêves était une choſe ſi commune qu'on ne ſe bornait pas à cette intelligence ; il falait encor deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabucodonoſor ayant oublié un ſonge qu'il avait fait, ordonna à ſes mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout ; mais le juif Daniel qui était de l'école des mages, leur ſauva la vie en devinant quel était le ſonge du roi, & en l'interprétant. Cette hiſtoire & beaucoup d'autres, pourraient ſervir à prouver que la loi des Juifs ne défendait pas l'oneiromancie, c'eſt-à-dire, la ſcience des ſonges.

SUPERSTITION.

Chapitre tiré de Cicéron, de Senèque & de Plutarque.

PResque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un être ſuprême, & de la ſoumiſſion du cœur à ſes ordres éternels, eſt ſuperſtition. C'en eſt une très-dangereuſe que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

Et nigras mactant pecudes, & manibus divis,
In ferias mittunt.
O faciles nimium qui triſtia crimina cædis,
Flumineâ tolli poſſe putatis aquâ!

Vous penſez que Dieu oubliera votre homicide, ſi vous vous baignez dans un fleuve, ſi vous immolez une brebis noire, & ſi on prononce ſur vous des paroles. Un ſecond homicide vous ſera donc pardonné au même prix, & ainſi un troiſiéme, & cent meurtres ne vous couteront que cent brebis noires & cent ablutions! Faites mieux, miſérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infâme idée d'imaginer qu'un prêtre d'Iſis & de Cibèle en jouant des cimbales & des caſtagnettes vous réconciliera avec la Divinité! Et qu'eſt-il donc ce prêtre de Cibèle, cet eunuque errant qui vit de vos faibleſſes, pour s'établir médiateur entre le ciel & vous? Quelles patentes a-t-il reçus de Dieu? Il reçoit de l'argent de vous pour marmoter des paroles, & vous penſez que l'Etre

l'Etre des êtres ratifie les paroles de ce charlatan ?

Il y a des ſuperſtitions innocentes : vous danſez les jours de fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone, ou de quelqu'un de ces Dieux ſécondaires dont votre calendrier eſt rempli : à la bonne heure. La danſe eſt très-agréable, elle eſt utile au corps, elle réjouït l'ame ; elle ne fait de mal à perſonne ; mais n'allez pas croire que Pomone & Vertumne vous ſachent beaucoup de gré d'avoir ſauté en leur honneur, & qu'ils vous puniſſent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertumne, que la bèche & le hoyau du jardinier. Ne ſoyez pas aſſez imbéciles pour croire que votre jardin ſera grêlé ſi vous avez manqué de danſer la pirrique ou la cordace.

Il y a peut-être une ſuperſtition pardonnable & même encourageante à la vertu ; c'eſt celle de placer parmi les Dieux les grands hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il ſerait mieux ſans doute, de s'en tenir à les regarder ſimplement comme des hommes vénérables ; & ſurtout de tâcher de les imiter. Vénérez ſans culte, un Solon, un Thales, un Pitagore, mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez vous ſurtout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'entouſiaſme, & la craſſe, qui ſe ſont fait un devoir & une gloire de l'oiſiveté & de la gueuſerie ; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéoſe après leur mort ?

Remarquez que les temps les plus ſuperſtitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

TIRAN-

TIRANNIE.

ON appelle tiran le ſouverain qui ne connaît de loix que ſon caprice, qui prend le bien de ſes ſujets, & qui enſuite les enrôle pour aller prendre celui de ſes voiſins. Il n'y a point de ces tirans-là en Europe.

On diſtingue la tyrannie d'un ſeul, & celle de pluſieurs. Cette tirannie de pluſieurs ſerait celle d'un corps qui envahirait les droits des autres corps, & qui exercerait le deſpotiſme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette eſpèce de tirans en Europe.

Sous quelle tirannie aimeriez-vous mieux vivre ? Sous aucune ; mais s'il falait choiſir, je déteſterais moins la tirannie d'un ſeul que celle de pluſieurs. Un deſpote a toujours quelques bons momens ; une aſſemblée de deſpotes n'en a jamais. Si un tiran me fait une injuſtice, je peux le déſarmer par ſa maîtreſſe, par ſon confeſſeur, ou par ſon page ; mais une compagnie de graves tirans eſt inacceſſible à toutes les ſéductions. Quand elle n'eſt pas injuſte, elle eſt au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un deſpote, j'en ſuis quitte pour me ranger contre un mur, lorſque je le vois paſſer, ou pour

me proſterner, ou pour fraper la terre de mon front ſelon la coutume du païs ; mais, s'il y a une compagnie de cent deſpotes, je ſuis expoſé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui eſt très ennuieux à la longue quand on n'a pas les jarrets ſouples. Si j'ai une métairie dans le voiſinage de l'un de nos ſeigneurs, je ſuis écraſé ; ſi je plaide contre un parent des parents d'un de nos ſeigneurs, je ſuis ruiné. Comment faire? J'ai peur que dans ce monde on ne ſoit reduit à être enclume ou marteau ; heureux qui échape à cette alternative !

TOLERANCE.

QU'eſt-ce que la tolérance? c'eſt l'apanage de l'humanité. Nous ſommes tous pétris de faibleſſe, & d'erreurs ; pardonnons nous réciproquement nos ſottiſes, c'eſt la premiére loi de la nature.

Qu'à la bourſe d'Amſterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Baſſora, le Guèbre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Déicole Chinois, le Bramin, le Chrêtien Grec, le Chrêtien Romain, le Chrêtien proteſtant, le Chrêtien quakre, trafiquent enſemble, ils ne léveront pas le poignard les uns ſur les autres pour gagner des ames à leur religion. Pourquoi donc nous ſommes-nous égorgés preſque ſans interruption depuis le premier concile de Nicée ?

Conſtantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions ; il finit par perſécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les Chrêtiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'état. Les Romains

mains permettaient tous les cultes, juſqu'à celui des Juifs, juſqu'à celui des Egyptiens, pour leſquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolerait-elle ces cultes ? C'eſt que ni les Egyptiens, ni même les Juifs ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des proſélites ; ils ne ſongeaient qu'à gagner de l'argent ; mais il eſt inconteſtable que les Chrêtiens voulaient que leur religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la ſtatue de Jupiter fût à Jéruſalem ; mais les Chrêtiens ne voulaient pas qu'elle fût au capitole. St. Thomas a la bonne foi d'avouer, que ſi les chrêtiens ne détrônèrent pas les empereurs, c'eſt qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrêtienne. Ils étaient donc néceſſairement ennemis de toute la terre, juſqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres ſur tous les points de leur controverſe. Faut-il d'abord regarder Jeſus-Chriſt comme Dieu ? ceux qui le nient ſont anathématiſés ſous le nom d'Ebionites qui anathématiſent les adorateurs de Jeſus.

Quelques-uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens ſoient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du tems des Apôtres ? Leurs adverſaires les appellent Nicolaites, & les accuſent des crimes les plus infâmes. D'autres prétendent-ils à une dévotion myſtique ? on les appelle Gnoſtiques, & on s'élève contre eux avec fureur. Marcion diſpute-t-il ſur la Trinité ? On le traite d'idolâtre.

Tertullien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellus, Donat ſont tous perſécutés par leurs frères avant

Conſtantin : & à peine Conſtantin a-t-il fait régner la religion chrêtienne, que les Athanaſiens & les Euſébiens ſe déchirent ; & depuis ce temps l'égliſe chrêtienne eſt inondée de ſang juſqu'à nos jours.

Le peuple Juif était, je l'avouë, un peuple bien barbare. Il égorgeait ſans pitié tous les habitants d'un malheureux petit païs ſur lequel il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a ſur Paris & ſur Londres. Cependant quand Naaman eſt guéri de ſa lèpre pour s'être plongé ſept fois dans le Jourdain, quand pour témoigner ſa gratitude à Eliſée qui lui a enſeigné ce ſecret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnaiſſance, il ſe réſerve la liberté d'adorer auſſi le Dieu de ſon roi. Il en demande permiſſion à Eliſée, & le prophête n'héſite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu ; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque peuple eût le ſien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain diſtrict aux Moabites, pourvû que leur Dieu leur en donnat auſſi un. Jacob n'héſita pas à épouſer les filles d'un idolâtre. Laban avait ſon Dieu, comme Jacob avait le ſien. Voilà des exemples de tolérance chez le peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'antiquité ; nous l'avons imité dans ſes fureurs abſurdes, & non dans ſon indulgence.

Il eſt clair que tout particulier qui perſécute un homme, ſon frère, parce qu'il n'eſt pas de ſon opinion, eſt un monſtre. Cela ne ſouffre pas de difficulté. Mais le gouvernement ! mais les magiſtrats ! mais les princes ! comment en uſeront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur ? Si ce ſont des étrangers puiſſants,

il

il eſt certain qu'un prince fera alliance avec eux. François I. très-chrêtien s'unira avec les muſulmans contre Charlequint très-chrêtien. François I. donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne, pour les ſoutenir dans leur révolte contre l'empereur ; mais il commencera, ſelon l'uſage, par faire brûler les Luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique ; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il ? Les perſécutions font des proſélites. Bientôt la France ſera pleine de nouveaux proteſtants. D'abord ils ſe laiſſeront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la St. Barthelemi, & ce coin du monde ſera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Inſenſés ! qui n'avez jamais pû rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits ! Malheureux que l'exemple des Noachides, des lettrés Chinois, des Parſis & de tous les ſages n'ont jamais pû conduire ! Monſtres, qui avez beſoin de ſuperſtitions comme le geſier des corbeaux a beſoin de charognes. On vous l'a déja dit, & on n'a autre choſe à vous dire ; ſi vous avez deux religions chez vous, elles ſe couperont la gorge ; ſi vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le grand Turc, il gouverne des Guèbres, des Banians, des Chrêtiens grecs, des Neſtoriens, des Romains. Le premier qui veut exciter du tumulte eſt empalé, & tout le monde eſt tranquille.

VERTU.

QU'EST-ce que vertu ? Bienfaiſance envers le prochain. Puis-je appeller vertu autre choſe que ce qui me fait du bien ? Je ſuis indigent, tu es libéral. Je ſuis en danger, tu viens à mon ſecours. On me trompe, tu me dis la vérité. On me néglige, tu me conſoles. Je ſuis ignorant, tu m'inſtruis. Je t'appellerai ſans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus cardinales & théologales ? Quelques-unes reſteront dans les écoles.

Que m'importe que tu ſois tempérant ? c'eſt un précepte de ſanté que tu obſerves ; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'eſpérance, je t'en félicite encor davantage ; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus théologales ſont des dons céleſtes ; tes cardinales ſont d'excellentes qualités qui ſervent à te conduire : mais elles ne ſont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent ſe fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raiſon de te dire que la charité l'emporte ſur la foi & ſur l'eſpérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui ſont utiles au prochain ? Eh comment puis-je en admettre d'autres ? Nous vivons en ſociété ; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de

la société. Un solitaire sera sobre, pieux ; il sera revêtu d'un cilice ; eh bien, il sera saint ; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il est seul, il n'est ni bienfaisant ni malfaisant, il n'est rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a secouru l'indigence, il a été vertueux ; s'il a jeuné, prié dans la solitude, il a été un saint. La vertu entre les hommes est un commerce de bienfaits ; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce saint était dans le monde, il y ferait du bien sans doute ; mais tant qu'il n'y sera pas, le monde aura raison de ne lui pas donner le nom de vertueux ; il sera bon pour lui, & non pour nous.

Mais, me dites-vous, si un solitaire est gourmand, yvrogne, livré à une débauche secrette avec lui-même, il est vicieux : il est donc vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir : c'est un très-vilain homme, s'il a les défauts dont vous parlez ; mais il n'est point vicieux, méchant, punissable par rapport à la société à qui ses infamies ne font aucun mal. Il est à présumer que s'il rentre dans la société, il y fera du mal, qu'il y sera très-criminel ; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme, qu'il n'est sûr que l'autre solitaire tempérant & chaste, sera un homme de bien ; car dans la société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte ; Néron, le pape Alexandre six, & d'autres monstres de cette espèce, ont répandu des bienfaits ; je réponds hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là. Quel-

Quelques théologiens disent que le divin empereur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoïcien entêté, qui non content de commander aux hommes voulait encor être estimé d'eux, qu'il raportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre humain, qu'il fut toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus ; je m'écrie alors, Mon Dieu, donnez nous souvent de pareils fripons !

F I N.

74753932

Rebacked D+W 6/1984

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V8.D6.1765 (3)